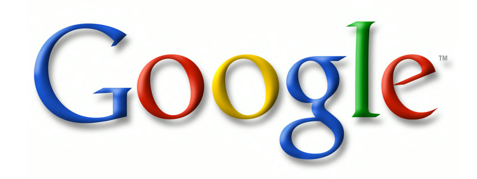
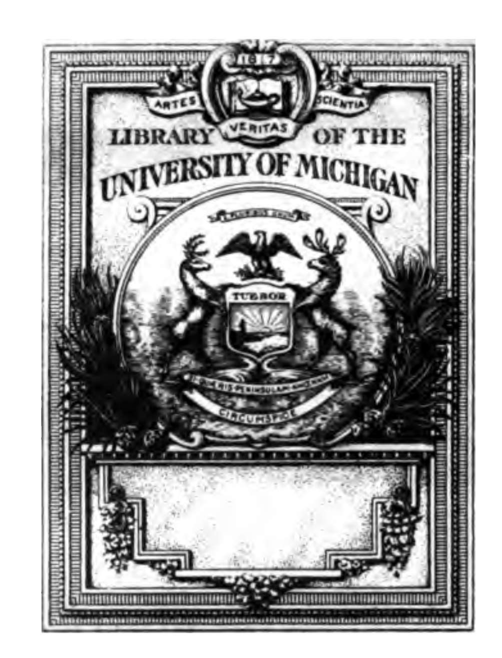





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DES CAMPAGNES D'ITALIE

EN 1813 ET 1814

AVEC UN ATLAS MILITAIRE

PAR LE GENERAL F. GUILLAUME DE VAUDONCOURT

CI-DEVANT AU SERVICES D'ITALIE AUTEUR DES MEMOIRES POUR SERVIR A l'HISTOIRE DE LA GUERRE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE, EN 1812, ET DE QUELQUES AUTRES OUVRAGES.

TOME PREMIER,

CONTENANT LE TEXTE.



A LONDRES,

CHEZ T. EGERTON, CHARING CROSS.
J. BOOTH, DUKE STREET, PORTLAND PLACE.

1817.

AVANT PROPOS.

L'ouvrage qu'on offre au public à été écrit dès le commencement de 1815, sur des matériaux autentiques fournis par l'état major général de l'armée d'Italie, et que l'auteur, qui se trouvait alors à Paris, a pu consulter à son aise, les ayant eus à sa disposition. Différentes circonstances en ont retardé la publication, qui aurait du suivre celle des mémoires sur la guerre de Ruſsie, et ont empèché l'auteur de s'en occuper pendant l'année 1816. Il était alors en Angleterre, et la législation des iles Joniques, paſsées sous la protection de cette puiſsance, occupait le gouvernement et le public éclairé. Cette dernière considération décida l'auteur à publier de préférence l'ouvrage intitulé: Mémoires sur les iles Joniques etc. (Londres, chez Baldwin, Craddok et Joy, Paternoster Row), dont les matériaux existaient depuis plusieurs années dans son portefeuille.

Néanmoins l'auteur ne perdit pas de vue le deſsein où il était toujours, de publier l'histoire des deux dernières campagnes d'Italie. Il s'occupa à recueillir les notes qui pouvaient encore lui manquer, afin de tracer les mouvements et les opérations de l'armée autrichienne, avec la même précision que ceux des armées françaises et italiennes. Il réuſsit enfin à se procurer des matériaux intéreſsants, et à rectifier quelques erreurs inévitables qui s'étaient gliſsées dans son

premier travail : l'ouvrage fut achevé au commencement de la présente année, tel qu'on l'offre en ce moment au public. Il sera suivi dans peu de mois par l'histoire des campagnes de 1813 et 1814 en Allemagne et en France, dont l'auteur s'occupe en ce moment. Cette histoire comprendra le second et le troisième volume d'un ouvrage, duquel la guerre de Rußie est le premier et celle d'Italie le quatrième.

L'auteur croit pouvoir se flatter de s'être renfermé dans les bornes de la stricte vérité, et il ne craint pas d'appeler en sa faveur le témoignage de tous les militaires de bonne foi, des armées italienne, française et autrichienne qui ont fait la guerre qu'il décrit. Aucune paßion, ni aucun interêt ne l'ont guidé; et même en donnant au Prince Eugene les éloges que lui méritent si bien sa conduite militaire et politique, il s'est garanti d'une partialité peut-être pardonnable envers son ancien chef. L'auteur ne se défend pas de la teinte patriotique qu'il est impoßible de méconnaitre dans son ouvrage; il est bien éloigné même de la désavouer. C'est un sentiment que les ames honnêtes ne pourront qu'approuver en lui, et il déclare volontiers qu'aucune circonstance générale ou particulière ne lui fera jamais oublier qu'il est encore français.

INTRODUCTION.

Le dernier mois de la trop mémorable campagne de 1812 avait vu consommer la perte des légions victorieuses, qui avaient conquis l'antique capitale des Czars, et touché presque aux limites de l'Asie. Accablées par les privations de tout genre qu'elles avaient éprouvées pendant une retraite de quatre cent lieues, et par la rigueur d'un climat si peu fait pour les peuples du reste de l'Europe, elles avaient péri presque en entier avant de repaſser le Niémen. Les oſsements des braves, moiſsonnés par la faim et par le froid, recouvraient les trophées de leurs précédentes victoires. L'ennemi, avait suivi jusqu'aux frontières de son empire cette retraite inouie et effrayante, par les desastres qui l'accompagnaient. Là il s'arreta quelque temps. Il semblait qu'épouvanté par la grandeur de ses succés, et n'osant, hors du climat qu'il habitait, se fier aux éléments qui l'avaient si bien servi, il hesitat à franchir des limites, au delà desquelles se trouvait encore l'Empire français. Cependant les débris de la grande armée ne s'arretèrent derrière la Vistule, qu'à peu près le temps néceſsaire pour que chaque isolé pût rejoindre les drapeaux du corps d'armée auquel il appartenait. Ils ne commencerent à se réunir que derrière l'Oder, au centre de la Pruſse, qui déjà se debaraſsait du masque d'une amitié perfide. Peu après l'Empereur Alexandre, décidé à entrer en Allemagne, remit son armée en mouvement. Il fallut alors abandonner encore la Pruſse, et se rapprocher de l'Elbe, où le Prince Vice Roi d'Italie, à qui l'Empereur Napoléon avait confié le commandement de l'armée, fut rejoint par le corps amené d'Italie par le général Grenier. Envain le Prince Vice Roi voulut-il eſsayer de soutenir l'effort combiné, des Ruſses qui s'approchaient en grandes forces, et des Pruſsiens armés en maſse par la haine et la fureur de l'amour propre humilié. Il lui fallut céder au torrent. Les [illegible]

grands talents stratégiques n'offrent point de refsources afsez efficaces, pour couvrir l'énorme disproportion du nombre. C'est ainsi qu'on vit sur sol natal des Scipions et des Césars, les trophées de Bélisaire et de Narsès, arrachés du murs de Ravenne et du tombeau de Totila, par les Lombards. C'est ainsi que les légions victorieuses de l'Empire Romain, furent ecrasées par la mafse des ennemis qu'elles avaient cent fois vaincus. Quelque étrangers que paraifsent les événements que nous venons de rapporter, au but de cet ouvrage, et aux Campagnes d'Italie, auxquelles ils n'appartiennent même pas directement; il n'en a pas moins paru nécéfsaire de les rappeler succinctement au lecteur. Le dénuement absolu et la faiblefse relative du squelete d'armée qui avait repafsé l'Oder, obligèrent l'Empereur Napoléon à des mésures promptes et extraordinaires. Il fallait lui porter un secours immédiat. Le résultat de ces mésures eut un effet direct sur la défense de l'Italie, qu'il diminua non seulement d'une manière sensible, mais qu'il détruisit presque. C'est ce que nous allons voir.

En 1812 la formation du premier corps d'observation d'Italie (qui devint le quatrieme de la grande armée) avait à peu près epuisé les cadres des corps français et italiens, qui se touvaient dans ce Royaume. Il n'y etait resté qu'un petit nombre de bataillons de guerre; et les Régiments qui etaient partis pour la Rufsie, n'avaient laifsé que des dépots affaiblis, des malades et des convalescents. Les dépots des regiments italiens, qui étaient en Espagne, n'étaient pas dans un meilleur état. Vers la fin de la Campagne de 1812, l'Empereur Napoléon ordonna la formation d'un second corps d'observation en Italie. Pour completer cette petite armée, on prit non seulement les bataillons de guerre qui se trouvaient encore dans ce Royaume, mais on en forma de nouveaux, sous les numéros des corps qui étaient à la grande armée. Les hommes restés aux hopitaux, au départ de la première armée, et une grande partie des vieux soldats valides, qui se trouvaient dans les dépots, servirent à la formation des cadres, qui furent remplis par des conscrits. Ce second corps d'observation partit d'Italie pendant l'hiver, sous les ordres du général Comte Grenier, et rejoignit en Prufse la grande armée, alors commandée par le Prince Vice Roi. Ce renfort insuffisant, réuni à la faible armée que

le Prince Vice Roi avait pu rafsembler, ne pouvait pas rétablir l'équilibre. Il fallait donc sans délai former une nouvelle armée, qui put arrêter les Rufses et les Prufsiens, qui s'avançaient vers l'Elbe, et commençaient la guerre d'invasion, que ces deux puifsances ont continué jusqu' en 1814. Alors l'Empereur Napoléon, ordonna la formation d'un troisieme corps d'observation d'Italie. L'organisation de ce corps, dont la grande mafse n'était composée que du restant des conscrits de l'année, réunis et disciplinés en hàte, acheva d'enlever tous les vieux soldats, qui se trouvaient encore dans les dépots des differents régiments. Non seulement on fut obligé de faire marcher tous les hommes en état de se battre, dans la ligne ordinaire des combattants, mais on y ajouta les instructeurs, les ouvriers, en un mot, tout ce qui parut pouvoir rendre un service actif. Cette troisieme armée, qui quitta l'Italie au commencement de 1813, sous les ordres du general Comte Bertrand, rejoignit la grande armée, peu avant la victoire de Lützen. Après le depart de ce dernier corps, le Royaume d'Italie se trouva donc absolement dégarni de troupes. Les garnisons même des places fortes, étaient à peine suffisantes au service intérieur, dans l'etat de la plus profonde paix. Les états de situation de cette époque ne se composaient que des numéros des régiments, qui avaient étés jadis en Italie, et que représentaient les quartier-maitres et un petit nombres d'éclopés. Si d'un côté le besoin de parer au danger le plus prefsant, imposait à l'Empereur Napoléon l'obligation de réunir toutes ses forces disponibles, en présence des seuls ennemis declarés qu'il eut à cette époque, de l'autre la situation politique de la France ne s'opposait pas, à ce qu'il dégarnit les frontières de ses états. Rien n'annonçait alors que l'Autriche, et moins encore la Confederation du Rhin, dufsent se détacher de l'alliance de l'Empire Français. La disproportion des forces de l'ennemi n'était pas tellement grande, qu'elle put oter tout espoir de succès, et, malgré les pertes énormes de 1812, une campagne brillante pouvait rétablir les affaires. Les victoires de Lützen et de Bautzen justifièrent les mésures de l'Empereur Napoléon; et si dès lors l'Autriche n'avait laifsé entrevoir la pofsibilité d'une rupture, le dénuement de troupes, où se trouvait l'Italie, n'y eut produit aucune conséquence désavantageuse.

Pendant que l'Empereur Napoléon se préparait à attaquer les Rufses et les Prufsiens sur les bords de l'Elbe, il crut cependant devoir s'occuper de remplir le vuide qu'avait laifsé en Italie, le départ du corps du general Bertrand Il ordonna en conséquence la formation d'un quatrième corps d'observation, dans ce Royaume. Ce corps n'était dans l'origine destiné qu'à fournir de nouveaux renforts à l'armée d'Allemagne, dans le cas ou la guerre se prolongeat en Prufse, et, comme nous le verrons plus bas, le general Grenier, qui fut d'abord envoyé pour le commander, devait repafser les Alpes avec environ la moitié.

Il paraifsait donc que le temps nécéfsaire pour une organisation, ou plutôt pour une création de ce genre, ne devait pas manquer; il en fallait en effet pour recréer une armée, dont les corps n'existaient que par des numéros. La conscription prochaine devait, il est vrai, recomposer ces éléments imperceptibles d'une armée, jadis florifsante, mais cette conscription, bien loin de pouvoir s'enchafser dans des cadres déja formés, devait s'organiser sur elle même. Au lieu de se ranger sous la conduite de guides experimentés et capables de former à leur exemple de jeunes élèves, aufsi privés d'experience que pleins de zèle; cette conscription devait chercher en elle même ses guides et ses instructeurs. Il est vrai que dès Moscou, l'Empereur Napoléon, en réduisant le nombre des bataillons de son armée, avait renvoyé en France et en Italie les cadres des bataillons supprimés. Mais cette mésure tardive n'avait été d'aucune utilité. Les précieux éléments de nouvelles légions, que contenaient ces cadres, avaient péri, victimes du même fléau, qui avait accablé l'armée. Le petit nombre echappé aux rigueurs de la saison et de la famine, se trouvait renfermé dans les places de guerre, que la défection des Prufsiens avait mises en état de siège. Les cadres du quatrième corps étaient dans Glogau. Cependant le besoin de troupes augmentait encore en Allemagne, et les ordres donnés pour la formation de plusieurs armées de reserve, en France et en Italie, devinrent plus prefsants, et ne laifsènt aucun doute sur la promptitude, avec laquelle l'Empereur Napoléon en exigeait l'execution. Mais dans ce dernier Royaume, surtout, les moyens manquaient presque tout à fait, pour remplir le tableau tracé par le décret impérial. La plupart des corps de la veille armée d'Italie, qui devai-

ent entrer dans la formation de la nouvelle, ne comptaient pas plus de vingt individus de tout grade présents sous les armes. D'autres étaient des régiments provisoires, qui devaient venir de France et dont la formation était à peine ordonnée. Enfin on y voyait figurer des régiments croates, qu'on ne pouvait pas tirer de leur pays, et des Napolitains, qui ne devaient plus servir que contre la France. Aufsi les soixante et dix bataillons et vingt quatre escadrons, qui devaient composer le corps d'observation de l'Adige, ne parurent-ils que sur le papier.

Lorsque le Prince Vice Roi fut de retour en Italie, les intentions de l'Autriche étaient afsez douteuses, pour rendre nécéfsaire la prompte formation d'une armée, qui put, ou combattre, ou décider cette puifsance. Le Prince porta ses premiers soins à la hâter. L'Empereur avait du lui donner la plus grande latitude et l'accorda en effet.

Le Prince se vit le maitre d'organiser, ainsi qu'il lui conviendrait, et d'après des résultats existants ou pofsibles l'armée qu'il devait commander. Pour en faciliter la formation, on lui afsigna la conscription des départements les plus voisins du Royaume d'Italie; c'est à dire des provinces italiennes incorporées à l'Empire français et d'un petit nombre de départements situés à l'ouest et au pied des Alpes. Cette dernière disposition est du nombre de celles, que la nécéfsité seule peut justifier. Elle eut, il est vrai, l'effet direct qui en fut le motif, puisque le recrutement fut plus prompt qu'il ne l'aurait été, en le prenant sur le sol plus eloigné de l'ancienne France; mais elle en eut un indirect, dont les conséquences ont, peut etre, été funestes à l'Empire Français. C'est ici le lieu d'examiner une question, qui fut faite dans le temps. Le Prince Vice Roi a-t-il pu, lorsque les ennemis, ayant franchi les limites de l'ancienne France, s'approchaient de la Capitale, venir avec son armée au secours de sa patrie, et en attaquant la base d'operations de l'armée alliée, ruiner tous ses projets? Cette question qui n'a pas encore été discutée, qu'aucun monument historique n'a relevée, est tombée d'elle même. L'idée que le Prince Vice Roi a fait dans cette crise périlleuse et difficile, tout ce que l'amour de la patrie et l'honneur pouvaient lui commander, est consacrée par l'opinion publique. C'en est afsez pour que la géné-

ration présente repousse toute question douteuse, qui tende à atténuer la gloire que ce Prince s'est justement acquise. Mais il est du domaine de l'histoire de fixer l'opinion future, sur les faits qu'elle décrit, et sur les actions dont elle consacre le souvenir. L'ignorance des faits peut induire en erreur l'homme le plus impartial; c'est en les rectifiant ou en les établissant qu'on peut asseoir son jugement. Nous avons vu qu'un des moyens employés, pour hâter la formation de l'armée que le Prince Vice Roi devait commander, avait été de lui assigner la conscription des départements français d'Italie. Cette conscription, qui portait sur une classe de trente neuf mille individus (1), et qui pouvait fournir près de vingt mille soldats, formait la majeure partie des divisions françaises de l'armée d'Italie; le reste de cette armée était composé de corps purement italiens et appartenants au Royaume d'Italie. Ce seul exposé suffit pour prouver, que l'armée que commandait le Prince Vice Roi était vraiment italienne, et que même les divisions qui s'appelaient françaises ne l'étaient que par leur nom et leur uniforme. Lorsque le Prince aurait pu repasser en France, c'est à dire, peut-être après la victoire du Mincio, au mois de fevrier 1814, il n'avait pas, dans son armée, plus de six mille soldats de l'ancienne France. Cette circonstance, qui n'était d'aucune considération au mois de juin 1813, c'est à dire à une époque où il n'y avait dans l'Empire français qu'un seul interêt, était d'une bien autre conséquence en 1814. Les événements qui s'étaient passés entre ces deux époques avaient changé la situation de l'Empire français, et leur développement avait non seulement partagé mais dénaturé les intérêts nationaux. L'homme trouve sa véritable patrie sur la terre qui l'a vu naitre et qui couvre les cendres de ses ancêtres; les Romains, les Toscans, les Piémontais, en passant les Alpes, abandonnaient la leur, pour défendre une terre qui leur devenait étrangère. Qu'on ajoute à cette assertion, vraie dans tous les temps et dans tous les pays, l'expérience que le Prince Vice Roi put faire, à l'époque dont nous parlons. Qu'on

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812 — page 11. note.

se représente l'armée d'Italie, abandonnée avant d'arriver au Mincio, par la presque totalité des soldats, appartenants aux départements sucsefsivement envahis par l'ennemi; il ne sera alors pas difficile de se convaincre qu'elle ne serait arrivée aux Alpes, qu'avec les soldats dont le domicile était au delà de cette dernière barrière de la France. Cependant la conscription du Royaume d'Italie se réunit avec la plus grande activité; celle des départements français d'Italie arrivait succefsivement. Dans l'intervalle qui s'écoula entre le retour du Prince Vice Roi et les premières hostilités des Autrichiens, les cadres commencèrent à se remplir. Mais il manquait des officiers, des sous officiers et des armes. Les dépots et les magasins des corps étaient épuisés; et ceux de l'etat ne pouvaient suffire à l'armement et à l'équippement absolu d'une armée, qu'on avait portée sur le papier à quatre vingt mille hommes et qui devait être de cinquante mille. Il est vrai que, d'après les ordres de l'Empereur Napoléon, il devait arriver d'Espagne, en poste, trois cent officiers ou sous officiers; que le Prince Vice Roi avait été autorisé à puiser des armes dans différents arsenaux, même jusqu' à Barcelone. Mais il fallait le temps matériel pour que l'un et l'autre put arriver, et pendant ce temps le cadre des régiments s'augmentait en soldats. Le Prince Vice Roi se tira de la position critique où il se trouvait, par une activité infatigable, qui lui fit multiplier, pour ainsi dire, les faibles moyens qui lui avaient été donnés, et se créer des refsources, là où les efforts du génie paraifsaient devoir échouer. L'habillement fut poufsé avec toute la promptitude pofsible et réduit au strict nécefsaire. L'armement, composé de tous les éléments qu'on avait pu réunir ou reparer, fut fourni aux corps. Les conscrits furent exercés avec une persévérance toujours soutenue, et fournirent, parmi eux, la plus grande partie des sous officiers qui les guidèrent et les commandèrent devant l'ennemi. Lorsque l'armée entra en campagne, on vit des recrues, conduits par d'autres recrues, portant leurs cartouches dans leurs poches, combattre vaillament et soutenir la réputation des corps auxquels ils appartenaient et dont ils n'avaient reçu en héritage que le nom seul.

La tournure que prenaient les négotiations avec les puifsances alliées, annonçait, dès le mois de juillet, une nouvelle guerre, dans laquelle l'Autriche paraifsait devoir figurer. La formation de l'armée

[illegible]

[illegible] sentait bien le désagrément de sa position [illegible] dans l'impossibilité de remplir [illegible] la liberté de [illegible] tous les [illegible] désavantageuse [illegible] l'intérêt politique [illegible]

[illegible] de l'insurrection de l'[illegible] armée [illegible] Le résultat des

premiers mois d'une guerre purement sratégique, fera aisément juger au lecteur, que, sans la révolution politique de l'Allegmagne, le Prince Vice Roi, aurait pu se maintenir dans sa premiére position afsez long-temps, pour organiser complettement son armée et défendre avec succès les frontières orientales du Royaume. Mais l'espèce de neutralité, où la Bavière se trouva forcée par le danger de sa situation politique, permit d'abord à l'Autriche d'envahir une partie du Tirol. Plus tard cette puifsance en se séparant de l'Empire français, ouvrit aux Autrichiens le cocur du Royaume d'Italie. Enfin la défection du Roi de Naples enleva les provinces de la droite du Pò, et porta son armée jusques sur les derrières de celle du Prince Vice Roi. Ces différentes circonstances forcérent succefsivement l'armée d'Italie à se replier derrière l'Isonzo, l'Adige et le Mincio. Un victoire sur les bords de ce dernier fleuve, posa un terme aux faciles progrés de l'armée Autrichienne, et le Prince Vice Roi s'y soutint inébranlablement. Il y était encore, vainqueur de deux armées plus fortes que la sienne, lorsque l'ennemi avait déjà pénétré de toutes parts au sein de l'empire français. Enfin les événements de Paris, mirent fin à une lutte aufsi glorieuse qu'inégale; l'armée d'Italie posa à la paix des armes toujours victorieuses, et le Royaume d'Italie cefsa d'exister.

CAMPAGNE DE 1813.

Après le départ du troisième corps d'observation, qui fut en Allemagne prendre part aux batailles de Lützen et de Bautzen, l'Italie se trouva absolument dégarnie de troupes. Les dépots qui etaient restés dans ce royaume, et qui portaient en maſse le nom d'armée, ne pouvaient, ni en recevoir l'organisation, ni, bien moins encore, en faire le service. Leur faibleſse était telle, qu'en vain aurait-on voulu, en les réunisant, former un petit nombre de bataillons actiſs. Cet état de choses dura jusqu'au mois de mai.

Dés le commencement de cette année, l'Empereur Napoléon avait pris les mésures les plus promptes et les plus efficaces, pour reparer l'effet des désastres de la campagne précédente. La conscription se levait partout avec activité: différentes troupes sédentaires y furent jointes; les corps constitués de France et d'Italie y ajoutèrent des levées volontaires. Mais la plus grande partie de ces renforts joignit l'armée d'allemagne. Ce ne fut qu'au mois d'avril que l'Empereur Napoléon s'occupa de l'armée d'Italie. Un décret, du 18 de ce mois, prescrivit la formation d'un corps d'observation de l'Adige, dont le commandement fut confié au général comte Vignolle, qui jusqu'alors avait commandé en chef les troupes, ou pour mieux dire, les dépots stationnés en Italie. Le cadre de cette armée fut porté à trois divisions françaises, sous les numéros 46, 47 et 48; et une italienne sous le numéro 49; en tout soixante quatre bataillons dont six devaient être fournis par le Roi de Naples. Il devait auſsi y avoir une division de cavalerie de dix-huit escadrons, dont six Napolitains. Le total de ces troupes devait monter à quarante mille, neuf cent cinquante et un hommes d'infanterie et quatre mille cinq cent trente-deux chevaux. Mais nous avons déjà vu, dans l'introduction, que la conscription seule pouvait remplir un cadre, dont la base même n'existait

pas. Les régiments qui devaient le composer étaient censés se trouver en Italie, mais ils n'y existaient en effet que par leurs faibles dépots; les conscrits qui devaient les completer n'étaient qu'annoncés, et commençaient à peine à se mettre en marche. Aussi le corps d'observation de l'Adige, n'exista-t-il que sur le papier. On n'a fait mention de cette organisation, ainsi que de celles qui suivirent, jusqu'au moment qu'il fallut entrer réellement en campagne, que pour mettre le lecteur à même de juger des modifications, que les affaires d'Allemagne obligeaient l'Empereur Napoléon á faire dans ses projets.

A peine le décret imperial, qui prescrivait cette premère formation, était il arrivée en Italie, que le Lieutenant général comte Grenier y fut envoyé pour prendre le commandement en chef du corps d'observation de l'Adige. Les mésures que le general Vignolle avait pu prendre, jusqu' alors, se réduisaient à la préparation des cadres, et ce travail continua pendant le peu de jours où le general Grenier resta en possession de son commandement. Le 18. mai le Prince Vice Roi arriva lui même à Milan, il réunissait au commandement en chef des troupes qui devaient s'organiser en Italie, le titre et les attributions de magistrat suprême de ce Royaume. Revétu de tous les pouvoirs que lui donnait cette double attribution, et de ceux que l'Empereur Napoléon avait du lui donner, dans une conjoncture aussi interessante, le Prince les employa à hâter la formation de l'armée qu'il devait commander. Le motif apparent de cet armement, éloigné du théatre actuel de la guerre, était d'intimider l'Autriche par la ménace d'une diversion, sur le centre de ses états. Il était bien possible que l'Fmpereur Napoléon, conservant encore l'espoir de rester l'allié de l'Autriche, ait eu, dans le premier moment, l'intention de ne se servir du corps d'observation de l'Adige que sous ce rapport; les brillants succés qui avaient couronné l'ouverture de la campagne, pouvaient à cet égard justifier son espoir. Mais il n'était pas possible d'écarter tout à fait la probabilité d'une guerre avec l'Autriche; et la prudence défendait de s'endormir sur un danger, que bien des pronostics annonçaient être en effet moins éloigné qu'il ne le paraissait; aussi le Prince Vice Roi commenca-t-il, dès lors, à se préparer sérieusement. Tout en laissant marcher la formation numérique et presque idéale, que prescrivaient successivement les décrets impériaux, il

s'occupa particulièrement de l'organisation d'un noyau d'armée, solide, et qui put se trouver prêt à repousser une invasion.

La première mésure que prit le Prince Vice Roi, fut de centraliser la formation du corps d'observation de l'Adige, et d'établir les points de réunion des troupes dans un cercle plus rapproché, afin de pouvoir à chaque instant tirer parti de tout ce qui serait en état de combattre. La quarante-sixième division fut placée en première ligne, et devait s'organiser à Padoue, Trevise et Bassano. La qnarante septième division fut mise en seconde ligne, à Vicence, Vérone et Pl.I. Roveredo. La quarante-huitième division en troisième ligne à Mantoue, Bozzolo et Montechiaro. La quarante-neuvième division en quatrième ligne à Brescia et dans les environs. La cavalerie à Cremone, Valeggio et Castiglione delle Stiviere.

Dès les premièrs jours du mois de juin, le Prince Vice Roi reçut, du ministre de la guerre de l'empire français l'avis que douze nouveaux bataillons devaient joindre son armée, qui se trouvait par là portée à soixante et seize bataillons; il se décida alors à la former en cinq divisions. Comme à cette même époque les négotiations, qui suivaient l'armistice d'Allemagne, laissaient déjà entrevoir la possibilité que l'Autriche se réunit aux ennemis de la France, le Prince jugeá à propos de rapprocher encore ses troupes des frontières orientales du royaume. Le quarante-huitième division, qui devait être de quinze bataillons, fut placée a Udine, Cividale et Gemona. La qua-Pl.I. rante-sixième, également de quinze bataillons, entre Trevise, Bassano et Pordenone. Ces deux divisions devaient former la seconde Lieutenance. La première Lieutenance devait se composer de la quarante-septième division, forte de quinze bataillons, placée à Verone et Vicence, et de la quarante-neuvième de seize bataillons, placée à Padoue et à Venise. Une division de reserve, de quinze bataillons, devait se former à Montechiaro. La cavalerie portée à dix-huit escadrons, devait être placée entre Castiglione delle Stiviere, Mantoue et Verone. Le Prince Vice Roi ajouta encore à ce cadre, les six bataillons de la garde Royale, qui devaient se rendre à Brescia, pour y former la reserve du quartier général. Telle était la force et la position, que les états de situation de l'état major général donnérent à l'armée de l'Adige, pendant le mois de juin. Mais ce tableau n'é-

tait qu'illusoire et bien au dessus de la force réelle de cette armée. Il comprenait encore, outre les troupes Napolitaines et Croates, plusieurs régiments qui n'étaient qu'annoncés, et bien loin de se trouver en Italie. A la fin du mois de juin il ne se trouvait dans ce Royaume, qu'environ soixante bataillons (y compris la garde Royale); et ces bataillons non seulement étaient incomplets, mais en partie manquants d'armes, et composés de recrues non instruits.

Dès les premièurs jour du mois juillet, le Prince Vice Roi reçut un décret impérial, daté de Dresde le 18. juin, qui augmentait encore de douze bataillons le cadre de l'armée, qui devait alors s'appeler armée d'observation d'Italie. Le nombre des divisions était porté à sept, savoir: quatre françaises, de quatorze bataillons chacune; deux italiennes de chacune douze bataillons, et une de reserve de quatorze bataillons, dont huit Napolitains. La cavalerie était portée à vingt escadrons dont quatre Napolitains. Il parait, qu'à cette époque, l'Empereur Napoléon croyait encore à la continuation de l'alliance de l'Autriche. Dans cette hypothèse ce souverain avait decidé, que le general Grenier passerait à la grande armée avec quarante-deux bataillons et huit escadrons. Mais il fallait, pour que cette disposition put avoir lieu, que le cadre total se trouvât complet, et il en était fort éloigné; car il y manquait numériquement vingt-deux bataillons et huit escadrons, y compris les troupes Napolitaines. Cependant le Prince Vice Roi se mit en devoir d'exécuter, vers le 15. juillet, les dispositions du décret impérial. Il n'avait à cette époque que soixante et douze bataillons incomplets, qui fussent en Italie; la cavalerie dont il pouvait disposer ne montait qu'à douze escadrons. Il repartit ces troupes en trois lieutenances, formant six divisions en ligne; une division de reserve et une division de cavalerie. Les généraux qui devaient commander ces divisions furent nommés, mais il n'y avait pas assez de généraux de brigade présents, pour qu'on put désigner ceux de chaque division.

Voici le tableau de cette formation, telle qu'elle parut sur les états de situation de l'armée.

DIVISION DE CAVALERIE.

Le Général de Division Baron Mermet.

à Cremone, Lodi et Brescia.	3e Régiment de chasseurs italien .	4 esc.	1800
	4e id. . . . id. . . id. . .	2	
	Dragons de la Reine	4	
	19e de chasseurs français	2	
		12	

ARTILLERIE.

Reserve d'artillerie — douze pièces de 12 et six obusiers.
Grand parc — six pièces de 6 et deux obusiers.

L'état de situation, tel qu'on vient de le voir, présente donc une force de cinquante mille cinq cent soixante et quatorze hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux. C'était aussi la verité, en y comprenant les conscripts qui n'avaient pas encore joint, ou qui n'étaient pas instruits et quelques bataillons qui étaient en marche. Mais le nombre d'hommes disponibles, et qui étaient réellement cambattants, était de beaucoup inférieur et ne pouvait pas être compté au de là de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux. Une simple observation le prouvera. Les 9e, 35e, 53e, 84e, 92e, et 106e Régiments français; les 2e et 3e de ligne et le 3e léger italiens; les Dalmates et les six bataillons de la garde avaient fait la campagne de Russie. Ces quarante-quatre bataillons avaient péri presque en entier et même les débris de leurs cadres n'étaient pas arrivés en Italie. Il avait donc fallu complétement les reformer par la conscription. Il avait fallu les organiser avec un petit nombre d'officiers, venus la plupart d'autres corps, et avec des sous officiers presques tous conscrits eux même. Qu'on calcule toutes ces circonstances et on se persuadera aisément, qu'il n'est pas possible que dans l'espace d'au plus deux mois (depuis la reception des premiers ordres de l'Empereur Napoléon) les cadres des bataillons ayent pu être au complet, où les porte la situation ci-dessus raportée.

Le 17. juillet le général Grenier prit le commandement de la deuxième Lieutenance, qui devint première, et porta son quartier général à Udine. Cependant le mouvement de l'armée en avant avait commencé dès le 15.; ils continua jusqu'à ce que les trois Lieutenan-

ces fussent au dela de l'Adige. La première Lieutenance passa en entier la Piave, ayant la quatrième Division sur l'Isonzo et la deuxième sur le Tagliamento. La deuxième Lieutenance eùt la première division à Vicence et Castel franco, et la troisième à Bassano et Feltre. La troisième Lieutenance occupa Verone et Padoue, ayant une Brigade détachée à Fiume, Trieste et Laybach. La division de Cavalerie occupa Padoue et Trevise. La division de reserve resta à Montechiaro. L'armée resta dans cette position jusqu'au 7. août, sans avoir fait d'autre mouvement que d'envoyer à Villach la 28e demi brigade provisoire, appartenant à la deuxième division. Cependant la terme de l'armistice d'Allemagne approchait et tout annonçait qu'il ne serait pas prolongé; il n'y avait même plus à douter que l'Autriche ne réunit ses armes à celles des ennemis de la France. Le Prince Vice Roi ne crut donc pas devoir tarder à se mettre en mésure de défendre les frontières du Royaume d'Italie, d'une invasion, qu'il prévoyait devoir suivre immédiatement la reprise des hostilités. En conséquence le quartier général fut transporté à Udine, où le Prince se rendit en personne le 10.; l'artillerie de campagne fut mise à la suite des divisions et l'armée commença à se déployer. Les 12. elle occupait les positions suivantes. La première Lieutenance était concentrée entre Udine et Gorizia. La seconde Lieutenance entre Codroipo et St. Daniel. La cinquième division, de la troisième Lieutenance, vint en avant de Palmanova. La garde royale resta en reserve à Pordenone. La Cavalerie s'établit à Latisana. L'armée continua jusqu'au 16., son déployement par la gauche. A cette époque la troisième division occupait Tarvis et Villach; la première division était en arrière de Gemona. Dans cette position l'armée occupait par ses têtes de colonne les deux grands débouchés de l'Italie, par Laybach et par la Ponteba. L'armée Autrichionne destinée à agir contre l'Italie, s'était rassemblée dès le commencement d'août à Völltermarkt, sous les ordres du Feldzeugmeister, Baron Hiller. Tandis que par son voisinage de Klagenfurt, elle semblait ménacer Villach d'une attaque prochaine, elle s'etendait aussi par sa gauche jusqu'à Agram, où se trouvait le Feldmaréchal Lieutenant Radivojevitch avec deux fortes divisions. D'après cette disposition il était assez probable, que le but du général Hiller fùt d'attaquer d'abord l'Illyrie, et que les mouvements qu'il ferait contre Vil-

Pl. I.
Pl. I.
Pl. I.

lach ne serviraient qu'à couvrir son véritable desein. La Bavière allait, par son état de paix avec la France, se trouver elle même en guerre avec l'Autriche. Son armée qui se rassemblait sur les bords de l'Inn et vers Salzbourg, paraissait ainsi devoir empêcher le général en chef autrichien de s'avancer vers la haute Drave, où il aurait pu se trouver entre deux armées ennemies. Le Prince Vice Roi jugea donc à propos, afin d'éloigner tant qu'il pourrait la guerre des frontières de l'Italie, d'en transporter le théatre en Illyrie. Il voulait occuper la ligne de la Save, appuyant sa gauche, par les sources de ce fleuve, à Villach, et étendant sa droite vers Agram. S'il pouvait prévenir le général Hiller à ce dernier point, il était évident que celui-ci aurait été obligé de faire un mouvement vers sa gauche, et que la guerre aurait commencé en Illyrie. A cet effet, en présentant des forces égales devant Laybach et sur le haut Tagliamento, le Prince s'était cependant préparé à en rappeler la plus grande partie à sa droite, sans être obligé de faire un contre mouvement. La troisième Lieutenance se trouvait déjà à l'extrême droite, et la première division, qui était à Gemona, pouvait en deux marches se rendre à Goritzia.

Dès que l'armée Autrichienne avait commencé à se réunir dans la Stirie, les premiers germes de l'insurrection, qui éclata plus tard, furent jetés dans l'Illyrie Française. Cette province, affectionnée à l'Autriche par une longue domination, ne pouvait pas encore être assez attachée à la France, pour rester indifférente dans la guerre qui allait s'allumer. Le gouvernement Autrichien, attentif à suivre et à fomenter ces dispositions, ne tarda pas à profiter de l'occasion de les faire éclater. Outre que l'insurrection de l'Illyrie, si elle pouvait être subite et complette, devait obliger le Prince Vice Roi à se tenir derrière les Alpes, elle avait aussi un résultat qui n'était pas à négliger. Les Régiments Croates, que l'Empereur Napoléon faisait lever et organiser, et qui étaient destinés pour l'armée d'Italie, se trouvaient encore dans le pays, ou en Dalmatie; il n'avait pas été disposé des bataillons de reserve et bien moins de l'arrière ban. L'insurrection de la Croatie, produisait donc le triple avantage, de hâter la conquête de la Dalmatie, dont les places n'étaient presque gardées que par des Croates, de diminuer de quelques régiments l'armée du Prince Vice Roi, et de fournir un nombre considérable de troupes à l'Autriche;

ce dernier résultat, surtout, n'était pas à mépriser au commencement d'une guerre encore incertaine. De nombreux agents furent envoyés en Croatie, et leurs ménés jointes à celles du parti des magnats, qui étaient restés au service de l'Autriche, amenèrent bientot les esprits à une insurrection générale. Dès que le Prince Vice Roi eût la nouvelle certaine du danger d'un soulèvement dans cette province, il se hâta de mettre son armée en mouvement. L'armistice étant expiré sans avis d'une prolongation, il n'y avait plus lieu à douter de la guerre, et il se mit en devoir de paſser les Alpes et de se porter sur la Save, où il espérait toujours prévenir l'ennemi. Ce mouvement n'avait pu être fait plutôt. Tant que la guerre n'était pas déclarée, il aurait été prématuré et dangereux, en ce qu'il donnait le temps au général Hiller de réunir ses forces principales sur Klagenfurt, et de pénêtrer par Villach et Tarvis en Italie, avant que l'armée française n'ait pu faire un contre mouvement vers sa gauche. S'il réuſsiſsait à l'époque où il fut commencé, il suffisait pour étouffer l'insurrection naiſsante.

Le 19. le quartier général fut à Goritzia. Une proclamation du Prince Vice Roi, annonça le même jour à l'armée: qu'une nouvelle guerre venait de se déclarer et que l'armée d'Italie était appelée à en partager la gloire et les dangers, que les hostilités enfin étaient recommencées. Votre discipline et votre valeur, disait-il aux soldats, me sont garants que vous soutiendrez la vieille réputation des corps dont vous faites partie, et que par de nouveaux efforts vous contribuerez à conquérir la paix qui n'a pu nous être donnée.

De Goritzia le mouvement continua, le 19. même, jusqu'à Adelsberg. Le 20. la première Lieutenance s'étendait de Wippach à Alpen ou Planina. La première division, qui avait été rappelée de Gemona, était en avant de Goritzia. La troisième division était à Tarvis et à Villach, où le 25[e] léger avait, dès le 18, remplacé le 28[e] demi bri-gade provisoire. La cinquème division couvrait Trieste et la sixième avait une brigade à Laybach. Pl. II.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, les Autrichiens étaient entrés en Illyrie. Le 17. au matin, auſsitôt après l'expiration de l'armistice, le général Radivojevitch, s'étant emparé du pont de la Save à une lieue d'Agram, paſsa cette rivière avec l'aile gauche de l'armée

Autrichienne. Il fit aufsitôt occuper Glina et Petrina, chef lieux du régiment Bannat, pour la réunion duquel il donna des ordres, et se dirigea sur Carlstadt. Le général de Brigade Jeanin, qui commandait à Carlstadt, prévenu de ce mouvement, et qui croyait encore pouvoir compter sur les troupes croates, qui étaient sous ses ordres, voulut faire quelques préparatifs de défense. Il réufsit à faire rompre le pont de la Koranna, sur la route de Glina, par ou se dirigeait une colonne ennemie; mais il ne put faire détruire celui de la Kulpa. Dès qu'il en eut donné l'ordre, l'insurrection éclata ouvertement. Les soldats croates excités par les officiers mêmes, qui étaient chargés de cette opération, s'y refusèrent et annoncèrent hautement l'intention de se joindre aux Autrichiens. La populace se mit en mouvement, et, après avoir fait d'inutiles efforts pour contenir le peuple et ramener les soldats à leur devoir, le général Jeanin se vit obligé à abandonner Carlstadt. Il en partit presque seul dans la nuit du 18 au 19 et se retira à Fiume. Dans cette ville se trouvait le général de division Garnier, qui avait environ quatre cent Croates sous ses ordres. Dès que ce général avait reçu la première nouvelle de la marche des Autrichiens sur Carlstadt, il avait jugé devoir être bientôt attaqué à Fiume. Il prit en conséquence le parti de retenir un bataillon d'élite du 4e léger italien, qui se trouvait à Fiume de pafsage, pour rejoindre la dixième division.

Le general Radivojevitch, maitre de Carlstadt, avait continué son mouvement vers Neustädtl avec le gros de son corps, il avait détaché sur Fiume, le général Nugent, avec une brigade d'infanterie et un escadron de hufsards de Radetzky. Le 20 le général Garnier reçut l'avis que les Autrichiens avaient paru vers Kameniak; craignant qu'ils ne se portafsent directement à Lippa, sur la route de Trieste, pour lui couper la communication de l'armée, il crut devoir évacuer Fiume avec sa garnison, réduite au bataillon du 4e léger italien, par la désertion des Croates. Le soir il prit position à Lippa, d'où le général Jeanin rejoignit l'armée d'Italie. Le général Nugent n'ayant pas paru à Fiume, le général Garnier rentra dans cette ville, le 21 au soir. Le 23 le troisième Regiment Croate, qui était du district de Szluin, ayant déserté en entier, se rendit en mafse à Carlstadt et pafsa sous les drapeaux autrichiens.

A cette époque l'armée du général Hiller, forte d'environ soixante mille hommes, occupait les positions suivantes.

Le général en chef, avec environ vingt mille hommes, était à Klagenfurt, où le quartier général fut le 23. Un corps de quinze mille hommes, dépendant du centre, s'était avancé vers Çilly. Le général Radivojevitch, avec dix mille hommes, était vers Neustädtl et Treffen. Le général major Nugent, marchait avec trois mille hommes sur Fiume. Le général Tomasitch, se dirigeait vers la Dalmatie avec environ six mille hommes. Le général major Eckharet, était à Spital et Sachsenburg, avec trois mille hommes. Le général major Stanisavlevitch, avec un corps de même force, était vers Radstadt, sur les frontières du Salzbourg. Le général Radivojevitch poussait ses partis vers Weichselburg. Les postes avancés du centre occupaient la ligne des frontières de l'Illyrie autrichienne, depuis Frantz, sur la route de Cilly à Laybach, jusqu'au Leobel, sur les routes de Klagenfurt et Völkermarkt à Krainburg. Le Feldmaréchal Lieutenant de Frimont, avait été poussé de Klagenfurt sur Villach, que le général Eckhardt inquiètait de flanc. Le général Stanisavlevitch, chargé d'éclairer et de couvrir le mouvement du centre, contre les entreprises possibles de l'armée Bavaroise, poussait ses partis vers St. Johann in Pongau, et dans la vallée de la Salzach. Pl. I.

Le 21 l'armée d'Italie continuait son mouvement sur Laybach, lorsque le Prince Vice Roi reçut le nouvelle de l'invasion de l'Illyrie, et du mouvement du général Frimont en avant de Klagenfurt. Dans cette conjoncture il était instant de prendre promptement un parti. Il n'était plus possible de prévenir l'ennemi sur la basse Save qu'il avait déjà passée, et il ne fallait pas penser à l'y attaquer de vive force. La faiblesse numérique de l'armée française et, plus que tout, l'inexpérience de la presque totalité des soldats qui la composaient, excluaient tout projet de guerre offensive. Tout ce que le Prince Vice Roi pouvait faire était de prolonger la défense des frontières du Royaume, et de gagner assez de temps pour compléter la formation de son armée, et achever de discipliner et d'aguerrir ses troupes. Avant que l'armée Autrichienne n'eût pénétré dans la Croatie, il aurait été possible de défendre ce pays et de comprimer l'insurrection qui se serait trouvée sans appui. Mais après que le général Radivojevitch eût oc-

cupé Carlstadt et appelé sous les drapeaux l'Autriche les troupes de cette province, il était impossible de s'y engager. Le prince Vice Roi aurait couru le danger de se voir débordé par sa gauche, pendant qu'il aurait été fortement occupé à sa droite, et de voir le général Hiller entrer en Frioul par Gemona, avant qu'il n'ait pu se dégager du défilé de Laybach à Gorizia, pour revenir sur ses pas. Dans le moment présent même, il fallait en sortir sans retard. Pour cela il fallait, ou se hâter de gagner Laybach, et se déployer à la gauche de cette ville jusques vers Villach, ou faire une contremarche par la
Pl. II. queue de la colonne, en remontant l'Isonzo jusqu'à Tarvis. Ce dernier mouvement était le plus court. Le Prince Vice Roi y gagnait au moins trois jours de marche, et en faisant occuper Laybach assez en forces, pour garder ce point contre une attaque du général Radivojevitch, il était toujours le maitre du vallon de la Save au dessus de cette ville. La seule position que l'armée d'Italie pût maintenant occuper, hors des frontières de l'Italie, était celle de la haute
Pl. II. Save depuis Villach jusqu'à Laybach. Le Prince Vice Roi pouvait toujours s'y déployer, en descendant par Wurtzen et Assling, et quand même l'aile gauche ennemie aurait pu un instant occuper Laybach, elle aurait été bientot forcée de s'en retirer.

Ce projet ne paraissait pas être celui du général Hiller, qui dirigeait la majeure partie de ses forces sur Klagenfurt, et qui semblait n'avoir entrepris l'expedition de Carlstadt que pour masquer son véritable dessein, et, surtout, pour empêcher le Prince de s'avancer lui même dans la Croatie. En conséquence le Prince Vice Roi, s'étant décidé à se porter au plutôt au devant du général Hiller vers Villach et la haute Save, ordonna la contremarche en remontant l'Isonzo. Le mouvement commença le 21 même, par la première division, qui était à la queue de la colonne, et qui se dirigea par Canale, Caporetto et Pletz, sur Tarvis, où elle arriva le 24. La deuxième et la quatrième divisions suivirent successivement, ainsi que la Garde Royale et une Brigade de Cavalerie. La cinquième division eut ordre d'appuyer à gauche sur Laybach, où elle devait se réunir à la deuxième brigade de la sixième division; une brigade de cavalerie suivit cette direction. Le mouvement fut entièrement achevé le 27 août. A cette époque le deuxième et quatrième divisions étaient réunies

dans le camp retranché de Tarvis, (A) La première division quitta Tarvis, pour se rendre à Arnoldstein et Finkenstein, (B), afin d'être à portée de soutenir la troisième division qui occupait Federaun et Hart. (C) Pl. II.

Cependant le général Gratien, qui, ainsi que nous l'avons vu, était arrivé dès le 18 à Tarvis, avait fait occuper le même jour Villach par les deux bataillons du 35ᵉ léger. Le reste de la division était déployé en échelons dans le vallon du Gailtitzbach et de la Gail, jusqu'à l'embouchure de cette dernière rivière. Le 19 le général autrichien Eckhardt était arrivé à Gmünd et avait ses avant postes à Spital et vers Paternion. Le général Frimont était également arrivé à Klagenfurt, et son avant garde approchait de Villach. Le même jours les hostilités commencèrent et nos patrouilles furent attaquées vers Paternion et en avant de St. Martin vers Rofsek. Le général Gratien se voyant ménacé à revers, par la rive droite de la Drave, poufsa le 21 une reconnaifsance en avant de St. Jacob, vers Matchach sur le Leobel. Cette reconnaifsance trouva le poste occupé par un fort détachement de chafseurs autrichiens, avec lequel elle eut un engagement afsez vif, mais qui n'eut aucun résultat important. Le même jour le général Frimont étant arrivé devant Villach, fit attaquer le fauxbourg qui est à la gauche de la Save; il fut enlevé après un combat très vif. Alors le colonel Duché, qui commandait le 35ᵉ léger, fit rompre le pont de la Drave, et se défendit derrière cette rivière avec un telle opiniatreté, que général Frimont fut contraint de renoncer au projet de l'enlever de vive force. Il fit alors sommer le colonel Duché de lui rendre la place. Celui-ci se disposait à se défendre, mais le général Gratien ayant été prévenu le lendemain, que l'ennemi se prèparait à pafser la Drave à Rofsek, et craignant d'être attaqué à revers à Federaun, pensa à concentrer sa division. Le 23 la ville de Villach fut évacuée, et la troisième division repafsa la Gail. Le même jour le général Frimont fit occuper cette place, où il trouva quelque canons en fer et des munitions.

Le 24 le général Gratien ayant appris, que la première division était arivée au camp de Tarvis, et que le reste de l'armée suivait, se décida à reprendre Villach. Le colonel Duché reçut l'ordre de l'attaquer avec les deux bataillons du 35ᵉ léger et un du 36ᵉ. Cette attaque

réussit; la ville fut enlevée d'emblée, et un bataillon du régiment de Peterwaradin, qui s'y trouvait, perdit, après un combat très vif, près de trois cent prisonniers. Mais le général Frimont, ayant fait avancer les trois autres bataillons du même régiment, le régiment de Hohenlohe Bartenstein, les hussards de Stipsitch et les hulans de Meerfeld, le colonel Duché fut attaqué à son tour. Après une résistance assez vive, la supériorité des forces obligea le colonel à évacuer de nouveau Villach et à se replier à Federaun. Ce combat nous couta près de deux cent hommes.

Le Prince Vice Roi à son arrivée au camp de Tarvis, aprit que le général Hiller avait fait jeter des ponts sur la Drave à Rossek, (D) et les avait fait couvrir par une tête de pont. Cette circonstance et l'occupation de Villach, où se trouvait toujours l'avant garde du général Frimont, durent faire juger au Prince, que le projet du général en chef autrichien était, de se rendre maitre de la position Tarvis. Cé point était non seulement le clef des frontières de l'Italie, du côté de Ponteba et de Pletz, mais il rendait l'ennemi maitre des sources de la Save. En le perdant, il fallait nécéssairement renoncer à la défense de Laybach et de Trieste, et l'armée d'Italie se serait vue dans la nécéssité de se replier de suite, derrière les Alpes et l'Isonzo. Le Prince Vice Roi, voulant donc rester maitre de défendre la Drave jusqu'au mont Leobel, et de se déployer au besoin dans le vallon de la Save, se décida à chasser les autrichiens de Rossek, et à leur enlever Villach. Le général Gratien reçut, le 28, l'ordre d'attaquer cette ville avec la troisième division. Le général Quesnel, qui était à Reckersdorf, devait en même temps attaquer la tête de pont de Rossek. Le général Verdier avec la deuxième division vint à Reckersdorf (E) pour être à portée de soutenir l'une ou l'autre attaque. La division Marcognet resta à Tarvis, avec la garde. Le général ratien ayant laissé deux bataillons à Federaun, (C) passa la Gail avec les neuf autres. Trois furent placés en réserve aux bains de Oberfederaun, avec trois bouches à feu; les six restants attaquèrent Villach. Les portes de la ville étaient fortement barricadées; les murs garnis d'infanterie, et les maisons, qui y touchent en quelques endroits, crénelées. L'attaque fut vive et la résistance opiniatre; le combat se soutint jusqu'au soir, sans que le général Gratien pût obtenir d'autre

avantage que d'emporter les fauxbourgs, où il s'établit. L'attaque de Rofseck réufsit mieux; les Autrichiens furent forcés de repafser la Drave et les ponts furent détruits. Le général Hiller, désesperant probablement de forcer le pafsage de la Drave à Villach et à Rofseck, se disposait alors à faire jeter des ponts plus bas, vers Hohlenburg (G) Pl. II. afin de pénétrer dans le vallon de la Save par le Leobel, et prendre la position de Tarvis à revers, par Weifsenfels. En effet il ne fit aucun mouvement, pour soutenir les troupes qu'il avait à Rofseck; il se décida même à abandonner Villach. Le 29 vers onze heures du matin, les troupes, qui étaient dans cette ville, l'évacuèrent, après y avoir mis le feu, pour couvrir leur retraite. Le général Gratien y entra de suite, l'incendie fut éteint, et le quartier général s'y rendit le même jour. Le général de division Baron Rouyer étant arrivé à l'armée, et le général annoncé par l'Empereur Napoléon, pour commander la seconde Lieutenance, n'ayant pas paru, le Prince Vice Roi se décida à confier ce commandement au général Verdier. En conséquence l'armée reçut, le 29, l'organisation suivante.

PREMIERE LIEUTENANCE.

Le Lieutenant Général, Comte GRENIER.

1e Division. Le Général Quesnel.	Général de Brigade Campi.
	Colonel Pégot.
4e Division. Le Général Marcognet.	Général de Brigade Dupeyroux.
	. . . id. . . Jeanin.

Environ quinze mille hommes. Trente-huit bouches à feu.

DEUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division Comte VERDIER.

2e Division. Le Général Rouyer	Général de Brigade Schmitz.
	. . . id. . . d'Arnaud.
3e Division. Le Général Gratien.	Général de Brigade Piat.
	Adjudant Commandant Montfalcon.

Environ quatorze mille hommes. Trente-quatre bouches à feu.

TROISIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division Comte PINO.

5e Division. Le Général Palombini.	Général de Brigade Ruggieri.
	. . . id. . : Galimberti.

6e Division. Le Général Lechi. { Garde Royale.
Général de Brigade Bellotti. }

Environ quatorze mille hommes. Trente-deux bouches à feu.

DIVISION DE RESERVE.

Le Général de Division Bonfanti. Le Général de Brigade Mazzuchelli.

Cette division se composait de la 25e demi Brigade provisoire et de trois bataillons d'élite du 1er et 2e Etrangers.

Environ trois mille cinq cents hommes. Dix-huit bouches à feu,

DIVISION DE CAVALERIE.

Le Général de Division Mermet. { Général de Brigade Perreymond.
. . . id, . . Guyon. }

Environ deux mille chevaux. Douze bouches à feu.

Dans les derniers jours du mois d'août, l'armée d'Italie occupa les positions suivantes. La deuxième Lieutenance était à Villach (H) et Federann (C). La première division à St. Martin (I) et Rofseck (D). Pl.II. La quatrième division à Wurtzen (L). Le général Gifflenga fut envoyé avec un parti à Paternion (M), pour observer l'ennemi de ce coté.

Pendant que ces dispositions avaient lieu à l'aile gauche de l'armée d'Italie, l'ennemi achevait de déployer la sienne. L'aile droite sous les ordres du Feld-maréchal Lieutenant Fenner, s'était étendue, par Pl.I. Gmünd vers Spital et Sachsenburg. De là ce général avait fait pafser des partis dans le vallon de la Drave, et jusques dans le Pusterthal vers Prünecken. Lui même se disposait à s'avancer vers Lientz. Le mouvement du général Fenner était couvert à droite par le général Stanifsavlevitch, qui était entré sans difficulté dans le vallon de la Salzach. L'armée bavaroise, contenue par une forte armée autrichienne, ayant été obligée de se concentrer sur l'Inn inférieur, avait même evacué tout le pays de Saltzbourg. A la gauche le général Fenner était couvert par le général Eckhardt, qui occupait Spital, et poufsait des partis vers St. Hermagor. Le centre de l'armée autri- Pl.II. chienne commençait à se concentrer, en avant de Klagenfurt. Le général Vecsey, occupait la position de Feistritz (N), et couvrait le pont de Hohlenburg et les communications du centre à la droite. Le pafsage de Leobel, entre St. Leonhärd et St. Anne (O), était fortifié. Une des divisions du centre, qui avait été d'abord à Cilly, s'é-

tait avancée jusqu'à Frantz (P), sur la route de Laybach, et le général Fölseis, qui la commandait, avait son avant garde vers Stein (Q) et Pl. II. poussait ses partis jusqu'à la Save, vers Tchernutz. Le général Radivojevitch, à l'aile gauche, était toujours à Neustädl (R) et avait en avant de lui le général Rebrovitch. Les deux corps de Fölseis et de Rebrovitch tenaient en observation le général Pino, qui occupait Laybach (S) et le pont de Tchernutz (T), avec la cinquième division et une brigade de la sixième.

Le général en chef Hiller concevait parfaitement l'impossibilité de forcer le passage de la Drave à Villach, et la difficulté qu'il éprouverait à se servir du pont de Hohlenburg et du passage du Leobel, pour attaquer le Prince Vice Roi à revers, par Assling et Wurtzen. Il ne voulait pas s'exposer à recevoir une bataille, dans une situation qui, en ne lui permettant aucun déployement et en rendant sa cavalerie inutile, lui ôtait tous ses avantages. Il résolut donc de manoeuvrer par ses ailes, assuré que la Bavière était hors d'état d'envoyer en Tirol un corps assez fort, pour l'inquiéter, où pour arrêter le général Fenner; il ordonna à ce dernier de continuer son mouvement. Le général Nugent, appuyé par le général Radivojevitch, marchait sur Fiume, et paraissait vouloir ménacer Trieste. Le 26 ce général, étant arrivé à Kameniac, le général Garnier jugea à propos d'évacuer Fiume. Il se retira d'abord à Lippa (O), mais craignant dans cette position d'ètre tourné par Ruppa et Jelschane, il se retira à Schapiane, où il prit position le 27. Le même jour le général Nugent arriva à Fiume. Le lendemain il marcha sur Schapiane et attaqua le général Garnier, qui fut obligé de se retirer à Materia, sur la route de Trieste, après avoir perdu environ cent hommes. Une soixantaine de Croates, qui lui restaient encore, désertèrent et passèrent à l'ennemi. Cependant le Prince Vice Roi, dans le même temps qu'il s'était porté sur Villach, pour arrêter l'ennemi, avait aussi pensé à couvrir sa droite et à assurer ses communications avec Laybach.

Tant que l'ennemi restait maitre du passaqe du Leobel, et de la grande route de Klagenfurt à Krainburg, il pouvait se porter en forces sur ce dernier point, et couper la ligne de l'armée. Il était bien probable que ce n'était pas le projet du général Hiller, et les mou-

D ij

vements que ce dernier faisait, sur ses deux ailes, devaient faire présumer au Prince Vice Roi: que le centre de l'armée ennemie, resterait, pour le moment, dans l'inaction. Aussi, en même temps que le Prince se décidait à faire occuper le Leobel, il voulut faire éclairer les mouvements du général Radivojevitch. Le général Pino reçut donc l'ordre de faire marcher le général Belotti sur le Leobel, et d'envoyer vers Neustädtl, une reconnaissance de sept bataillons et deux escadrons. Ce dernier mouvement, en annonçant le projet d'attaquer l'aile gauche de l'armée autrichienne, devait avoir pour but, de rappeller sur ce point l'attention du général Hiller. Le 26, la brigade Belloti partit de Laybach. Cette brigade était réduite au troisième léger italien; des deux bataillons du quatrième léger qui y appartenaient, un avait été retenu par le général Garnier, et l'autre partait seulement de Pola en Istrie.

Le 29, le général Belloti, attaqua les retranchements que les Autrichiens avaient élevés en avant de St. Leonhard (O), et qui étaient gardés par le neuvième bataillon de chasseurs et par un bataillon de Landwehr. Les dispositions d'attaque furent mal faites, et Pl. II le premier effet de l'inexpérience du chef fut de mettre le désordre dans les troupes. Le général Belotti fut battu et obligé de se retirer à St. Anne, après avoir perdu une centaine d'hommes. Le lendemain, ne se jugeant pas en état de se soutenir dans cette position, il se replia sur Krainburg; il fut suivi dans sa retraite par le Lieutenant Colonel Göldling, qui, étant descendu du Leobel avec ses deux bataillons, l'atteignit à Neumarkt et le harcela jusqu'à Krainburg. Le même jour le Colonel Baumgarten, parti de Windisch Kappel, avec le Régiment de Chasteler, ayant passé le Mt. Brana, au pas de Kanker, arriva également devant Krainburg. Le général Belotti fut vigoureusement attaqué. Il opposa une vive résistance, mais il ne put empêcher l'ennemi de se rendre maitre des fauxbourgs. Le combat dura jusqu'à la nuit close, et ne cessa qu'à l'entrée de la ville. Pendant la nuit le général Belotti, craignant d'être coupé, évacua Krainburg, dont il détruisit le pont, et se retira à Zwischenwassern. Pendant ce temps la reconnaisance envoyée par le général Pino, vers Neustädl, était arrivée à Weichselburg, où elle avait pris position, en présence du Corps de Rebrovitch.

Mais le général Pino ayant appris la perte de Krainburg, craignit d'être attaqué en forces de ce coté, ou par la route de Cilly, et ne croyant pas avoir afsez des cinq bataillons qui lui restaient, pour défendre le pafsage de la Save, il crut devoir réunir sa Lieutenance. Il rappela donc en hâte les sept bataillons de Weichselburg, et ayant concentré la cinquième division, dedans et autour de Laybach, il fit occuper Tchernutz par le général Belotti. Ce mouvement paraitra sans doute inexplicable à tout militaire, et le général Pino, ne pouvait rien faire de plus directement contraire, au but que se proposait le Prince Vice Roi. Les mouvements d'aile de l'ennemi, n'étaient point afsez décidés, pour indiquer une attaque sérieuse sur Laybach. Celle qui avait été faite sur Krainburg, n'était qu'une démonstration, que le Prince avait prévue, et c'est pour l'empêcher qu'il avait voulu faire occuper le Leobel. L'occupation de Weichselburg était nécéfsaire, pour éclairer les mouvements du Gal Radivojevitsch et le détourner du projet pofsible de marcher sur Trieste. Forcer ce général à faire des dispositions pour attaquer et enlever Weichselburg, c'était suspendre et détourner même les projets du général en chef ennemi, et gagner du temps; ce dernier résultat est celui qu'on doit le moins perdre de vue dans une guerre défensive. Quoiqu'il en soit l'ennemi profita de la précaution excefsive du Gal Pino, et de la crainte qu'il témoignait de se trouver personellement compromis. Weichselburg fut occupé par le Gal Rebrowitsch (W), qui poufsa ses partis en avant vers St. Marein. Le Gal Nugent qui était toujours à Lippa (U), se voyant couvert à sa droite, détacha dans l'Istrie le capitaine Lazaritsch, pour soulever cette province et y organiser les bataillons de Landwehr. Cette opération fut si prompte que, dès le 3 septembre, le bataillon du 4e léger italien, qui était en marche de Pola, pour se rendre à Trieste, se trouva enveloppé, et fut pris dans la nuit avec deux pièces de canon. Cependant le Prince Vice Roi, ne jugeant pas que l'intention de l'ennemi fut de prendre poste à Krainburg, et ne voyant pas qu'il eut fait aucune disposition pour s'y soutenir, pensa à rétablir la communication de Laybach. Le 31, le Gal Pino reçut l'ordre de faire attaquer Krainburg par la brigade Belotti; il reçut en même temps celui de faire occuper Lohitsch (X) par trois bataillons, afin d'éclairer la route de Laybach à Fiume. L'attaque du Gal Be- Pl. II.

lotti réussit, et le 2 septembre il enleva Krainburg, où il prit poste avec le 3e léger.

A cette époque le Prince Vice Roi apprit, que tout le corps de Radivojevitsch avait pris position à Treffen, ayant toujours devant lui le Gal Rebrovitsch; que le Gal Fölseis, s'était avancé de Frantz à Podpatsch, puis à Stein (Q); et que le Gal Vecsey s'était couvert dans sa position de Feistritz par des retranchements considérables, et qui paraissaient avoir pour but de couvrir un mouvement important. Une forte reconnaissance, envoyée le 1er septembre sur ce dernier point, y eut un engagement assez vif avec l'ennemi, et servit à confirmer les rapports que le Prince avait reçus. Les dépeches répétées et pressantes du Gal Pino, annonçaient coustamment, que l'ennemi ménaçait Laybach, Adelsberg et Trieste, et témoignaient l'inquiétude de ce général, de ne pouvoir résister aux efforts, qu'il croyait avoir à soutenir. Le point de Weichselburg avait été perdu sans combat, et les Autrichiens placés également à Lippa, sur les deux routes de Fiume à Laybach et à Trieste, n'avaient plus d'obstacle qui les empêchat de déborder la droite de l'armée et d'arriver à l'Isonzo. Un contre mouvement du général en chef Hiller, pouvait rapprocher de Weichselburg et de Stein, la majeure partie de ses forces, et l'établissement des retranchements de Feistritz, pouvait aussi bien avoir pour but de couvrir ce mouvement, qui se serait fait par Hohlenburg et Windisch Kappel, que de soutenir une attaque sur Assling. Indécis sur les intentions futures de l'ennemi, et ne voyant pas sa droite aussi bien établie qu'il l'avait d'abord jugé, le Prince Vice Roi se vit dans la nécéssité d'achever le déployement de son armée, et de s'étendre dans le vallon de la Save, d'Assling à Laybach. Pour bien assurer le front de son armée, il était nécéssaire d'occuper le Leobel; et pour se maintenir dans cette dernière position, il importait d'enlever les retranchements de Feistritz et de forcer l'ennemi à repasser la Drave, et à détruire son pont de Hohlenburg. Le résultat de cette expédition devait être de couper la communication directe, de la droite à la gauche de l'armée ennemie, d'en retarder par conséquent les mouvements, et d'obliger par la le Gal Hiller à changer ses dispositions.

Le Prince Vice Roi s'y décida. En conséquence, le 3 septembre, la division Marcognet reçut ordre de se mettre en mouvement de Wurtzen sur Afsling et Neumarkt. Le Gal Grenier, avec la division Quesnel et la brigade Schmitz de la division Rouyer, se rendit à St. Jacob (Y). Le brigade d'Arnaud, de la même division, prit Pl. II. position à Hart près Federaun. Le Gal Verdier resta à Villach avec la division Gratien. Le quartier général et la garde royale se rendirent à Wurtzen. En même temps le Prince Vice Roi avait ordonné au Gal Pino, d'envoyer la brigade Ruggieri, de la division Palombini, à Adelsberg (Z). Le 5, la division Marcognet était arrivée à Vigaun, à Neumarkt (a) et sur le Leobel. Alors le Prince Vice Roi ordonna au Gal Grenier d'attaquer Feistritz le lendemain.

Ce Général fit de suite ses dispositions. La division Quesnel se mit en mouvement, le 6 septembre, au point de jour, du camp de St. Jacob, pour déboucher en deux colonnes. Celle de droite, commandée par le Gal Campi, et composée du 92e régiment de ligne, des trois bataillons de la 30e demi brigade provisoire et de l'artillerie régimentaire du 84e régiment, se dirigea sur Matschach (A). Arrivé en Pl. III. cet endroit, le Gal Campi dut y laifser en reserve un bataillon du 92e régiment avec l'artillerie; cette reserve devait établir des postes sur le ravin de Feistritz, afin de couvrir le flanc de la colonne. Le Gal Campi, continuant sa marche par Aitonisch, Prasinger et l'habitation de Storring (B), laifsa à ce dernier poste un autre bataillon en reserve. De Storring. la colonne, gagnant le chemin qui conduit de Windisch Bleyberg à Feistritz, se porta sur les hauteurs qui dominent ce dernier lieu, et prit position à Sampretsch (C) et Oliptelchidolo, se préparant à l'attaque. Le Gal Campi n'eut et ne pouvait avoir aucune instruction ultérieure. C'était le succés de l'attaque de front qui devait guider ses mouvements. La position qu'il occupait était la clef de celle de l'ennemi. Placé à l'extrême droite de l'attaque, et voyant l'ennemi à revers, il devait au besoin, ou seconder et appuyer les colonnes de gauche, en se montrant sur les derrières des retranchements, ou couronner les succès de la journée, en inquiétant la retraite de l'ennemi et cherchant à la couper, Lui même était tout à fait hors du dangerde se trouver compromis, puisque les Autrichiens

reçut l'ordre de pafser, avec son demi bataillon de droite, derrière la ligne des tirailleurs et de marcher sur la redoute. Le chef de bataillon Charier, avec le quatrième du 9e régiment, s'avança sur la ligne des tirailleurs pour protéger ce mouvement. Le major Fruyères, avec le restant de la 28e demi brigade, devait appuyer au besoin le chef de bataillon Charier. Un autre bataillon du 9e régiment fut dirigé sur l'église de St Croix. Les deux derniers bataillons de ce régiment formaient la gauche de l'attaque, dans la direction de Mitter Feistritz; ils étaient couverts par leur deuxième compagnie de voltigeurs, en tirailleurs dans la plaine. L'ennemi, pour tâcher d'arrêter le progrès de l'attaque sur sa gauche, fit charger les tirailleurs par un escadron de Hulans. Mais cette charge fut infructueuse; les voltigeurs attendirent la cavalerie de pied ferme, reçurent le choc corps à corps, et à la pointe de la bayonette repoufsèrent l'ennemi, qui perdit un bon nombre d'hommes et de chevaux. Le Gal Hiller, pour appuyer la défense de Feistritz, fit placer une batterie (O) à la gauche de la Drave, près de Ludmansdorf. Cette batterie, qui devait prendre l'attaque en flanc, fut bientot réduite au silence par notre artillerie.

Cependant l'attaque du général Schmitz avançait. Le chef de bataillon Fonvielle, pafsa le ravin, et ayant attaqué à l'arme blanche la redoute (N), il l'emporta après une afsez faible résistance. La garnison fut pafsée au fil de l'épée. Aufsitôt que les Autrichiens, postés
Pl. III. au cimetière de St. Croix, virent que le chef de bataillon Fonvielle avait dépafsé le ravin, ils avaient abandonné leur poste, qui allait se trouver coupé, et s'étaient retirés sur le château d'Ober Feistritz (P). Alors le général Schmitz, précédé par la quatrième compagnie de grenadiers du 9e régiment et par un peloton de reserve, marcha au pas de charge sur ce château. Le 84e régiment, qui se trouvait appuyé en colonne serrée au côteau, soutenait et protégeait son mouvement. La droite du château d'Ober Feistritz était garnie d'abattis, et le pont du ravin (Q) était embarafsé de barricades. Ce double obstacle retint afsez long temps le général Schmitz sous un feu très vif, partant de toutes les croisées et des murs crénelés. Cependant ce Général ayant découvert, vers la droite de l'abbatis, un pafsage un peu moins difficile, y fit défiler un peloton, pour tourner le château. Il espé-

rait par là, obliger la garnison à se retirer ou à se rendre. Mais celle-ci s'étant obstinée à se defendre, et ayant refusé d'écouter les sommations qui lui furent faites, le général Schmitz se voyant au pied du batiment, ordonna d'y mettre le feu. L'incendie obligea l'ennemi à poser les armes, au nombre de cent douze hommes et quatre officiers, reste de la garnison et des troupes qui s'y étaient retirées de St. Croix.

Pendant l'attaque, du château le 84ᵉ régiment débarassa et rétablit le pont du ravin. Les troupes y passèrent et l'ennemi voyant ses retranchements tournés, les abandonna et se mit en retraite. Les tirailleurs du 7ᵉ et du 9ᵉ de ligne, furent lancés dans le camp autrichien, appuyés par quatre pelotons en masse du 84ᵉ régiment. Le général Schmitz, avec sa brigade, se porta en avant à la suite de l'ennemi, qui hâtait son mouvement, craignant d'être tourné et enveloppé par la brigade Campi, qui approchait de St. Jean. Le 84ᵉ régiment suivit le mouvement, traversant la plaine en colonne serrée. Arrivé dans cet ordre au village de Hundsdorf, le général Schmitz, se trouvant en face d'une ligne ennemie (R), fit prendre position à sa brigade (S) en deça du ravin et rappela ses tirailleurs. L'ennemi, s'appercevant que nos troupes ralentissaient leur feu, reprit l'offensive et fit mine de repasser le ravin. Mais le général Schmitz étant alors appuyé par le 84ᵉ régiment (T), se remit en mouvement. L'ennemi fut chargé, culbuté et poursuivi jusqu'au village de St. Jean. Là il s'engagea une vive fusillade avec un bataillon de la brigade Campi (U), qui était descendu de la montagne et se trouvait sur le flanc de l'ennemi.

A cinq heures et demi les retranchements et la position de Feistritz étaient completement emportés; le général Vecsey fut poursuivi jusqu'à Hohlenburg, où il repassa la Drave, détruisant les ponts après lui. Toutes les troupes combattirent avec la plus grande valeur. Les jeunes soldats qui voyaient le feu pour la première fois, se comportèrent comme de vieux guerriers. Parmi les officiers qui se distinguèrent, on doit citer les généraux Campi et Schmitz, le Colonel Pégot du 84ᵉ et le chef de Bataillon Fonvielle du 7ᵉ. La perte de l'ennemi se monta à trois cent cinquante morts, un plus grand nombre de blessés et cinq cents prisonniers. Nous perdimes environ

soixante morts et trois cents blefsés. Parmi les premiers fut le brave chef de bataillon Charier du 9e de ligne, qui fut vivement regretté.

Il n'est pas pofsible de pafser sous silence la faute que commit le général Hiller, dans cette occasion. L'établifsement d'un corps à Feistritz, et le soin qui avait été pris à couvrir cette position par des retranchements, indiquaient afsez l'importance que ce général y attachait. En effet le corps du général Veesey devait couvrir le pont de Hohlenburg, et la communication de l'aile droite à l'aile gauche de l'armée, par Windisch Kapel. Il servait aufsi à la défense du Leobel et du poste que les Autrichiens y avaient en avant de St. Madeleine. Ce poste, couvert en flanc, ne pouvait alors plus être attaqué que de front par Neumarkt et St. Anne. Mais le général Hiller ne pouvait pas ignorer que le gros de l'armée française, placé entre Villach et Rofseck, s'étendait par sa droite jusqu'à St. Jakob. La reconnaifsance poufsée sur Feistritz, le 1er septembre, avait du lui présager l'attaque prochaine de ce poste; quand même il n'aurait pas été évident qui le Prince Vice Roi chercherait à se rendre maitre d'un poste, qui lui était nécefsaire pour afsurer la communication de Villach à Laybach, par le vallon de la Save.

Pl. II.

Il semble donc que d'après ces données, il aurait du établir un corps de son armée en face de Rofseck et de Feistritz, et faire jéter des ponts sur la Drave, près de ce dernier endroit. Alors, non seulement il aurait pu surveiller le mouvement de l'armée d'Italie, à la droite de cette riviére, mais porter un prompt secours au général Veesey, et détruire l'effet de la diversion du général Campi. Au lieu de ces dispositions, le corps de Feistritz se trouvait isolé et éloigné de trois lieues des ponts de Hohlenburg, ce qui supposait six heures de temps aux troupes de la rive gauche, pour venir au secours de celles de la rive droite. L'effet de la perte de Feistritz et des ponts de Hohlenburg, fut de géner extrêmement la communication du général Hiller, avec son aile gauche et les troupes qui étaient en avant de Cilly. Cette communication ne pouvait plus avoir lieu que par Völkermarkt. Le Prince Vice Roi y gagnait au contraire une probabilité de plus, pour redrefser sa ligne d'opérations, en faisant avancer peu à peu sa droite. Maitre du Leobel, et tenant le général Radivojevitch en échec par un corps de troupes vers St. Marein et Weichsel-

burg, il pouvait rejéter le général Fölseis au delà des montagnes vers Cilly. Le camp de Stein, attaqué de front par Tchernutz et en flanc par Krainburg, n'aurait pas resisté à cette attaque combinée. Alors le général Radivojevitsch, entièrement séparé du reste de l'armée autrichienne, aurait été obligé de repâsser de lui même la Save, et de se rapprocher de Cilly. Nous verrons plus bas que tel était en effet le projet du Prince Vice Roi, et quelles furent les causes qui l'empêchèrent de réußir.

Le 7, la division Quesnel occupa la position de Feistritz et le général Grenier eut son quartier général à St. Jean. Les postes de droite s'étendirent jusques à Hohlenburg (G) et un peu au delà; la communication entre cette division et la division Marcognet fut établie par le Leobel. Le Prince Vice Roi se rendit en personne à Feistritz, par le Leobel et Hohlenburg, pour reconnaitre nos positions et celles de l'ennemi. Le 8, le quartier général de l'armée était à Krainburg (b) et la division Marcognet resta à Neumarkt et Vigaun (a). Dès que cette division avait été rapprochée de Krainburg, c'est à dire, dès le 5 septembre, le Prince Vice Roi avait ordonné au général Pino, d'envoyer le Gal Palombini prendre position à St. Marein, avec la brigade Galimberti; ce mouvement n'était que le préliminaire de l'attaque qui devait être faite sur Stein, et devait servir en même temps à contenir le général Nugent et l'empêcher de s'avancer vers Trieste. Mais le général Pino, inquiet des mouvements qui se faisaient à sa droite, et de la présence d'un corps ennemi à Lippa, craignit de se voir couper le chemin de Goritzia et de Trieste. Trompé par de faux rapports, il crut et annonça au Prince, que les Autrichiens s'avancaient en forces vers cette dernière place. Le Prince Vice Roi se vit donc encore forcé à changer ses dispositions et à suspendre l'attaque de Stein. Le général Palombini reçut alors l'ordre de réunir la brigade Ruggieri à Lohitsch, où elle avait déjà trois bataillons, et de s'avancer jusqu'à Adelsberg, en poußant des reconnaißances sur Lippa. Cependant, ne voulant pas tout à fait perdre de vue l'objet d'inquiéter le général Radivojevitch, le Prince fit avancer à St. Marein (c) deux bataillons de la brigade Galimberti.

Le 7, une reconnaissance de trois bataillons de la brigade Ruggieri, avec quatre bouches à feu, se présenta vers Jelszane. devant la position de Lippa; presque en même temps une reconnaissance, envoyée par le général Fresia, gouverneur de Trieste, se présenta vers Starada devant Pasſiack, où le général Nugent avait une avant garde. Ce double mouvement inquiéta extrêmement le général Nugent; il se hâta de faire renforcer le poste de Pasſiack, et se tint prêt à se défendre à Fiume. Il n'y eut cependant que quelques coups de fusil tirés de part et d'autre. La reconnaissance d'Adelsberg s'étant retirée, le général Nugent fit occuper le poste de Ternova. Celle de Trieste se replia peu après sur Verpolie et Pasavicza, où le général Fresia avait une partie de sa faible garnison.

Le 8, dès l'arrivée du quartier général à Krainburg, le Gal. Belotti, qui y était avec le 3e léger italien, reçut l'ordre de se rendre au pont de Tchernutz et de l'occuper, en étendant sa droite jusqu'à Saloch. A cette époque, le général Fölseis était venu occuper la position de Stob (d), à la jonction des routes de Cilly et de Völkermarkt, à Laybach; il avait été remplacé à Stein par une autre brigade. Le générl Belotti, parti dès le matin de Krainburg, au lieu de se rendre à Tchernutz par la grande route de Laybach, ou au moins par le chemin qui longe la rive droite de la Save, s'avisa de vouloir passer à la rive gauche. Par une imprudence inconcevable, il s'éloigna même des bords de la rivière et se dirigea beaucoup plus à gauche. Ses guides, lui ayant représenté que le chemin le plus court et qui suit la Save, par Perbacz, Flednik, Pernizel et Sziga, est trop difficile pour de l'artillerie, lui proposèrent d'en prendre un meilleur. Le général Belotti, sans s'inquiéter de la position de l'ennemi, se laissa conduire par Vogl, Fernik et Navreg, se dirigeant vers Mansberg et Fritzen, où il devait reprendre la grande route. A peine la colonne eut-elle paru vers Kuplavaſs, que les camps de Stein et de Stob prirent l'allarme. Le général Fölseis crut que le Prince Vice Roi avait détaché ce corps pour le couper de Stein. C'est dans ce sens que le rapport de l'affaire fut fait, dans les bulletins de l'armée autrichienne. La colonne se vit peu après attaquée vivement, par des forces très supérieures. Le général Belotti fut culbuté sur les villages de Navreg et Uttich, au pied du mont Kahlenberg. Le

Pl. II.

3e léger fut en grande partie dispersé par les collines, après avoir fait une très vive résistance. Notre perte se monta à environ deux cents hommes hors de combat, trois cents prisoniers, parmi lesquels le général Belotti blelsé, et les deux pièces régimentaires du 3e léger. Les débris de ce régiment gagnèrent Tchernutz par Dulle et Sziga.

Cet événement imprévoyable à tous égards, dut nécéssairement changer les dispositions du Prince Vice Roi, au moins en partie. L'affaiblissement de la troisième Lieutenance et les inquiétudes que le général Pino continuait à avoir sur sa droite, ne permettaient pas de penser à se reposer sur lui seul, pour la défense de Laybach, et pour tenir en échec les généraux Radivojevitch et Nugent. Les rapports du général Pino annonçaient constamment que l'ennemi se renforçait vers Fiume, et se disposait à ménacer les communirations de l'armée, par Trieste et Gorizia. Les dépèchos du général Fresia n'étaient pas moins allarmantes sous ce rapport, et la faiblesse de la garnison de Trieste, rendait le danger de cette place plus imminent. Chacun de ces deux généraux, fixant ses regards sur sa situation particulière, envisageait le danger dont il était ménancé et y désirait un prompt remède, Le général Pino fit même abandonner Adelsberg et rapprocha de lui la brigade Ruggieri. Le général Nugent profita Pl. II. de ce mouvement rétrograde, et poussant des partis et des reconnaissances, d'un côté sur Adelsberg et de l'autre sur Materia, parut se mettre en devoir d'agir. Il se trouvait appuyé par l'insurrection de l'Istrie, que le capitaine Lazarich avait complétement organisée et à laquelle les Anglais avaient fourni des fusils, des canons et des munitions. Il fallait donc que le Prince Vice Roi suspendit encore l'expedition de Stein, qu'il préparait alors. Obligé de porter son attention sur l'extrême droite de l'armée, avant de faire aucun mouvement au centre, il se décida à se débarasser du général Nugent, qui, par sa position, ménacait de plus près le flanc de l'armée. Pour cela il fallait achever de la déployer dans le vallon de la Save. En conséquence la première division fut rappelée de la position de Feistritz, et l'armée fut établie le 10 dans les positions suivantes.

La deuxième Lieutenance fut chargée de la défense de la Drave. Elle s'établit derrière cette rivière et la Gail, appuyant sa droite à Feistritz et Hohlenburg. Deux bataillons seulement furent laiſ-

Pl. II. sés à Villach (H), et un détachement placé à Paternion (M), pour observer les mouvements de l'ennemi vers Spital et Sachsenburg. Le quartier général de la Lieutenance fut établi à Finkenstein (B).

La première Lieutenance fut chargée de la defense de la haute Save. La division Quesnel occupa Neumarkt (a) et Krainburg (b), ayant deux bataillons sur le Leobel (O), pour se maintenir en communication avec le droite de la deuxième Lieutenance. La division Marcognet occupa Laybach (S) et la tête de pont de Tchernutz (T); elle avait ses postes de droite à Saloch et à Kaltenbrunn, dont les ponts avaient été détruits.

Le même jour, la division Palombini se mit en mouvement pour se réunir à Lohitsch, et de là marcher sur Lippa. Il n'était resté à St. Marcein qu'un des deux bataillons, qui y avaient été envoyés le 5, ensorte que le général Palombini eut onze bataillons disponibles. Le 11, le Prince Vice Roi vint, avec la garde Royale, à Laybach, où se rendit également le quartier général de l'armée. Cependant pour afsurer le succès du mouvement que la division Palombini faisait contre le général Nugent, il était nécéfsaire de tenir en échec le général Radivojevitch. C'était l'objet que le Prince avait eu en vue, dès le moment où il ordonna, pour la première fois, au général Pino, de faire occuper Weichselburg (1). Tant que le général Radivojevitch pouvait avoir à craindre une attaque de front, il était obligé d'abandonner le Gal Nugent à ses propre moyens, et celui-ci ne pouvait pas s'engager plus avant vers Trieste; mais dans le moment présent, surtout, il importait de rappeler l'attention du général Radivojevitch sur lui même, afin de l'empêcher de venir au secours du Gal Nugent. La cinquième division aurait risqué alors de se trouver compromise vers Fiume, et à plus de cinq marches du restant de l'armée. Dès
Pl. II. le 12, quatre bataillons de la garde Royale, se rendirent à St. Marcein avec une batterie d'artillerie à cheval; ils s'y joignirent au bataillon de la brigade Galimberti qui y était resté. Le même jour le Gal Rebrovitch, du corps de Radivojevitch, avait également fait un mouvement en avant, et son avant garde eut un engagement avec nos troupes.

---

(1) Le 26 août. Voyez page 28.

Le 13, les cinq bataillons qui étaient à St. Marein furent attaqués par la brigade de Rebrovitch. La garde se défendit avec courage, mais la supériorité du nombre la força à quitter la position de St. Marein et à se replier vers Laybach.

Le Prince Vice Roi ne put voir dans ce mouvement de l'ennemi que l'intention, ou d attaquer Laybach de flanc, ou de s'en approcher, afin de soutenir le général Nugent, et menacer Adelsberg, par Zirknitz. Depuis quelque temps la droite de l'armée autrichienne était tranquille et pelotonnée vers Klagenfurt, et devant Villach, Rofsek et Hohlenburg. Le général Fenner s'avançait seul vers le Tirol. Les reconnaifsances envoyées dans la direction de Windisch-Kapel, Völkermarkt et Cilly, ne rencontraient plus de troupes ennemies, excepté celles de Stob et de Stein, qui paraifsaient réduites à la forte brigade du général Fölseis. Tout semblait donc indiquer que le général Hiller méditait une manoeuvre par sa gauche, et avait renoncé au projet de pénétrer en Italie par Tarvis; afin d'y entrer par Trieste et Gorizia. L'attaque de St. Marein ajouta du poids à cette opinion. Le Prince ne crut cependant pas que l'intention de l'ennemi fut d'attaquer directement Laybach; c'eut été un mouvement inutile, puisque, étant maitre de St. Marein, il pouvait, couvert par son avant garde, se porter directement sur Adelsberg. Pour empêcher l exécution de ce projet pofsible et même probable, le Prince Vice Roi résolut d'attaquer l'ennemi à St. Marein et de le rejeter afsez loin en arrière, pour retarder au moins son mouvement. Ayant laifsé le 53e régiment au pont de Tchernutz, le reste de la division Marcognet se mit sur le champ en marche, pour St. Marein; le général Rebrovitch s'en était déjà retiré.

La colonne continua son mouvement jusqu'à Weichselburg, où elle atteignit l'ennemi. Le Gal Rebrovitch fut attaqué, le 14, et forcé de se replier sur Treffen (1). Alors la garde royale resta en position à Weichselburg, et la division Marcognet retourna devant Laybach. Le 16, le Gal Rebrovitch, ayant été renforcé par quelques bataillons du corps du général Csivitch, qui s'avancait également, se reporta en avant vers Weichselburg. Les avant-postes de la garde royale ayant été brusquement attaqués et presque surpris, les bataillons furent chargés à l improviste et de suite enfoncés. Ce désordre

et la grande supériorité du nombre, rendirent presque toute défense impossible. Les quatre bataillons de la garde furent renversés, et obligés de se retirer vers Laybach. Cette affaire nous coûta près de deux cents hommes et deux pièces de canon; le colonel Clément, de l'artillerie de la garde, y fut fait prisonnier. Le général Rebrovitch,
Pl.II. continua son mouvement jusqu'à Grofs Lup (c), où il prit position, poufsant des avant postes au delà de St. Marcin.

Cette insistance de l'ennemi à occuper la position de St. Marein, devait nécéssairement obliger le Prince Vice Roi à y envoyer des forces plus considérables. Elle empêcha encore une fois l'expédition de Stein, que la Prince avait décidé d'entreprendre à cette époque. Le 16, la division Marcognet devait pafser la Save à Tchernutz, et suivant la route de Cilly, attaquer de front le camp de Stob (d). Pendant ce temps plusieurs bataillons de la division Quesnel, avec le régiment de dragons de la reine, devaient partir de Krainburg, se dirigeant par Fernik, afin de déboucher, par Scadolach et Mansberg, sur la route de Völkermarkt. Le camp de Stob, coupé de celui de Stein, aurait été facilement enlevé, et ce dernier aurait eu, peu après, le même sort. Alors l'ennemi se trouvant rejété au delà des montagnes, vers Cilly et Völkermarht, le Prince Vice Roi, débarafsé, au moins pour quelque temps, de toute inquiétude sur Laibach et Krainburg, aurait pu agir avec des forces suffisantes contre le Gal Radivojevitch. Le résultat en aurait été, comme nous l'avons vu plus haut, d'obliger l'ennemi à repafser la Save.

La défaite de la garde royale changea ces dispositions, qui se réduisirent à une simple reconnaifsance faite par deux bataillons de la division Quesnel et par les dragons de la reine. Leur mouvement n'étant pas appuyé, après avoir échangé quelques coups de fusil, ces troupes rentrèrent à Krainburg. Le 17, la division Marcognet, ayant été relévée a Tchernutz, par une brigade de la division Quesnel, se porta vers St. Marcin. Les postes avancés, et l'avant-garde du général Rebrovitch, furent culbutés sur leur corps à Grofs Lup, et la division Marcognet prit position à St. Marein, en face de l'ennemi.

Pendant ce temps, le général Pino avait achevé son mouvement avec la division Palombini. Le Gal Nugent, sans doute pour appuyer le mouvement que les généraux Rebrovitch et Csivitch avaient fait, vers Laybach, s'était lui même avancé vèrs Adelsberg. Il avait pris position à Jelszane, à quelque distance en avant de Lippa. Le 14, il fut attaqué par la division Palombini. Après un combat aſsez vif, le Gal Nugent fut forcé à la retraite, ayant perdu environ trois cents hommes hors de combat, deux cents prisonniers et un canon. Il se retira le même jour à St. Mattia, laiſsant à Skalnitza une avant garde, commandée par le major Gavenda des huſsards de Radetzky. Le 15, le major Gavenda, ayant été attaqué à Skalnitza, se replia sur Fiume, où il eſsaya de se défendre. Mais, vivement pouſsé par la brigade Ruggieri et chargé par la brigade de cavalerie du Gal Perreymond, il fut chaſsé de cette ville, et perdit une centaine d'hommes et deux pièces de canon. Le major Gavenda se retira vers Kameniak, sur la route de Carlstadt.

Le Gal Nugent, cependant, ne voulant pas s'exposer à une seconde défaite, jugea à propos de ne pas attendre la division Palombini, à St. Mattia. Il se replia sur Castua et de là sur Pisino, où il s'occupa à achever l'organisation de l'insurrection de l'Istrie, attendant le moment de se reporter en avant. Sa position était aſses bonne dans cette province. Aidé par les Anglais, qui bloquaient tous les ports, il prit en peu de jours les places de Pola, Capo d'Istria et Montemaggiore. Maitre ainsi de toute la province, le Gal Nugent n'avait aucune inquiétude, sur les mouvements de l'armée française. Quelque fut le résultat des manoeuvres qui paraiſsaient se combiner, il avait la reſsource de pouvoir se renfermer dans une des places fortes et s'y embarquer, pour rejoindre son armée en Illyrie, ou en Dalmatie.

Cependant la cinquème division avait rempli le but que s'était proposé le Prince Vice Roi. Le corps du général Nugent avait été dispersé et éloigné, et ne pouvait pas, de quelque temps, reprendre l'offensive Dès, le 15 au soir, la brigade Ruggieri évacua de nouveau la ville de Fiume, et se replia sur Lippa. Le 16, le Gal Pino envoya à Trieste un bataillon de 3e de ligne italien, pour défendre cette ville contre les entreprises du Gal Nugent, qui peu de jours

après, ainsi que nous venons de le voir, était maitre de Capo d'Istria et pouvait tenter un coup de main sur Trieste. Le 2e de ligne italien resta en position à Lippa, et les bataillons restants, de la division Palombini, se replièrent à Adelsberg. Le même jour le général Pino, vu le mauvais état de sa santé, se retira de l'armée.

Pendant que ces événements se paſsaient au corps principal de l'armée d'Italie, le général Fenner s'avançait par Lienz et Toblach, vers le Tirol. Au commencement de septembre, l'avant-garde du général Fenner était déjà vers Toblach. Le Prince Vice Roi, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, ordonna alors à la division de reserve, à peine organisée, de quitter le camp de Montechiaro pour
Pl. I. se rendre à Trente. Le Gal Bonfanti y arriva le 8, et le 10 la division de reserve s'y trouva réunie, à l'exception d'un bataillon du 1er régiment étranger, qui était à Brixen, ayant une compagnie de voltigeurs au fort de Mühlbach. Le 11, cette compagnie fut attaquée, par l'avant garde du Gal Fenner. L'infidélité des soldats, parmi lesquels la désertion commença à l'approche de l'ennami, lui livra ce poste intéreſsant. Le reste de la compagnie fut fait prisonnier, et les partis de l'avant-garde autrichienne pouſsèrent en avant. Le même motif de désertion; ayant obligé le bataillon qui était à Brixen, à se replier sur Trente, les éclaireurs autrichiens arrivèrent jusqu'à Bolzano. Cet événement donna une telle inquiétude au Gal Bonfanti, que le 15 il abandonna Trente avec sa division, pour se rapprocher de Verone. Cependant il revint à Trente deux jours après. Néanmoins le Prince Vice Roi, justement mécontent de ce faux mouvement, qui ne pouvait manquer de jéter quelque allarme dans le coeur du royaume, crut devoir ôter au général Bonfanti, le commandement de la division de reserve. Le Prince le confia au général Gifflenga, l'un de ses aides de camps.

L'absence du Gal Pino ayant laiſsé vacant le commandement de la troisième Lieutenance, le Prince Vice Roi la supprima. La ligne qu'occupait l'armée et les mouvements de l'ennemi, rendaient également nécéſsaire un changement d'organisation. Tous les avis que le Prince recevait, et le résultat des reconnaiſsances qu'il faisait faire, lui avait prouvé, que le Gal en chef Hiller avait à peu près dégarni le centre de son àrmée et qu'il manoeuvrait pas ses ailes. La droite

restait toujours dans l'inaction et ne paraissait pas encore destinée à agir. Mais la gauche continuait son mouvement avec activité et semblait avoir pour but de masquer Laybach et de marcher sur Trieste. La supériorité des forces de l'ennemi, lui permettait de présenter de grandes masses, aux deux extrémités de sa ligne d'opérations. Telle était en effet la disposition qu'avait prise le général Hiller, et le Prince Vice Roi était obligé de lui opposer une disposition semblable. Tant que l'ennemi n'était pas rentré en possession du passage de Hohlenburg, il n'y avait pas à craindre qu'il se portât rapidement et en grandes forces sur Krainburg et Neumarkt. Il était donc possible de dégarnir ce point, sans risquer de compromettre l'armée. L'objet du Prince était de s'assurer positivement des forces que l'ennemi employait, contre la droite de l'armée d'Italie. Il se décida donc à rappeler à lui les troupes dont il pouvait disposer, sans dégarnir son aile gauche, où il lui importait également de tenir l'ennemi en échec. En conséquence de ces reflexions, l'armée d'Italie reçut l'organisation suivante.

CORPS DE DROITE.

Commandé par le PRINCE VICE ROI en personne.

1e Division. Le Général Quesnel.	Garde Royale. Brigade Pegot.
4e Division. Le Général Marcognet.	Brigade Dupeyroux. . . . Jeanin.
5e Division. Le Général Palombini.	Brigade Ruggieri. . . Galimberti.

Vingt trois mille, huit cent trente-trois hommes, et soixante et dix bouches à feu.

CORPS DE GAUCHE.

Le Général GRENIER.

2e Division. Le Général Rouyer	Brigade Schmitz. . . d'Arnaud.
3e Division. Le Général Gratien.	Brigade Piat. . . . Montfalcon.
Corps détaché . . .	Brigade Campi.

RESERVE DU TIROL.

6e Division. Le Général Gifflenga. Brigade Mazuchelli.

Vingt trois mille, cent soixante et douze hommes, et cinquante bouches à feu.

Pl. II. La première division se trouvait devant Laybach (S). La quatrième à St. Marein (c). La cinquième se réunit à Adelsberg (Z). La deuxième division était entre Feistritz (N) et Finkenstein (B). La troisième division était à la droite de Finkenstein, occupant toujours Villach (H) et Paternion (M). La brigade Campi appuya à gauche et prit position entre Neumarkt (a) et Afsling (h). La sixième division était à Trente.

Le Prince Vice Roi avait décidé de faire attaquer le général Rebrovitch, par la quatrième division, qui, depuis le 17, était en position à St. Marein. Cette attaque de front devait être appuyée par un mouvement de flanc de la cinquième division. Le général Palombini reçut l'ordre de s'avancer à Zirknitz et Studenz (i), poussant une avant garde dans la direction de Seissenberg et Treffen, afin de ménacer les communications de Weichselburg à Neustädtl. Ce mouvement allait dégager l'aile droite de l'armée d'Italie. Il était impossible aux généraux Rebrovitch et Csivitch de se maintenir à Weichselburg, et en nous abandonnant ce poste, ils perdaient leur liaison directe avec le gros de l'armée. Pour reprendre son ordre de bataille, le Gal Radivojevitch allait se trouver obligé de repasser le Save vers Ran, et de rapprocher de Cilly. Nos reconnaissances vers Littay, n'avaient rencontré aucun corps ennemi de ce coté, ainsi il paraissait certain que le corps du Gal Radivojevitch était, en ce moment, isolé du gros de l'armée. Le corps de gauche était assez bien placé derrière la Drave, pour en defendre le passage pendant quelques jours. Ce temps suffisait pour que le Prince Vice Roi pût se débarasser du Gal Radivojevitch, au moins en l'éloignant, et il était plus que probable que le général Hiller, voyant son aile gauche ménacée et compromise, serait obligé de suspendre ses projets, sur Villach et Tarvis.

Pl. II Le 21, la division Marcognet se mit en mouvement de St. Marein pour attaquer l'ennemi; mais le Gal Rebrovitch, prévenu de la défaite du général Nugent, avait fait sa retraite dans la nuit, Un

fort brouillard, qui ne se dissipa que très tard, empêcha nos avant postes de s'appercevoir du mouvement de l'ennemi. La division Marcognet, dépassant St. Marein, prit position en avant de Grofs Lup. Le 22, le général Jeanin, avec deux bataillons et un escadron du dixneuvième de chasseurs à cheval, s'avança jusqu'à Weichselburg, où il prit position. Le général Rebrovitch était à Posendorf. Le général Jeanin, trop faible pour l'attaquer, se contenta de le faire observer par de fréquentes reconnaissances. Pendant que la division Marcognet s'avançait sur la route de Neustädl, le Gal Palombini avait pris position à Zirknitz et Studenz. De là il envoya à Ober Gurk (k) le Gal Perreymond, avec deux bataillons et un escadron. Ce détachement poussa des reconnaissances, par le chemin de Seissenberg, sur le flanc de Posendorf. Le Gal Rebrovitch, se voyant ménacé de front et en flanc, quitta la position qu'il occupait, mais il fit une retraite excentrique. Une partie de sa brigade se retira sur Treffen (l), l'autre vers Littay (m). L'ennemi fut suivit des deux cotés et perdit quelques prisonniers.

A cette époque le Prince Vice, Roi ayant appris les mouvements du général Hiller, sur la Drave, dont la conséquence allait être de forcer la deuxième Lieutenance à repasser les Alpes, fut encore obligé de suspeudre celui qu'il avait commencé, contre le Gal Radivojevitch. Il fallait d'abord attendre le développement des mannoeuvres de l'ennemi, sur Tarvis d'un coté et sur la haute Save de l'autre, afin de ne pas courir le risque de voir les deux ailes de l'armée separées l'une de l'autre. En conséquence, le 23, la division Marcognet se replia sur St. Marein, où elle se réunit et resta en position. Pl. II.
La division Palombini resta à Zirknitz et Studenz, mais le Gal Perreymond fut rapproché à Gros Laschitz (n). Le Gal Rebrovitch revint prendre position à Gros Lup. Il était soutenu par la Gal Caivitch qui était vers Weichselburg, et par le colonelStahremberg, des husards de Radetzky, qui vint avec trois mille hommes à Ober Gurk. Le Gal Fölscis, de son coté, avait lévé le camp de Stein et concentré ses troupes à Preserje, près de Stob (d). A peu près à la même époque le Gal Nugent quitta Pisino, où il était resté depuis sa défaite, et s'avança vers Castua et Lippa.

Pendant ce temps le général Hiller, qui était toujours en avant de Klagenfurt, avec la plus grande partie de son armée, cherchait à forcer le paſsage de la Drave. Ce paſsage lui était néceſsaire, pour le mettre en liaison plus directe avec le corps du Gal Fenner, qui allait entrer en Tirol. Il ne lui était pas moins utile, pour le tirer de la position désavantageuse, où les succès du Prince Vice Roi contre son aile gauche pouvaient le mettre. Il avait pour lui la supériorité du nombre; son armée était de près de soixante et dix mille hommes. Il était donc poſsible qu'il présentât, à chacune de ses ailes, une maſse supérieure aux forces que le Prince pourrait lui opposer. C'est ce qu'il fit. Le Gal Radivojevitch avait plus de trente mille hommes sous ses ordres; il en réunit environ quarante mille sur la Drave. De cette manière il était certain d'occuper, entre Laybach et Trieste, la moitié de l'armée d'Italie. La brigade du Gal Fölseis, forte de six mille hommes, suffisait pour obliger le Prince Vice
Pl. II. Roi à garder les paſsages de la Save, devant Laybach; le restant du corps de Radivojevitch pouvait manoeuvrer contre Adelsberg et Trieste, avec quelque espérance de succès, puisque le Prince ne pouvait lui opposer que treize à quatorze mille hommes au plus.

Si le Prince Vice Roi détachait une partie de son aile droite, pour soutenir le corps de gauche, le Gal Radivojevitch arrivait presque sans obstacle sur l'Isonzo. Si au contraire le Prince employait tout le corps de droite contre ce dernier général, alors le corps principal autrichien pouvait se rendre maitre de Villach et de Tarvis. Dans ce cas, il aurait été impoſsible que l'armée d'Italie se maintint sur la haute Save, et elle se serait vue forcée de rentrer dans les limites du Royaume. Telle est, selon notre opinion, l'explication la plus raisonnable qu'on puiſse donner, des motifs qui ont dirigé les manoeuvres du Gal Hiller. La coïncidence du paſsage de la Drave, par le Gal Frimont, avec les mouvements des généraux Rebrovitch, Csivitch et Nugent, vers St. Marein, Zirknitz et Lippa, vient encore à l'appui de cette opinion. Nous verrons cependant plus bas, que des causes étrangères à la situation et aux mouvements des deux armées, amenèrent le résultat que s'était proposé le général en chef autrichien, par ses manoeuvres.

Dès le 12, en même temps que le général Rebrovitch marchait sur St. Marein, le Gal Hiller fit porter le corps qu'il avait à Spital, en avant vers la Gail. Un bataillon de chasseurs fut placé à Kreutzen et au Kreutzberg, entre Paternion et Saint Hermagor. Par ce mouvement Villach se trouvait tourné, et l'extrême gauche, de l'armée d'Italie, allait être débordée assez loin, pour être obligée de faire un contre mouvement. Le Gal Verdier, qui n'avait point encore quitté le commandement de la seconde lieutenance, voulant couvrir sa gauche, détacha à St. Hermagor (g) le général Piat, avec une partie de sa brigade. C'était peut-être une faute, car il était probable, que le mouvement de Autrichiens à Kreutzen n'était qu'une démonstration, dont le but était d'obliger le général Verdier à étendre son front, et par conséquent à affaiblir sa ligne de défense. La distance de la droite à la gauche de la seconde lieutenance, depuis Feistritz, sur la Drave, jusqu'à St. Hermagor, était trop grande, pour que tout cet espace put être également bien défendu. L'ennemi profita du mouvement que venait de faire le général Verdier, pour faire une nouvelle tentative sur sa gauche, afin d'y appeler davantage son attention. Le 18, le général Piat fut attaqué à St. Hermagor, par des forces supérieures; il fut battu et obligé de se replier vers Tarvis, ayant perdu environ deux cents hommes. Pl. II.

Le 19, le général Hiller, ayant fait rétablir les ponts de Hohlenburg, y passa la Drave, tandis que le Gal Frimont forçait le passage de Rosseck. Nos troupes, tant à ce dernier poste qu'à Feistritz, furent obligées de céder à la disproportion du nombre et de se replier. Nous y perdimes quelques prisonniers. A cette nouvelle le Gal Verdier, se voyant ménacé par les deux flancs, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait à Villach et à Paternion. Il concentra ses deux divisions entre Arnoldstein (B) et Reckersdorf (E). Cependant les corps autrichiens, qui avaient passé la Drave, s'étaient étendus au pied du Leobel, et s'étaient saisis des passages qui conduisent à Assling, Neumarkt et Krainburg. Nos postes, du Kankersbach et du Leobel, s'étaient repliés sur la brigade Campi. Ceux établis pour la correspondance qui se trouvaient entre Assling et Wurtzen, craignant de ne pas pouvoir gagner Neumarkt, avaient appuyé vers Tarvis. Pl. II.

Le général Verdier privé, par ce mouvement de retraite, de toute communication avec l'armée, ne pouvait pas juger si l'ennemi s'était porté dans le vallon de la haute Save. Ne voyant pas déboucher les Autrichiens sur la Gail, cette hypothèse lui parut vraisemblable. Craignant en conséquence que l'ennemi, maitre de Wurtzen, ne se saisit aufsi de Weifsenfels et n'arrivât avant lui à Tarvis, le général Verdier, se décida à commencer son mouvement de retraite sur ce dernier point. Mais alors, ayant eu connaifsance de la nouvelle organisation de l'armée, et ayant appris que la brigade Campi se trouvait vers Neumarkt, il rappela les troupes qui étaient en marche, et repris sa position entre Arnoldstein et Beckersdorf.

Pendant ce temps le général Grenier avait pris le commandement du corps de gauche. Le général Campi, en conséquence des mouvements de l'ennemi, et du changement de position des deuxième et troisième divisions, avait quitté sa position entre Neumarkt et Afsling, et avait appuyé plus à gauche entre Afsling et Wurtzen. Les Autrichiens de leur coté, maitres de Villach, s'étaient étendus sur la Gail. Ils avaient des corps à St. Hermagor et à Mauten. De ce dernier point, ils Pl. I. jetaient des partis au delà des Alpes Juliennes, par le mont Croce. Ils poufsèrent même un jour jusqu'à Ponteba, où ils enlevèrent la petite garnison, qui fut surprise. Le Gal Frimont ayant pénétré dans le vallon de la haute Save, par le Leobel, et par le route de Feistritz et d'Afsling, chercha à aggrandir la lacune, qui existait, en ce moment, entre les deux corps de l'armée d'Italie. Il attaqua, le 23, à Afsling, les postes de la brigade Campi, et la supériorité du nombre força ce général à concentrer ses troupes à Wurtzen. Alors le Pl. II. corps du Gal Frimont s'étendit entre Krainburg et Ratmansdorf. Il jeta des troupes dans le vallon de la Save de Wochein, et ses partis arrivèrent jusques vers Tolmino et Caporetto.

Cependant le 25, le colonel Stahremberg, qui était, ainsi que nous l'avons vu, vers Ober Gurk (k), avec un corps de trois mille hommes, attaqua le général Perreymond dans sa position de Gros Laschitz (n). Le colonel Stahremberg était soutenu par le général Csivitch, qui avait reçu l'ordre de marcher contre la division Palombini. Le Gal Perreymond eut à soutenir un combat afsez vif, et la supériorité du nombre l'obligea à se replier sur Zirknitz, ayant per-

dû près de deux cents hommes. La perte de l'ennemi ne fût pas moindre. Le général Palombini se voyant au moment d'être attaqué à son tour, retira les troupes qu'il avait à Studentz et concentra sa division à Zirknitz (i).

Le même jour une colonne d'environ trois mille hommes, du corps du Gal Fölseis, vint attaquer la tête de pont de Tchernutz (T). Cette position était défendue par un bataillon du 84e de ligne français, un du 3e de ligne italien et cent chasseurs à pied de la garde; en tout environ douze cents hommes. Le combat dura une partie de la journée, mais enfin les Autrichiens furent repoussés, et perdirent environs quatre cents hommes hors de combat et deux cents prisonniers. Pl. II.

Le 26, le colonel Stahremberg, fut rejoint à Laschitz par le Gal Csivitch. Ce dernier se trouvant à la tête d'un corps de neuf à dix mille hommes, se vit en état d'attaquer la division Palombini, et se mit de suite en mouvement. Le 27, la cinquième division fut attaquée dans ses positions en avant de Zirknitz. Cette division, qui ne comptait pas plus de cinq mille hommes sous les armes, se défendit avec vigueur. Mais le bataillon du 2e léger italien, qui avait beaucoup souffert dans l'action, ayant fini par être enlevé, le Gal Palombini se vit dans la nécéssité de se replier vers Adelsberg. Il se retira d'abord à Manitz (o) où il prit position. Le 28, il prit position en avant d'Adelsberg. Ce combat, nous couta environ trois cents prisonniers, y compris le bataillon ou plutôt le reste du bataillon du 2e léger. Le colonel Salvatori, de ce régiment, fut au nombre des prisonniers.

Pendant que le général Csivitch, avec sa brigade et celle du colonel Stahremberg, se dirigeait ainsi sur Adelsberg et Prevald, par Zirknitz, le général Nugent s'approchait des mêmes points par la route de Fiume. Les généraux Rebrovitch et Fölseis, menaçaient Laybach, le premier par la route de Weichselburg, et l'autre par celle de Cilly. Le général Hiller, maitre du vallon de la Save, depuis Neumarkt jusqu'à Aisling, étendait ses partis, ainsi que nous l'avons vu, jusqu'à Krainburg, et ménaçait également Laybach de ce coté. Pl. II.

Dans cette position le Prince Vice Roi n'avait que deux moyens à employer, pour rétablir la communication directe entre les deux corps de son armée. L'un était celui d'attaquer le général Radivojevitch, et de le battre, ou au moins le forcer à reculer de nouveau,

vers Neustadt. L'autre était celui de repasser les Alpes, et d'établir d'abord l'aile droite de son armée derrière l'Isonzo. Le premier parti pouvait offrir, dans le premier moment, des résultats avantageux. Quoique le Prince Vice Roi fut obligé de laisser devant Laybach toute la première division, pour garder les deux routes par ou l'ennemi pouvait y arriver, de front et par la gauche; il lui restait assez de troupes disponibles pour tenter un coup de main. La division Palombini, toute affaiblie qu'elle était, suffisait encore pour contenir les corps autrichiens qui étaient devant elle, ou au moins pour retarder leurs progrès. Le Prince Vice Roi pouvait donc disposer de la division Marcognet, et de la garde royale; c'est à dire, d'environ dix mille hommes. Ce corps était suffisant pour battre et même disperser celui du général Rebrovitch. Le général Radivojevitch se serait alors vu dans la nécéssité, de rappeler vers Treffen, les corps de Csivitch et de Stahremberg, et de se présenter de front devant le Prince Vice Roi. La division Palombini rentrait en ligne par ce mouvement. Alors le Prince Vice Roi se trouvait, avec quinze mille hommes, en présence du général Radivojevitch, qui n'en pouvait pas réunir plus de vingt mille, sans rappeler les généraux Fölseis et Nugent.

Ce n'était donc pas trop présumer, surtout d'après le résultat des actions qui avaient eu lieu, depuis le commencement de la campagne, que de supposer que le général Radivojevitch aurait été forcé de reculer. Ce mouvement aurait nécéssairement arrêté celui que le général Hiller paraissait vouloir faire sur Tarvis, et l'obligeait à de nouvelles combinaisons. Mais l'avantage que le Prince Vice Roi pouvait tirer de ce retard n'était que momentané. L'instant approchait où il ne serait plus possible à l'armée d'Italie de rester hors des frontières du royaume.

Lorsqu'elle entra en campagne, le Prince Vice Roi avait du, ainsi que nous l'avons vu, lui faire prendre la position qu'elle occupait encore. Au désir de défendre les provinces Illyriennes, et d'éloigner, tant qu'il serait possible, le théatre de le guerre du sein de l'Italie, se joignait un autre motif non moins intéressant. Ce motif était celui d'aguerrir une armée absolument neuve, et celà ne pouvait se faire, sans inconvénient, que dans un pays assez montagneux pour réduire la guerre à une suite d'affaires de poste. En plaine, le Prin-

ce Vice Roi n'aurait pas pu hazarder des recrues, jeunes et à peine formés, contre de vieux corps ennemis, aidés par le double avantage de la supériorité du nombre, et d'une cavalerie formidable. Pleins de zèle et de valeur, et bientôt faits à l'usage des armes et à la discipline militaire, les jeunes soldats de l'armée d'Italie, rivalisèrent en peu de temps avec les vétérans, partout où les forces morales pouvaient suffire. Mais des jeunes gens, de dix-huit ans, ne pouvaient pas encore être endurcis aux fatigues et aux incommodités, auxquelles il aurait fallu les exposer, en les présentant en pays ouvert devant une armée bien plus nombreuse. La victoire devait être alors le résultat de la promptitude des manoeuvres; de la rapidité et du sécret des marches, bien plus que celui de la seule valeur. Comment atteindre à ce résultat avec des jeunes gens, avec lesquels il n'aurait pas été poſsible de hazarder une marche de nuit, sans risquer de les voir céder à l'empire du sommeil, si puiſsant à leur âge? Ces motifs, qui avaient contribué à décider le Prince Vice Roi à prolonger tant qu'il avait été poſsible la guerre défensive, qu'il faisait, depuis deux mois, dans les montagnes de l'Illyrie; ces motifs, dis-je, l'auraient engagé à la faire durer encore, si des considérations plus puiſsantes ne l'euſsent forcé à y renoncer.

Tout annonçait, à cette époque, un prochain changement dans la situation politique de la Bavière, et ce changement en produisait un total, dans la position militaire de l'armée d'Italie. L'instant, où la Bavière séparerait ses intérêts de ceux de la France, était celui où le coeur du royaume d'Italie allait se trouver ménacé. L'inaction où l'armée bavaroise se trouvait sur les bords de l'Inn, l'évacuation du pays de Salzbourg et du Tirol supérieur, dont les troupes étaient allées joindre le corps principal, avaient ouvert aux ennemis le vallon de la Drave, et l'accès de celui de l'Adige. Le général Fenner avait déjà dépaſsé Lientz. Les négotiations, qui amenèrent la convention de Ried, étaient ouvertes et bien avancées. Le Prince Vice Roi ne pouvait pas l'ignorer; il ne pouvait pas non plus douter que, dans le cas où la Bavière se déclarât contre la France, le Gal Hiller ne profitât de cet avantage, pour transporter tout d'un coup le théatre de la guerre dans le centre de l'Italie. Le chemin que suivait le général Fenner était ouvert au reste de l'armée autrichienne, et la

Prince Vice Roi ne devait plus attendre que le moment, où le général Hiller se mettrait en mouvement pour remonter la Drave, afin de fixer l'époque où lui même serait forcé de se rendre, sans combat et sans avoir éprouvé d'echec, sur les bords de l'Adige.

D'après ces réflexions, le Prince Vice Roi se décida à sortir sans retard du defilé, à la tête duquel il se trouvait. Ce premier pas rétrograde lui était nécéſsaire, pour rester maitre de ses mouvements, plus tard il aurait risqué d'y être contraint, par le calcul du temps qu'il lui fallait, pour prévenir le général Hiller sur l'Adige. Obligé alors de hâter sa marche, le Prince aurait donné à l'ennemi des avantages, que celui-ci ne pouvait pas conquérir par les armes. Dès le 28, peu après l'attaque infructueuse, que le général Fölseis fit sur le pont de Tchernutz, le Prince Vice Roi fit les dispositions nécéſsaires, pour que le corps de droite de l'armée vint occuper la ligne de l'Isonzo.

Le 28, le quartier général et la garde royale se rendirent à Ober Pl.II. Laybach (p). Le même jour la division Marcognet, ayant évacué la position du St. Marein, vint également à Ober-Laybach, par une marche de flanc. La Division Palombini resta à Adelsberg, pour y attendre les autres troupes de l'aile droite. La brigade Pégot, de la division Quesnel, fut chargée de l'arrière-garde, et ne quitta Laybach et le pont de Tchernutz que dans la nuit du 28 au 29, il resta dans le château de Laybach, une petite garnison d'environ deux cents malades ou éclopés, sous les ordres du colonel Léger. Le mouvement rétrograde de la l'armée, nécéſsitant l'abandon de Trieste, cette place fut évacuée le 28. L'ennemi y entra lendemain, mais le mouvement de l'armée l'obligea de nouveau à en sortir, et ce ne fut que le 13 octobre que le général Nugent s'y rendit avec son corps. A cette époque commença auſsi le siège du château, où le général Fresia avait laiſsé une petite garnison. Le 30 septembre, le quartier général et la division Marcognet, étant arrivés à Adelsberg, la division Palombini en partit, pour se rendre à Prevald. (q)

L'ennemi, de son coté, avait suivi aſsez lentement le mouvement rétrograde de l'armée. Quoique la division Marcognet eût quitté la position de St. Marein, dès le 28, le général Rebrovitch ne dépaſsa ce point que le 29, aſsez tard. Le général Fölseis ayant appris,

dans la matinée du même jour, l'évacuation de Laybach, se mit sur le champ en mouvement avec sa brigade. Ayant fait reparer le pont de Tchernutz, il entra à Laybach dans l'après midi. Peu après y arriva également le général Rebrovitch. Tous deux dépasserent cette ville et vinrent prendre position, à moitié chemin d'Ober Laybach, ee face de la brigade Pégot. Le 30, ils attaquèrent la brigade Pégot à Alpen ou Planina (r), et essayèrent de la renverser sur la division Marcognet, qui était à Adelsberg. Mais cette tentative fut infructueuse. Le même jour, les généraux Rebrovitch et Fölseis firent leur jonction, avec le général Csivitch et le colonel Stahremberg, qui fut peu de jours après nommé Général Major.

Le premier octobre, le quartier général et la division Marcognet se rendirent à Prevald, d'où ils prirent la direction de Goritzia par Wippach et Sta Croce. La division Palombini, vint de Prevald à Sesanne, prenant la direction de Trieste. Le lendemain cette division était à Opschina, poussant des patrouilles à Trieste, qui fit évacué en hâte par les postes ennemis qui y étaient.

Le mouvement de cette division arrêta tout court le Gal Nugent, qui pensait à s'avancer vers Materia; il se joignit au contraire au corps de Radivojevitch, et suivit également la direction d'Adelsberg et Prevald. Le premier octobre, la brigade Pégot, qui était à Adelsberg, fut attaquée par le général Rebrovitch, dont la brigade faisait alors l'avant-garde du corps de Radivojevitch. L'ennemi fut encore battu et rejété en arrière. Depuis ce moment, les Autrichiens cessèrent d'inquiéter la marche de l'armée, qui continua, tranquillement et par étapes, son mouvement rétrograde en deux colonnes. Celle de gauche, composée de la garde royale et de la division Marcognet, se dirigeait, comme nous l'avons vu sur Goritzia, où elle arriva le 5. La brigade d'arrière-garde suivait à quelques milles de distance et n'arriva à l'Isonzo que le 6. La division Palombini, prit la route d'Opschina et Monfalcon. Le 5, elle était à Gradisca.

Le 6, tout le mouvement de l'aile droite de l'armée fut acheré. La quatrième division prit position à la rive droite de l'Isonzo, entre Gradisca et Goritzia (s). La division Palombini fut placée sur la même rive, entre Gradisca et la mer (t). La brigade Péogt vint, en rentrant, se placer derrière Gradisca (u), où se trouvait le quartier

général et la garde royale. Le 6, le général Rebrovitch, entra à Gradisca avec son avant-garde et le corps du général Radivojevitch commença à se déployer, à la rive gauche de l'Isonzo, depuis Canale jusqu'à la mer. Le 5, la garnison du fort de Laybach avait capitulé et s'était rendue prisonniere de guerre.

Dans le Tirol, le général Gifflenga, étant arrivé le 21 septembre à Trente, mit sa division en marche le même jour, se dirigeant sur Brixen. Les Autrichiens, après l'affaire de Mühlbach et la reconnaifsance qu'ils avaient faits sur Bolzano (1), s'étaient retirés en arrière de Brixen. Le corps qui avait poufsé aufsi en avant, n'étant qu'une faible avant-garde, n'avait pu penser à se soutenir à une aufsi grande distance de son armée. Occupant donc Mühlbach, afin de couvrir le mouvement du général Fenner, le commandant de ce corps
Pl. I. avait placé vers Aicha, sur la route de Brixen, une avant-garde d'environ huit cents hommes. Le général Gifflenga s'avança donc sans obstacle jusqu'à Brixen, où il arriva le 25. Le même jour, le général Mazzuchelli, qui commandait son avant-garde, attaqua l'ennemi à Aicha, le battit et le mit en fuite. Les Autrichiens abandonnèrent Mühlbach et se retirèrent sur Prünecken, où il prirent position en avant de la ville. Le 28, le général Gifflenga attaqua de nouveau l'ennemi dans cette position, le battit encore et le força à se replier sur Nieterndorf et Toblach.

Le Prince Vice Roi avait décidé, que le corps de gauche commencerait son mouvement rétrograde, immédiatement après l'aile droite. En conséquence, le général Grenier, dès le 4 octobre, commença à con-
Pl. II. centrer ses troupes. La deuxième division vint occuper le camp retranché de Tarvis (A), la troisième division se replia de Reckersdorf (E) sur Arnoldstein (B). La brigade Campi fut rapprochée à Weifsenfels (w) et détacha un bataillon du 92e régiment à Caporetto (x), afin de conserver au besoin le pafsage de Pletz. Ce pafsage se trouvait ménacé par un petit corps autrichien, commandé par le Lieutenant colonel de Mengen, qui était à Tolmino (v).

---

(1) Voyez page 44.

Le général Hiller avait son quartier général à Villach, la droite de son armée s'étendait, en partie, le long de la rive gauche de la Gail, jusques vers Mauten et St. Hermagor (g). Dans cette position, il attendait le résultat des mouvements du Gal. Radivojevitch, contre Laybach et Trieste. Si ce général était battu il était impossible que l'attaque de Tarvis ait lieu, au contraire le général Hiller se serait trouvé forcé de faire repasser la Drave, au corps du Gal. Frimont. Mais les mêmes motifs qui obligeaient le Prince Vice Roi à repasser les Alpes, sans tirer parti des dispositions qu'il avait faites contre le général Radivojevitch, et qui pouvaient changer tout à fait les projets du Gal. Hiller; ces mêmes motifs, dis-je, engageaient ce dernier à attendre le moment, où l'armée d'Italie serait forcée de lui ouvrir l'accès du Tirol. Le général Hiller ne croyait pas devoir hazarder un combat douteux, pour forcer le camp retranché de Tarvis; il convenait lui même dans ses rapports, que cette position ne pouvait pas être attaquée de front par son armée (1). Il ne doutait pas, que le Prince Vice Roi ne se repliât bientôt vers l'Adige, et il savait que le mouvement rétrograde sur Gorizia était commencé. La retraite du général Grenier devait bientôt suivre, et alors la position de Tarvis se trouvant abandonnée, rien ne l'empêchait plus de suivre le mouvement qu'il avait projété vers le Tirol.

Le 5 octobre, tout le corps de gauche fut concentré dans le camp retranché de Tarvis. Le 6, le général Grenier commença son mouvement rétrograde par échelons. La division Rouyer prit position vers Malborghetto. La brigade Campi se dirigea de Weissenfels, en remontant le Gailtitzbach, sur Pletz. La division Gratien resta encore dans le camp de Tarvis, qu'elle ne devait évacuer que le 8, afin de laisser le temps au Gal. Campi d'arriver à Pletz; il fallait aussi que la tête de la division Rouyer fut arrivée à Rocolano, au debouché du chemin de Raibl, avant que l'ennemi, à qui ce che-

---

(1) La position de Tarvis est beaucoup plus forte du côté de l'Italie que du côté de Villach; En 1809 elle fut emportée par la division italienne du général Fontanelli, et par l'avantgarde du général Desaix; c'est à dire par quinze faibles bataillons.

min allait se trouver ouvert par l'évacuation de Villach, ne put jeter des troupes sur la Fella.

Cependant le général-Hiller, voulant hâter le mouvement du corps de gauche de l'armée d'Italie, se décida à manoeuvrer contre Tarvis. Le 7, il mit en mouvement quatre colonnes, de huit à dix bataillons chacune. Deux de ces colonnes, étaient dirigées sur Weissenfels; la première partant de Kronau, et la seconde d'Arnoldstein, en passant au travers de la montagne. La troisième colonne, partant
Pl. II. également d'Arnoldstein et de Gaildorf, était dirigée sur Gogau et et sur la gauche de Tarvis. La quatrième colonne, forte de neuf bataillons avec quatre pièces de canon, devait partir de Feistritz sur la Gail (y) et se diriger, par le vallon appelé Bartolo Wiese, sur Saffnitz (z). Le général Hiller toujours attentif à éviter un combat, qui aurait pu lui être désavantageux, avait regardé cette quatrième colonne comme la principale, dans son système d attaque. Il ne doutait pas que le général Grenier, se voyant aussi fortement ménacé sur ses derrières, ne se hâtat de quitter Tarvis.

Vers deux heures après midi la colonne autrichienne, venant de Feistritz, déboucha sur Saffnitz. Ce poste était gardé par un bataillon du 42e régiment de ligne, un du 102e et un du 131e (31e demi brigade provisoire). Ces trois bataillons soutinrent le choc avec la plus grande vigueur. Le combat dura jusqu'au soir, mais enfin les Autrichiens furent battus, et rechassés au delà des montagnes. Ils perdirent environ six cents hommes hors de combat, et une centaine de prisonniers. Nous perdimes une centaine d'hommes. Les autres colonnes qui ne devaient attaquer, que dans le cas où, l'attaque de Saffnitz réussissant, le général Grenier se serait vu forcé de dégarnir Tarvis, ne se montrèrent pas. Ainsi fut manquée l'expedition que le général Hiller avait preparée, pour se rendre maitre de Tarvis. Mais le mouvement de retraite du corps de gauche était commencé, et le lendemain Tarvis fut évacué. Le Gal Grenier continua sa retraite en échelons par le vallon de la Fella et par celui du Tagliamento. Elle
Pl. II. fut achevée le 11 octobre. A cette époque le corps de gauche se trouva réuni, dans la vallée du Tagliamento, au débouché de la plaine du Frioul. La division Rouyer prit position à Venzone (aa) et la division Gratien à Ospedaletto et Gemona (bb). Depuis l'affaire de

Saffnitz, l'ennemi n'inquiéta plus la retraite du corps de gauche, qu'il se contenta de suivre d'afsez loin.

Par l'occupation de Tarvis et la rentrée du corps de gauche en Italie, le but du général Hiller était rempli. Le traité de Ried lui ouvrait sans aucune inquiétude le chemin de l'Adige, par le Tirol, et il lui était actuellement facile de masquer son mouvement. Pendant ce temps la brigade Campi avait marché de Pletz sur Caporetto. De là elle se rendit à Tolmino. Le petit corps du Lieutenant Colonel Mengen, des hulans de l'Archiduc Charles, fut attaqué, dispersé et en partie fait prisonnier. Le Lieutenant Colonel Mumb, du 8e de chafseurs autrichiens, y fut tué. Après cette expedition la brigade Campi rejoignit la division Quesnel, à laquelle elle appartenait. Le 13, le général Grenier ne se voyant pas suivi, et voulant avoir connaifsance de la position de l'ennemi, poufsa en avant une forte reconnaifsance, commandée par le général Schmitz. Ce général ne rencontra l'ennemi qu'à Resciutta (cc). Il y avait un fort poste d'avant-garde, qui fut vivement attaqué et culbuté sur Rocolano. L'ennemi perdit une soixantaine de prisonniers.

Le Prince Vice Roi, dès son arivée à Gradisca, pensa à recompléter l'armée, qui avait éprouvé des pertes afsez considérables, dans les nombreux combats partiels qu'elle avait eu à livrer, depuis le commencement de la campagne. Quoique le résultat de presque tous ait été à l'avantage de l'armée d'Italie, ils n'en avaient pas moins causé une diminution sensible dans tous les corps. Cette conséquence inévitable de la guerre de postes, était une suite naturelle du système défensif, que le Prince avait été obligé d'adopter. Mais les jeunes soldats de l'armée d'Italie étaient aguerris, et il était pofsible de donner à chaque corps un nombre de nouveaux conscrits, sans craindre d'en diminuer la valeur.

C'était aufsi de la conscription seule, que le Prince Vice Roi pouvait attendre les renforts, qui lui étaient nécéfsaires. La situation actuelle des affaires, en Allemagne, ne permettait pas à l'Empereur Napoléon d'envoyer des nouvelles troupes en Italie. La 25e demi brigade provisoire, le premier régiment étranger, le 31e régiment de chafseurs à cheval et le premier régiment d'hussards, qui étaient en marche et qui joignirent l'armée d'Italie vers cette époque, étaient à

peu près tout ce que le Prince Vice Roi pouvait attendre de France. La Bavière venait définitivement de se détacher de la France, et d'unir ses armes à celles des autres alliés, par le traité de Ried, du 6 octobre. Ainsi le moment était arrivé, où le Prince Vice Roi devait s'attendre à voir paraitre le général Hiller, vers Trente. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, pour faire usage des dernières ressources qu'il était possible de tirer, des provinces que l'armée d'Italie était à la veille de devoir abandonner. Le Prince Vice Roi avait, dès le 5, étant à Goritzia, ordonné la formation d'une nouvelle division de reserve, qui devait s'assembler à Vérone et se composer de six bataillons, tirés en grande partie des compagnies de reserve départementale. Le 11 un décret, daté de Gradisca, ordonna la lévée de quinze mille conscrits dans le royanme d'Italie; une proclamation qui accompagnait ce décret, engagea les Italiens à réunir tous leurs efforts pour la défense de leur patrie. (Voyez: Appendice. N. I.)

Calculant le détour que l'armée autrichienne devait faire, pour arriver à Vérone par Trente, le Prince Vice Roi jugea qu'il pouvait encore rester, derrière l'Isonzo, le temps nécéssaire pour achever la lévée de la conscription. Cette précaution était nécéssaire, parceque l'effet moral que devait produire la retraite de l'armée d'Italie, derrière l'Adige, pouvait nuire à une opération semblable; au moins dans les départements qui allaient être envahis par l'ennemi. Le Prince se décida donc à ne quitter l'Isonzo qu'à la dernière extrémité. Il ne craignait pas d'y être contraint de vive force, car il n'avait devant lui que le corps de Radivojevitch, qui, renforcé par la brigade du Gal Vecsey, ne passait pas trente mille hommes. Douze jours suffisaient pour que la conscription fut en activité, et le Prince Vice
Pl. I Roi pouvait en accorder autant d'avance au Gal Hiller. En effet de Villach à Trente, en passant par Lienz et Brixen, il y a vingt trois étapes, tandis que de Gradisca, par la route directe, il n'y en a que onze. Le Gal Gifflenga était encore au commencement d'octobre en avant de Prünecken, c'est à dire, à douze marches de Vérone; ainsi il était plus que probable que le Prince Vice Roi serait prévenu de l'arrivée de l'avant-garde autrichienne, au haut du vallon de la Drave, assez à temps pour ne pas être prévenu lui même.

Se préparant cependant à un mouvement de retraite, qui devenait inévitable, le Prince Vice Roi songea à augmenter la garnison de Palmanova et à mettre cette place en état de soutenir un siège. Trois nouveaux bataillons y furent envoyés. Le Prince avait également décidé que la garnison de Venise, serait portée à douze mille hommes, mais nous verrons plus bas qu'elle ne put pas arriver à ce nombre. Lorsque l'armée d'Italie dépafsa cette place elle n'était pas encore afsez forte, pour pouvoir y envoyer le nombre de troupes qu'il aurait fallu. Des ordres furent donnés, pour approvisionner la place de Venise et ses dépendances, pour un siège de six mois. Les dispositions prises pour cet objet, en exécution des ordres du Prince Vice Roi, furent telles, que lorsque la place fut remise à l'ennemi, après environ six mois de siège, elle avait encore des vivres pour plusieurs mois. Les ordres pour l'approvisionnement des habitants avaient également été donnés, mais l'effet en fut presque détruit, par les obstacles qu'une mésure semblable éprouve toujours, dans une ville aufsi peuplée.

La défense terrestre de la place de Venise, dont le général de division Seras était alors gouverneur, fut organisée et divisée en quatre arrondifsements. La défense maritime resta en entier au Contre-Amiral Dupéré.

Le premier arrondifsement terrestre, devait être commandé par le Gal de brigade Dupeyroux. Il s'étendait depuis l'embouchure de l'Adige, jusqu'au port de Malamocco, et comprenait la redoute de la Cavanella d'Adige (A), les ouvrages de Brondolo (B), la place de Chioggia (C), les forts St. Felix (D), Caroman (E) et St. Pierre (G), et le littoral de Pelestrina (H). Pl. VII.

Le second arrondifsement avait été réuni à la défense maritime, sous les ordre de Contre-Amiral Dupéré. Ils s'étendait du port de Malamocco, à l'embouchure de la Piave et du Sile; il comprenait le littoral de Malamocco ou de Lido, les iles de S. Erasmo et Treporti, les villages de Burano (K), Mazorbo (L), Torcello (M) et les forts de Malamocco (I), Alberoni (N), St. Nicolò (O), St. Andrea (P), St. Erasmo et Lazaretto (Q), Treporti (R), Cavallino (S), jusques et compris celui de Cortelazzo (T).

Le troisième arrondissement, était commandé par le général de brigade Schilt. Il ne comprenait que le fort de Malghera (U), qui est la clef de la lagune.

Le quatrième arrondissement, était commandé par le général de brigade Daurier. Il comprenait la place de Venise et les postes de Murano (V), Campalto (W), St. Giacomo et Carbonara (X), Tessera (Y), St. Secondo (Z), St. Giorgio in Alga (a) et St. Angelo (b).

Le 14 octobre, l'organisation de l'armée éprouva quelques changements. Le général de brigade Soulier fut employé à la première division, en remplacement du colonel Pégot nommé général de brigade. Le Gal. de brigade Deconchy, remplaça le Gal. Dupeyroux. Ainsi la division Quesnel se trouva composée, des brigades Campi et Soulier, et la division Marcognet, des brigades Jeanin et Deconchy. La division de cavalerie, augmentée par l'arrivée du 31e régiment de chasseurs, fut divisée en deux brigades, dont l'une fut confiée au général de brigade Bonnemain, qui venait d'arriver à l'armée. La garde royale forma la reserve.

En Tirol, le général Gifflenga avait pris position à Percha en avant de Prünecken. Le 5 octobre, l'avant-garde du général Fenner s'étant portée en avant, le général Gifflenga l'attaqua, la battit et la repoussa sur Nieterndorf. L'ennemi eut, dans cette affaire, près de trois cents hommes hors de combat et perdit vingt cinq prisonniers. Mais le Gal. Fenner était déjà arrivé à Toblach, avec sa division. Là il fut encore rejoint par un bataillon du deuxième régiment de Szekler, infanterie, et par un escadron des hussards de Frimont, que le général Hiller lui envoya, croyant le corps du Gal. Gifflenga bien plus fort, qu'il n'était en effet.

Le général Fenner détacha, le 6, environ quinze cents hommes vers Hohlenbrunn et Castello, sur la route de Cadore, pour entrer en communication avec les troupes autrichiennes, qui étaient de ce côté. Le même jour, le Gal. Gifflenga fut attaqué à Percha. Les trois faibles bataillons d'élite, du 1er et du 2e régiment étrangers, qui composaient alors la totalité de la sixième division, opposèrent la plus vive résistance. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine, que l'ennemi parvint à enlever la gauche des positions que ces bataillons occupaient, devant Percha. Mais le Gal. Gifflenga, se voyant au moment

d'être tourné, par une colonne que le général Fenner avait dirigée à la rive gauche de la Rientz, par Olang, sur Prünecken, se décida à la retraite. Elle se fit en bon ordre, et la sixième division vint prendre position le soir, à St. Lorenzen en arrière de Prünecken. Ce combat couta à l'ennemi plus de quatre cents hommes; notre perte ne s'éleva pas à la moitié. Le lendemain le Gal Gifflenga prit position à Mühlbach. Le même jour les Autrichiens entrèrent à Prünecken. Le 28, le Gal Fenner attaqua la position de Mühlbach. Le combat dura toute la journée, sans que l'ennemi put enlever ce fort à moitié ruiné.

Dans la nuit, le général Gifflenga, ayant acquis, par les deux Pl. I.
combats précédents, la certitude que toute la division Fenner était devant lui, continua sa retraite. Il ne voyait pas la posſibilité de résister avec moins de quinze cents hommes, qui lui restaient, à un corps de huit à dix mille hommes, qui allait bientôt se trouver appuyé par toute l'armée du général Hiller. Il se replia donc sur Bolzano et de là sur Trente. Le 15, se voyant au moment d'être attaqué par le Gal Fenner, qui l'avait suivi pas à pas, il fut encore obligé de se rétirer sur Volano, où il fut rejoint par la 25e demi brigade provisoire, et par un bataillon de la reserve qui se raſsemblait à Vérone. Le 16, le Gal Fenner entra à Trente et commença le blocus du château, où il était resté environ quatre cents hommes de garnison.

Cependant le général en chef Autrichien, avait réuni le centre et l'aile droite de son armée, dans les environs de Villach, et s'était disposé à entrer en Tirol, par le vallon de la Drave, auſsitôt qu'il eût appris l'acceſsion de la Bavière, à la coalition contre la France. Pour masquer son mouvement, il détacha à la suite du Gal Grenier, les trois brigades de Vecsey, de Mayer et d'Eckardt. Les premières débouchèrent de Weiſsenfels sur Tarvis; la troisième vint directement de Mauten et St. Hermagor, par Paluzza, sur Tolmezzo. Ces brigades étaient chacune d'environ six mille hommes.

Le 11 octobre, l'aile droite de l'armée autrichienne, commandée par le Feldmaréchal Lieutenant Sommariva, qui avait remplacé le Gal Frimont, fut réunie à Spital. Le même jour le centre de l armée la fut à Villach. Le 14, le Gal Sommariva se trouvait avec la tête de

la colonne à Sachsenburg, et le quartier général à Spital. Ce mouvement afsez rapide fut suivi, sans se ralentir, ainsi que nous le verrons plus bas, jusqu'à Trente. Le rapport dans lequel le général Hiller en rend compte, contient l'aveu formel qu'il le regarde comme le moyen le plus sur, d'obliger le Prince Vice Roi à une prompte retraite. Le général en chef Autrichien énonce afsez clairement, qu'il ne voit pas la pofsibilité de forcer de front et succefsivement, le pafsage de l'Isonzo, du Tagliamento, de la Piave et de la Brenta. Il n'y à rien à ajouter à cet éloge, aufsi naïf que vrai, de la bravoure de l'armée d'Italie, et des talents stratégiques de son chef.

Le général Grenier ayant pris position, à l'entrée de la vallée du Tagliamento, à Venzone, les généraux Vecsey, Mayer et Eckhardt firent leur jonction, par Moggio. Alors les deux premiers, ayant pris position à Resciutta, restèrent en observation devant l'aile gauche de l'armée d'Italie. Le Gal Eckhardt se dirigea, par Ampezzo, sur Pieve di Cadore, où il entra en communication avec le détachement qui couvrait la gauche du Gal Fenner. De Cadore, le Gal Eckhardt continua son mouvement, en descendant la val di Piave. L'adjudant commandant Bonin, qui commandait ce département, ayant réuni le petit nombre d'homme valides, qui se trouvaient dans les dépots sous ses ordres, vint au devant de l'ennemi vers Longarone.
Pl. I. Le 18, il fut attaqué par le Gal Eckhardt, et bientôt forcé, par l'extrème supériorité du nombre, à se retirer par Capo di ponte, Sta Croce et Seravalle, sur Ceneda. L'adjudant commandant Bonin fut grièvement blefsé dans ce combat.

Pendant ce temps, le Prince Vice Roi avait appris le mouvement du Gal Fenner dans le Tirol, la retraite du Gal Gifflenga et l'invasion de l'ennemi dans le Cadore. Le Gal Pino, qui était à Vérone, où il organisait les six bataillons de reserve, décrétés par le Prince Vice Roi, se voyant ménacé par Trente, où était déjà le Gal Fenner, se croyait dans le plus grand danger, il était persuadé que toute l'armée autrichienne suivait immédiatement le Gal Fenner, et ne doutait pas qu'incefsamment l'armée d'Italie ne se trouvât tout à fait coupée, de la capitale du royaume. Il fit rapport sur rapport, sur la position dangereuse où il se trouvait, et il demandait qu'on lui

envoyât des troupes, annonçant que bientôt la communication, entre lui et l'armée, allait se trouver coupée par un corps ennemi.

Le Prince Vice Roi jugeait bien qu'il était impossible que l'armée autrichienne fut déjà à Trente. Elle ne pouvait s'être mise en marche qu'après l'évacuation de Tarvis, et, quelque promptitude qu'elle mit dans son mouvement, elle ne pouvait pas arriver à Trente, avant le fin du mois. Cependant il paraissait que l'intention du Gal Hiller était, d'employer les corps de Fenner et d'Eckhardt, qui le précedaient et le flanquaient, à géner les communications de l'armée, et à inquiéter de flanc sa marche aur Vérone. D'un autre côté l'armée d'Italie n'avait devant elle, sur l'Isonzo, que l'aile gauche autrichienne, c'est à dire, le corps du Gal Radivojevitch, qui ne pouvait pas disposer de plus de vingt-cinq mille hommes.

Ces différents motifs décidèrent le Prince Vice Roi à étendre son armée en échelons, vers l'Adige. Certain de pouvoir, avec l'équivalent de trois divisions, résister au Gal Radivojevitch et même l'empècher de prendre l'offensive, le Prince ne craignit pas de disposer du restant de ses troupes, pour couvrir la ligne de marche qu'il allait parcourir. Pour gagner cependant le plus de temps qu'il était possible, le corps de droite de l'armée d'Italie devait rester sur l'Isonzo, jusqu'à ce que les échelons qui couvraient ses derrières fussent placés. Il fallait cinq à six jours pour cela.

Le 17 octobre, le général Palombini reçut l'ordre de partir sur le champ, avec la brigade Galimberti, pour se rendre à Conegliano, il devait y être arrivé le 20, et y attendre les ordres du général Grenier, qui allait suivre dans peu de jours. La brigade Ruggieri de la même division, ne laissant qu'un seul bataillon sur l'Isonzo, se réunit vers Palmanova. Elle était destinée à couvrir la droite du mouvement de l'armée, et à occuper la tête du pont du Tagliamento, près de Codroipo.

Le 19, le Prince Vice Roi commença à changer le front de son armée, en dégageant la gauche. La division Quesnel entra en ligne, pour couvrir la gauche du mouvement qui allait se faire, et remplir le vuide qu'allait causer le départ du corps du général Grenier. La brigade Campi de cette division prit poste à Cividale, et la brigade Soulier fut envoyée à Ospitaletto. La division Marcognet quittant

les bords de l'Isonzo, se concentra à Cormons. Le quartier genéral, avec la garde royale, resta à Gradisca. Le général Grenier, le même jour, aussitôt après l'arrivée de la brigade Soulier, quitta, avec le divisions Rouyer et Gratien, ses positions de Venzone et Ospitaletto, et vint a St. Daniel. De là, le général Grenier devait passer le Tagliamento et continuer sa marche vers Trevise et Castel Franco, afin de s'approcher de Feltre et de Bassano, et surveiller les mouvements de l'ennemi de ce côté. La brigade de cavalerie du général Bonnemain, composée du 31e régiment de chasseurs à cheval français et du 4e régiment de chasseurs à cheval italiens, rejoignit le général Grenier au delà du Tagliamento et suivit son mouvement.

A cette epoque, la tête du corps principal de l'armée autrichienne était vers Lientz, où le quartier general fut le 18, et le Prince Vice Roi n'avait pas perdu l'éspérance, de pouvoir prendre position derrière la Piave et s'y arrêter quelques jours. Il pensait que les corps avancés de l'ennemi, forcés, par l'approche du général Grenier, à se replier sur le gros de leur armée, dégageraient entierement le flanc de ligne de mouvement. Il était possible alors que le général Hiller retardât lui même sa marche, pour ne pas voir ses têtes de colonnes compromises, au sortir des défilés de l'Adige ou de la Brenta.

Le 23, le mouvement de retraite du corps de droite, de l'armée d'Italie, commença. Le Prince Vice Roi transporta son quartier général à Udine. Le général Soulier reçut l'ordre de quitter sa posi-
Pl. II. tion d'Ospitaletto, le lendemain, pour se rendre à St. Daniel. La brigade Ruggieri se mit en mouvement de Palmanova, pour se rendre à Codroipo. Le 24, la division Marcognet et la brigade Campi se rapprochèrent d'Udine. Le même jour, avant que le général Soulier n'ait reçu son ordre de mouvement, les généraux Mayer et Vecsey l'attaquérent. Ces généraux, après le départ du corps de gauche, avaient reçu l'ordre de se porter en avant, sans doute pour s'assurer si le Prince Vice Roi avait commencé sa retraite. Après une vive résistance, le général Soulier fut forcé dans ses positions. Mais, ayant bientôt rallié ses troupes, il fit sa retraite en bon ordre et presque sans perte, sous la protection du fort d'Osopo. Le

soir, cette brigade prit prit position à moitié chemin d'Osopo, à St. Daniel.

Le 24, le général Radivojevitch, asfuré que le Prince Vice Roi abandonnait la ligne de l'Isonzo, fit pafser cette rivière à son avant-garde. Le général Stahremberg, qui la commandait, ayant exécuté son pafsage, en partie à gué, en partie sur de petits bateaux, se contenta de poufser quelques reconnaisfances, dans la direction d'Udine et de Palmanova, il prit lui même position sur les bords de l'Isonzo, et s'occupa de suite à faire reparer les ponts de Goritzia et de Sagrado, près de Gradisca.

Le 25, le quartier général du Prince Vice Roi vint à Codroipo. L'armée prit position auprès de cet endroit, à la rive gauche du Tagliamento, devant la tête de pont. L'arrière-garde était à quelque distance, sur la route d'Udine, vers Campoformio. Le général Soulier, étant arrivé ce jour la à St. Daniel, pafsa de suite la Tagliamento, et prit position à Spilimbergo. Le général Stahremberg entra le même jour à Udine, où il fit sa jonction avec le général Vecsey. Ce dernier, après laffaire d'Ospitaletto, n'avait pas osé s'engager seul, dans la direction de St. Daniel, où il craignait, avec raison, d'être coupé et fortement compromis, s'il s'aventurait derrière l'armée d'Italie. Cherchant à se rapprocher le plutôt posfible du corps de Radivojevitch, et à rentrer en ligne avec lui, il avait pris de Gemona la direction de Tricesimo. Le 25, le corps du général Radivojevitch pafsa l'Isonzo, mais le quartier général resta à Goritzia. Pl. I. et II.

Le 26, le quartier général du Prince Vice Roi fut à Valvasone, et l'armée prit position derrière le Tagliamento, la droite vers St. Vito, et la gauche à Spilimbergo. La brigade Soulier, qui y était depuis la veille; était destinée à couvrir la gauche du mouvement, par la route directe de Spilimbergo à Sacile.

Le même jour, le général Stahremberg occupa Codroipo avec son avant-garde, mais il ne hazarda pas encore de faire reparer le pont, qui avait été rompu. Le général Vecsey occupa St. Daniel et la rive gauche du Tagliamento, en face du général Soulier. Le corps du génénral Radivojevitch prit position sur la Torre, dans la direction de Palmanova, en avant de Cormons, où fut le quartier général. La brigade du général Csivitch, fit ce jour là l'investisfsement

de Palmanova. Le major Gavenda, des hussards de Radetzky, fut détaché pour couper les communications de Palmanova à la mer. Cet officier s'étant emparé, en passant, du petit poste de l'île Morosina (à l'embouchure de l'Isonzo), où il trouva trois canons de côte, bloqua le fort de Grado, du côté de la terre. Le général Nugent était resté avec son corps à Trieste, où depuis le 15, aidé par l'artillerie de marine de l'escadre anglaise, qui était en rade, il faisait le siège de la citadelle.

Cependant le général Hiller suivait toujours son mouvement, dans le Tirol. Dès le 23, ne craignant pas, dans un pays affectionné à l'Autriche, et couvert par le corps du général Fenner, de devancer le gros de son armée, il avait transporté son quartier général à Brixen. Le général Sommariva, qui le précédait, avec quelques régiments d'avant-garde, était à Bolzano. Ce dernier arriva le 25 à Lavis, et le même jour le général Fenner prit position à Mattarello, en avant de Trente. Le général Hiller se rendit de sa personne dans cette ville, pour suivre les opérations qu'il avait déterminées contre la sixième division. Dans cette ville il publia, sous la date du 26 octobre et sous celle du 8 novembre, deux proclamations aux peuples de l'Italie (II). Dans la première, il annonce qu'ayant tourné les sources de l'Isonzo, du Tagliamento, de la Piave et de la Brenta, le Prince Vice Roi, enveloppé de toutes parts ne peut pas lui échapper. Dans la seconde il annonce les résultats de la bataille de Leipzig et de celle de Hanau. Dans toutes deux il invite les Italiens à prendre les armes contre leur Souverain et à se réunir à l'Autriche, qui ne veut que leur indépendance.

Pl. I.

Le général Gifflenga était resté, depuis le 16, dans sa position Volano, en arrière de Caliano, et avait tâché de s'y fortifier le plus qu'il lui avait été possible. Mais la position de Caliano, excellente pour une armée qui défendait l'entrée du Tirol, est bien loin d'être aussi avantageuse du côté opposé. Outre que tous les reliefs du terrein sont sur la rive droite du ruisseau de Caliano, et par conséquent en faveur de l'assaillant qui arrive par ce côté, la position elle même est oblique, et oblige les troupes, qui défendent la rive gauche, à présenter à l'ennemi le flanc, qui devrait être appuyé à l'Adige. Cette considération engagea, sans doute, le général Gifflenga à prendre

position plus en arrière, à Volano. Mais il n'avait pas asfsez de troupes, pour occuper en force la val Fulgaria (1), et il risquait d'être tourné par là, ainsi qu'il lui arriva. Le 26, le général Sommariva quitta sa position de Lavis, et se porta en avant, pour appuyer le général Fenner. Celui-ci, parti le même matin de Mattarello, marcha sur Caliano en deux colonnes. La première devait attaquer de front, et par la grande route, la position de Volano, la seconde se dirigea dans la val Fulgaria sur Serada, où le général Mazzuchelli avait été posté, pour couvrir la droite de la sixième division. Le général Gifflenga fut attaqué le premier, et ses troupes défendirent leur poste avec la plus grande valeur. Les différentes attaques de l'ennemi furent succefsivement repoufsées, et le général Fenner fut même blefsé au bras et mis hors de combat. Mais le général Mazzuchelli ayant été forcé à Serada et obligé de se retirer vers Roveredo, il fallut que le général Gifflenga abandonnât aufsi la position de Volano. La retraite se fit en bon ordre, et le soir la sixième division prit position á Serravalle, en arrière de Roveredo.

Le général Vlasitch, qui avait remplacé le G[al] Fenner, prit position à St. Marco, en avant de Roveredo, et le G[al] Sommariva auprès de cette ville. Le 27, le G[al] Gifflenga attaqua à son tour l'ennemi, dans sa position de St. Marco. Le commencement du combat fut à l'avantage de la sixième division. Les troupes avancées du général Vlasitch furent succefsivement renversées, le corps même de l'avant-garde était ébranlé. Mais le G[al] Vlasitch, soutenu par le G[al] Sommariva, en reçut bientôt des renforts; le combat s'alluma avec le plus grand acharnement, et la sixième division fut obligée de plier. Un bataillon de la reserve de Vérone lâcha pied, et mit le désordre dans le troupes voisines. Ce ne fut pas sans peine que le G[al] Gifflenga parvint à rallier ses troupès, et à mettre de l'ordre dans sa retraite. Il la fit en combattant jusqu'à Ala, et prit position le soir, en arrière de cette ville. Les généraux Vlasitch et Sommariva, de leur côté, s'arretèrent à Ala. Ces deux combats opiniatres ne nous coutèrent pas moins de mille hommes, dont cinq cents prisonniers,

(1) La val Fulgaria est celle qui s'ouvre de Caliano vers les Sette Communi, et que remonte le chemin d'Asiago.

en grande partie du bataillon qui avait fui. L'ennemi eut plus de quinze cents hommes hors de combat.

Pl. IV. Le 28, le général Gifflenga continua sa retraite jusqu'à la Chiusa, où il prit position, sur les deux bords de l'Adige, occupant Rivoli et ayant des postes avancés à la Corona et à la Ferrara. Cette position avait été preparée d'avance, Dès le temps, où le Gal Gifflenga s'était porté en avant dans le Tirol, on avait commencé á travailler à un double rétranchement, qui fermait défilé de la Chiusa, tant du côté de Vérone, que de celui de Trente. Le défilé étant inabordable par les montagnes, cette position ne pouvait être attaquée que par la grande route. Elle servait de tête de pont pour les troupes placées à Rivoli, qui, au moyen d'un pont volant, ou d'un équipage de ponts, pouvaient à chaque instant gagner la rive gauche de l'Adige.

Le même jour, le général Palombini, avec la brigade Galimberti, arriva dans cette position et prit le commandement des troupes qui s'y trouvaient. Dès l'instant, où le Gal Pino avait appris l'évacuation de Trente, son inquiétude avait redoublé, á l'égard de Vérone, qu'il s'attendait à chaque instant de voir occupée par l'ennemi. Ses instances redoublèrent aussi, pour obtenir des troupes, afin de défendre ce point. Le général Palombini, qui de Conegliano avait continué sa marche, précédant de deux jours le Gal Grenier, reçut l'ordre de se rendre à Vérone, où il arriva le 27. Le château de Trente vivement pressé, et canonné depuis quelques jours par les Autrichiens, se rendit le 31, au général Suden. La garnison, réduite à trois cent trente hommes, fut faite prisonnière de guerre.

Le général Grenier arriva, le 25. à Postuma, à la hauteur de Trevise. Là il apprit que le Gal Eckhardt était entrée, la veille à Balsano. Ce point se trouvait tout à fait découvert, par le mouvement du Gal Palombini, qui, ainsi que nous venons de le voir, s'était rendu à Vérone. Rien n'empêchait donc l'ennemi de pousser des partis jusqu'à Vicence, et sur la route de Padoue. La 26, le Gal Grenier continua son mouvement, et, se dirigeant sur Balsano, vint prendre position en avant de Castel Franco; la division Gratien à St. Zenone (B), et la division Rouyer à Rossano (A). Le Gal Grenier s'établit de sa personne dans ce dernier lieu.

Pl. III.

L'ennemi était en position devant Bassano, faisant face à Castel Franco. Vers le soir un bataillon d'élite et un peloton de chasseurs, qui faisaient l'avant-garde, engagèrent en avant de Rossano, vers Rosà, avec l'avant-garde ennemie, un combat qui ne cessa qu'à la nuit, sans avantage de part ni d'autre. Les rapports qu'on recevait de toutes parts grossissaient et même exagéraient la force de l'ennemi. La brigade du général Eckhardt, forte d'environ six mille hommes, était composée de bataillons détachés de différents régiments. Il s'en suivait donc, que l'énumération des noms de ces régiments, présentait l'idée d'un corps, au moins trois fois plus nombreux qu'il ne l'était réellement. Le 27 et le 28 se passèrent donc en reconnaissances, afin d'acquérir une connaissance exacte des forces et de la position de l'ennemi. Le mauvais temps qui avait gâté tous les chemins, et la pluie forte et presque continue, qui tomba pendant ces deux jours, empêchait aussi d'attaquer l'ennemi.

Pendant ce temps le Prince Vice Roi, avec le corps de droite, avait continué son mouvement rétrograde. Le 28, il était arrivé à Sacile, et avait établi l'armée en avant de la Livenza, vers Fontana fredda. Prevenu, étant encore à Valvasone, de l'occupation de Bassano par l'ennemi, le Prince Vice Roi avait résolu de rester deux jours sur la Livenza, pour donner le temps au général Grenier de chasser l'ennemi de Bassano, et de le pousser dans la vallée de la Brenta. Le 29, le Prince fit seulement repasser la Livenza à l'armée, et établit son quartier général à St. Cassiano. Ce jour là, le corps du général Radivojevitsch était à Pordenone, et le général Stahremberg n'avait pas d'avant-poste, en avant de Fontana Fredda. Pl. I. Pl. I.

Le mouvement de l'ennemi, depuis l'Isonzo, était absolement réglé sur celui de l armée d'Italie. Le Gal Radivojevitch sentait bien que la diversion du Gal Hiller, par le Tirol, était la seule cause du mouvement rétrograde du Prince Vice Roi. Il sentait également qu'il ne pouvait pas hazarder de livrer une bataille, dont la perte, qui pouvait être calculée d'avance, pouvait avoir des suites désastreuses, même pour l'armée du Gal Hiller. Aussi le Gal Radivojevitch, loin de talonner l'armée d'Italie, se tint toujours au moins à une marche d'elle; l'avant-garde, du Gal Stahremberg, ne s'approcha elle même jamais assez de notre arrière-garde, pour en venir à un engage-

ment. Les faits d'armes de cette retraite se réduisirent donc, à quelques coups de fusil entre les éclaireurs de part et d'autre. De Cormons, le général Radivojevitch avait pris la direction de Palma nova. Il tourna cette place par Meretto, couvert par l'investissement du général Csivitch, Ce ne fut que le 27, que le général Stahremberg passa le Tagliamento; le pont de Codroipo fut réparé dans la journée, et le 28 le reste de l'armée passa la rivière et s'avança jusqu'à Valvasone. Ce même jour l'armée d'Italie était déjà à la Livenza.

Pl. I. et II.

Le Prince Vice Roi, ne se sentant pas, de son côté, dans la nécessité de refuser un engagement, exécuta son mouvement rétrograde, avec l'ordre et la tranquillité qu'il aurait pu y mettre en temps de paix. Toutes les marches furent ouvertes et terminées en plein jour. A midi, régulièrement, l'armée s'arrêtait pendant deux heures, pour repaitre en ordre de bataille; à la fin du jour elle s'arrêtait dans les positions où elle devait passer la nuit, et qui étaient toujours marquées d'avance.

Tel n'est pas, nous le savons, le compte qui est rendu de ce mouvement, dans les rapports du général Radivojevitch. Il y est dit, que le Gal Stahremberg talonnait et poussait devant lui, l'armée d'Italie, et que si elle n'avait pas repassé le Tagliamento, il allait la culbuter au delà de cette rivière. Le Gal Radivojevitch y annonce l'intention de battre l'armée française à la Livenza, afin de se hâter à passer la Piave. Nous ne nous amuserons pas à réfuter pas des raisonnements, des assertions aussi singulières. Il suffira d'indiquer, à chaque position, la distance qui séparait les deux armées, pour réduire cette manière de s'exprimer à sa juste valeur. Le Prince Vice Roi, qui avait quitté l'Isonzo le 23, ne passa le Tagliamento que le 26, après avoir sejourné un jour à la rive gauche. Le Gal Stahremberg ne passa cette riniere que le 27, et le corps de Radivojevitch le lendemain. L'armée d'Italie resta deux jours sur la Livenza, sans que l'armée ennemie dépassât Pordenone; le quartier général était même au delà du Tagliamento et ne fut à Valvasone que le 30. Nous allons voir que le Prince Vice Roi resta deux jours à la Piave, sans que le Gal Radivojevitch pensât à lui chercher noise.

Le 30 octobre. le Prince Vice Roi replia son armée derrière la Piave, appuyant sa gauche à Narvese, et couvrant Trevise par sa droite. Le quartier général fut établi à Spresiano. Une petite arrière-garde resta à Susignana. L'avant-garde autrichienne resta encore, pendant toute cette journée, au delà de là Livenza. Ce ne fut que le lendemain que le général Stahremberg, ayant fait rétablir le pont de Sacile, s'avança à Conegliano et fit attaquer le poste de Susignano. Celui-ci se retira, en combattant, à Narvese, et le pont de la Piave fut détruit. Le Prince Vice Roi, ayant appris à Spresiano, par les dépêches du général Grenier, que Baſsano n'avait pas encore été attaqué, résolut de se rendre en personne sur les lieux, pour reconnaitre l'état des choses. Certain, que l'armée d'Italie ne serait attaquée ni ce jour là, ni le lendemain, par l'ennemi, le Prince pouvait sans crainte la quitter, pour vingt-quatre heures.

Devant Baſsano, le général Grenier était résté, comme nous l'avons vu, jusqu'au 28 en présence de l'ennemi, dont il avait fait reconnaitre les positions. Le 29, le général Eckhardt, voyant qu'il n'était pas attaqué, se décida à prendre l'offensive. Il fit, en conséquence, d'abord occuper le poste de Caſsoni (C), par un bataillon d'infanterie et quelques compagnies légéres.

Malgré que le général Grenier eùt placé à Beſsica (D), la brigade de cavalerie du général Bonnemain. avec un bataillon du 7e régiment de ligne, et un du 92e régiment, l'occupation de Caſsoni, par l'ennemi, n'en était pas moins importante. Dans la position qu'occupait le général Grenier, il y avait deux lieues de distance, de la gauche de la division Rouyer, à la droite de division Gratien. Le général Bonnemain pouvait bien couvrir la communication entre Roſsano et St. Zenone, contre des partis pouſsés par le corps qui était devant Baſsano. Mais, dès que l'ennemi occupait Caſsoni, le général Bonnemain courait le risque d'ètre chaſsé de Beſsica, par une brusque attaque, et une des deux divisions pouvait se trouver compromise, pendant que la communication restait interrompue. Le général Grenier ordonna donc au général Bonnemain d'attaquer et de reprendre Caſsoni.

Le même jour, vers les cinq heures du soir, le général Bonnemain partit de Beſsica, avec un bataillon du 7e régiment, deux com-

pagnies de voltigeurs du 92e régiment et un escadron du 31e de chaſseurs à cheval. Un autre escadron, du même régiment, fut dirigé par Caſsola (G), pour prendre l'ennemi en flanc. Le chef de bataillon Fonvielle, du 7e régiment, étant arrivé devant Caſsoni, attaqua immédiatement ce village. La résistance fut vive, mais enfin il fut enlevé, et les autrichiens forcés de se retirer à Baſsano. La nuit mit fin au combat. Le même soir, une partie du 31e régiment de chaſseurs à cheval, s'étant étendue à droite, vers Capo di Villa et S. Marco, rouvrit la communication avec St Zenone et fit quelques prisonniers. Le général Bonnemain laiſsa un demi bataillon et un peloton du 31e régiment de chaſseurs à Caſsoni (F); il plaça l'autre demi bataillon du 7e régiment à Ca Mora (H), également avec un peloton de chaſseurs, afin de observer mieux la route directe, de Baſsano à Castel Franco. Les deux compagnies de voltigeurs du 92e régiment, furent placées en échelons entre Caſsoni et Beſsica.

Le général Eckhardt, qui attachait autant d'importance au poste de Caſsoni, que le Gal Grenier pouvait en mettre de son côté, pensait cependant à s'en rendre maitre de nouveau. Le 30 au matin, il y fit marcher trois bataillons et quelques escadrons. Le Gal Bonnemain faisait la visite de ses postes, lorsque Caſsoni fut attaqué. Le demi bataillon du 7e régiment, qui s'était porté en avant du village, pour recevoir l'ennemi, fut forcé par l'impétuosité du choc, de se replier dans le cimetière, où il se défendit. Mais le Gal Bonnemain qui n'était pas loin de là, fit sur le champ les dispositions nécéſsaires pour repouſser cette attaque. Le demi bataillon, qui était en reserve à Ca Mora, se porta rapidement au secours de Caſsoni. L'escadron du 31e régiment de chaſseurs, reçut l'ordre de manoeuvrer sur le flanc
Pl.III. droit de l'ennemi. Ces dispositions suffirent, pour faire échouer les deſseins des Autrichiens. Ils furent battus et forcés de se retirer sur Baſsano. Leur perte fut aſsez forte en morts et en bleſsés, et on leur fit cent prisonniers. L'aide de camp Serreville, du Gal Bonnemain, le chef de bataillon Fonvielle et le capitaine des voltigeurs de son bataillon, se sont distingués à cette affaire.

Le Prince Vice Roi, étant arrivé le même soir à Roſsano, prit connaiſsance des dispositions que le général Grenier avait faites, pour l'attaque de Baſsano, qui fut fixée au lendemain. Il n'était pas poſ-

sible de laifser plus long temps l'ennemi en pofsefsion de ce point, d'où il aurait pu inquiéter à son aise la marche de l'armée, et surtout le pafsage de la Brenta. Ce pafsage même, était rendu plus difficile, puisque l armée, privée du pont de Bafsano, n'avait plus à sa disposition que celui de Fontaniva. D'un autre coté, il ne fallait pas songer à laifser plus longtemps le corps de droite sur la Piave. La marche du général Radivojevitch était à la vérité retardée, par les mauvais chemins et par le pafsage des rivières; mais la lenteur même que ce général mettait dans son mouvement, devait avoir un terme. Deux jours de séjour, à la Piave, suffisaient pour que l'ennemi se trouvât en présence du corps de droite; et bien que le Prince Vice Roi n'eût aucune raison de craindre le résultat d'un combat, que pourrait lui livrer l'ennemi, si ce n'est le retard qui en serait la conséquence, il ne voulait cependant pas se laifser suivre de trop près. Il fallait penser à compléter la garnison de Venise, et le Prince avait décidé de faire pafser le grand parc de l'armée par Padoue, et par Legnago. La tête de l armée autrichienne devait être arrivée à Trente, et il était pofsible que le général Hiller eût jété des partis, dans les vallées qui viennent aboutir de flanc sur la grande route, à Vicence, Montebello et même Villa nova. Quelque facile qu'il soit à Pl. I. une armée, qui marche en bon ordre, de repoufser les attaques que peuvent tenter de petits corps isolés, de semblables combats sont toujours dangereux, lorsqu'elle traine de grands convois à sa suite. La victoire ne peut pas compenser le dommage, résultant du désordre qui se met dans les équipages. D'après ce réflexions le Prince Vice Roi donna l'ordre aux divisions, qui étaient en avant de Trevise, de continuer leur mouvement rétrograde le surlendemain.

Le 31, vers midi, la pluie qui tombait avec violence dès le matin, ayant un peu céfsé, le Gal Grenier mit són corps en mouvement, sur trois colonnes, pour attaquer Bafsano. La colonne de droite (I), Pl. III. composée de la faible division du Gal Gratien, suivit la route d'Asolo, se dirigeant d'abord sur Ca Piloni. Elle devait ensuite appuyer à droite de cette route, entre Mufsolente et S. Giacomo, afin de tourner Bafsano, et couper à l ennemi le chemin du Tirol, par Cismone et la vallée de la Brenta. La colonne de gauche (K), suivit la grande route de Bafsano à Castel Franco, par Rofsano; elle était compo-

sée d'une grande partie de la division Rouyer. La colonne du cen-
Pl.III. tre (L), commandée par le Gal Bonnemain, et composée de sa brigade et de quelques bataillons de la division Rouyer, déboucha par Ca Mora, sur la route latérale de Bassano à Castel Franco. Le Prince Vice Roi se plaça entre la colonne de droite et celle du centre; le général Grenier, entre cette dernière colonne et celle de gauche. La garde royale, qui arriva peu après le commencement du combat, fut laissée en reserve en avant de Castel Franco.

L'ennemi était en position devant Bassano (N), sa droite s'étendant vers Ca Rezzonico, et sa gauche vers St. Giacomo. Il avait une espèce d'avant-garde (M) vers Ca Negri, et des postes avancés vers Rosá et devant Cassoni. Le front de Bassano était couvert par quelques retranchements élevés en hâte, les portes étaient prêtes à être barricadées, et la défense des murs était préparée, le mieux qu'il avait été possible.

La colonne de droite se trouva engagée, en avant de Ca Negri. Mais l'ennemi, malgré sa résistance opiniatre, fut renversé et méné battant de position en position, jusques sur les bords de la Brenta, où la colonne de droite descendit à Cornero, au dessus de Bassano. Les colonnes du centre et de la gauche n'eurent pas un moindre succès, et le Gal Eckhardt vit, avant la nuit, ses troupes renversées de toutes parts dans Bassano. L'ennemi chercha à s'y défendre, pour couvrir sa retraite, qu'il avait commencée, dès que les progrés de la colonne de droite lui firent craindre d'être coupé. Le Prince Vice Roi qui était avec cette colonne vers Cornero et Caffo, à la nuit tombante, entendant encore une violente fusillade sur sa gauche, fut un moment indécis sur le succès des autres attaques; il appuya même vers Bassano avec son piquet d'escorte, pour reconnaitre ce qui s'y passait. Mais alors la ville fut emportée, et le feu cessa.

Le Gal Eckhardt, avec les troupes que la colonne de droite avait poussées devant elles, et celles qui avaient pu sortir de Bassano, avant que la route de Cismone ne leur fut coupée, se retira dans la vallée de la Brenta. Les troupes qui avaient été enfermées dans Bassano, furent en partie tuées ou prises; le reste passa le pont et se retira, sous les ordres du colonel Bretschneider, vers Rubio (P) sur la route d'Asiago. La colonne de droite, du corps du Gal Grenier,

prit position le même soir à Cavallino (O), et les autres dans Bassano, où se rendit le Prince Vice Roi. L'ennemi perdit dans cette journée environ cinq cents morts, plus de sept cents blessés, trois cents prisonniers et une pièce de canon. Les troisième et sixième bataillon du 42e régiment de ligne, qui étaient à la colonne de droite, se distinguèrent particulièrement. Le lendemain, le général Grenier fit pousser de Cavallino, une reconnaissance dans la vallée de la Brenta. Cette reconnaissance rencontra le Gal Eckhardt en position à Cismone (Q). Après avoir échangé quelques coups de canon et de fusil de part et d'autre, notre reconnaissance se replia sur Cavallino.

Le premier novembre, les divisions qui étaient sur la Piave, depuis le 30 octobre, se mirent en mouvement pour continuer leur retraite. La division Marcognet prit la route de Trevise et Padoue, Pl. I. pour couvrir le mouvement du grand parc d'artillerie, qui devait se rendre à Valeggio, en passant par Legnago. La brigade qui avait été destinée à compléter la garnison de Venise, resta en position à Trevise et se rendit le lendemain à Mestre. La division Quesnel et la brigade Ruggieri, prirent la route de Castel Franco, par la Strada Postuma, et, le même jour, se réunirent au corps de gauche. Le 2, une partie des troupes qui avaient combattu à Bassano, y restèrent avec le Prince Vice Roi, pour couvrir le passage de l'armée au pont de Fontaniva. Le soir l'armée fut réunie et en position à Vicence. L'arrière-garde, commandée par le général Bonnemain, et composée de sa brigade et de trois bataillons d'infanterie, prit position à S. Pietro Engu, après avoir détruit les ponts de la Brenta à Bassano et Fontaniva.

Le 4, le quartier général était à Vérone, et l'armée avait repassé l'Adige, derrière lequel elle prit position. Le 3, l'arrière-garde du Gal Bonnemain, ayant détruit le pont de la Lisiera, vint à Vicence, où ce général s'occupa à achever l'évacuation des magasin et des hopitaux. Le 4, le Gal Bonnemain prit position à Soave et Villabella (A), Pl IV. après avoir fait aussi détruire les ponts de l'Alpon et des nombreux torrents qu'il faut passer, entre Vicence et Villanova. Ce général resta en position, le 5, derrière l'Alpon, et le 6 seulement, il s'établit à St. Martin (B), ayant ses avant-postes à Vago et sa reserve à St. Michel.

Pendant ce tems, le général Radivojevitch continuait, lentement, son mouvement en avant. Le 2, le général Stahremberg passa la Piave, avec assez de peine, à Cimadolmo, en face de Trevise, et entra dans cette ville. Le gros de l'aile gauche autrichienne, ne passa la Piave que le lendemain. Ce même jour, une partie de l'avant-garde du général Stahremberg entra à Mestre, et le reste se porta à Castel Franco. Bassano avait été occupé la veille, après le départ du Prince Vice Roi, par l'avant-garde du Gal. Eckhardt. Enfin, le 8 seulement, le corps de Radivojevitch arriva à l'Alpon, ayant sa droite à Villanova, et sa gauche vers Lonigo.

Dans le Tirol. les généraux Fenner et Sommariva, avec l'aile droite de l'armée autrichienne, étaient venus prendre position à Vò, près Ala, ayant leurs postes avancés jusqu'à Peri et Rivalta. Le général Hiller était avec le centre de l'armée à Trente, où il se préparait à revenir par la vallée de la Brenta, Bassano et Vicence, se remettre de front en présence de l'armée d'Italie. Ce mouvement commença le 6, et le 12 le général Hiller eut son guartier général à Vicence. A peu près à l'époque de l'attaque de Bassano, le général en chef autrichien, ayant l'intention d'inquiéter le flanc du mouvement
Pl.I. de l'armée, avait envoyé le général Winzian avec sa brigade, par Roveredo, à Schio. Un parti de cavalerie fut envoyé à Tiene, et d'autre partis furent dirigés par la Val d'Agno, sur Montebello. Tout cela arriva trop tard.

Il serait difficile de justifier la conduite du général Hiller, et la contremarche qu'il fit en cette occasion, sur Bassano, si ce général ne s'était pas trouvé dans l'imposibilité de marcher droit sur Vérone. On ne peut pas méconnaitre le motif qui l'avait conduit de Villach à Trente, par un aussi long detour. Il voulait, par cette marche latérale, obliger le Prince Vice Roi à quitter la position qu'il avait prise derrière l'Isonzo et à se replier sur l'Adige. Il semblerait donc qu'il aurait du, sans presque s'arrêter à Trente, continuer sa marche sur Vérone, en poussant devant lui les généraux Fenner et Sommariva, à la suite du général Gifflenga. Mais différentes circonstances l'empêchèrent de suivre ce plan. La brigade Galimberti, s'étant réunie aux troupes du général Gifflenga, dès le 28, les positions de la Chiusa, de Rivoli et de la Corona se trouvaient défendues par douze batail-

lons. Les généraux Sommariva et Fenner n'avaient pas aſsez de troupes, pour attaquer le général Palombini, avec ésperance de succès, et le gros de l'armée n'était pas encore arrivé à Trente. Le général Hiller ne pouvait pas être en mésure de forcer le paſsage de la Chiusa, avant le quatre ou le cinq de Novembre, et à cette époque le Prince Vice Roi en était déjà aſsez près, pour faire échouer cette entreprise.

Les journaux, les rapports officiels et les autres matériaux du temps, ont, il est vrai, annoncé que le général Hiller était, le 25 octobre, à Trente, avec son quartier général. Cette circonstance peut induire en erreur plus d'un écrivain, des événements militaires de la guerre d'Italie, de même qu'elle à trompé plus d'un contemporain. Le calcul rigoureux des dates et des distances, prouve qu'à l'époque que nous venons de citer, l'armée autrichienne ne pouvait pas être avec son général en chef. Il y a, ainsi que nous l'avons dit, vingt trois étapes de Villach à Trente; or il est évident qu'une armée, de plus de quarante mille hommes, ne peut pas marcher vingt-trois jours sans s'arreter, surtout en une seule colonne. Il lui faut trente jours pour parcourir cet espace, même sans perte de temps.

La preuve de ce que nous avançons est dans le fait même, puisque la tête de la colonne du Gal Hiller n'arriva que le 17 octobre à Lientz, d'où elle avait encore soixante lieues à parcourir, pour arriver à Trente. Le Gal Hiller n'ignorait pas l'effet moral, que devait faire sa présence et celle de son état major, pour ainsi dire aux portes de Vérone, et se trouvant couvert par le général Fenner, il ne hésita pas à se rendre en hâte á son avant garde. Tel est le point de vue, sous lequel on peut raisonnablement considérer les opérations du Gal Hiller, depuis son départ de Villach. Si réellement l'armée autrichienne eut été toute arrivée, le 26 octobre, à Trente, ainsi que les rapports officiels ont paru l'insinuer, le général Hiller, auquel on ne peut pas contester de l'activité et des talents stratégiques, aurait commis une de ces fautes qui n'admettent pas d'excuse, en suspendant son mouvement sur Vérone.

Pendant que ces événements se paſsaient à l'armée, le Gal Nugent pouſsait le siége de Trieste. Le 20 octobre, le commandant de cette citadelle se voyant vivement preſsé, demanda à capituler. Mais

comme il insistait sur la condition d'une simple évacuation, les négotiations furent rompues et le bombardement recommença, le 22. Le lendemain, un des ouvrages avancés les plus importants, appelé la veille poudrière, ayant été emporté par les Anglais et les Autrichiens, au second afsaut, une batterie de brèche put être établie au corps de la place. Le fort tint cependant encore jusqu'au 31, mais alors toutes les défenses étant ruinées, la garnison capitula et se rendit prisonnière de guerre.

Le général Tomasitch, de son coté, était entré en Dalmatie. Dès le 16 octobre, le lieutenant Herakovitch, qui avait été envoyé dans le pays, pour exciter les habitants au soulévement, avait pénétré jusqu'aux environs de Cattaro. Etant entré en correspondance, avec les garnisons des forts environnants de cette place, il engagea trois cent quarante-neuf hommes, du régiment croate d'Ogulin, à pafser avec leurs officiers sous les drapeaux de l'Autriche, et à lui remettre les forts Espagnol, Castel nuovo, Perasto et St. Georges Le 30 octobre le général Tomasitch étant arrivé devant Knin, fit attaquer la ville bafse, qui fut enlevée d'emblée. Le château se rendit par capitulation le lendemain. Le 2 novembre, le colonel Danese se présenta devant Sebenico, avec une partie de la division Tomasitch. La garnison croate de cette ville se revolta contre le commandant, et, l'ayant afsafsiné, livra la place et le fort St. Nicolas. Le même jour Spalatro, afsiégé par une petite escadre anglaise, se rendit.

Le général Csivitch, refserrait de plus en plus le blocus de Palmanova. Il prit succefsivement tous les petits forts qui se trouvent le long de la mer, depuis l'embouchure de l'Isonzo jusqu'à celle de la Piave, excepté celui de Grado, qui tenait encore, et que l'ennemi ne pouvait afsiéger. Le 28, la garnison de Palmanova fit une sortie, pour reconnaitre les positions de l'ennemi et pour fourager.

Le 2 novembre, ainsi que nous l'avons vu, les troupes que le Prince Vice Roi destinait à renforcer la garnison de Venise, et qui se composaient de l'équivalent d'une brigade et d'une batterie de campagne, s'étaient repliées de Trevise sur Mestre. Le 3, elle entrèrent à Venise, et le général Schilt, commandant le département du Tagliamento, qui s'était également retiré à Mestre, s'enferma dans

le fort de Malghera. Le même jour à midi une partie de l'avant-garde du général Stahremberg, entra dans cette dernière ville. Elle fut suivie, le lendemain, par la division du Feldmaréchal Lieutenant Marschall, que le général Radivojevitch avait chargé du blocus de Venise.

L'organisation, de la défense maritime de cette ville, venait d'être achevée. Des divisions des Prames, batteries flottantes, chaloupes et bateaux canoniers, avaient été stationnées dans tous les canaux des lagunes, qui offraient un accès à l'ennemi. Toutes les embouchures des canaux avaient été barricadées, par des pieux ou par des estacades flottantes. Cette première ligne de défense était protégée par le feu des batiments de guerre. L'armement des Prames, des batteries flottantes et des autres bateaux armés des lagunes, montait à trois cent trente-six bouches à feu, soit canons, caronades ou obusiers, dont la plus grande partie était de gros calibre. Non content de cet armement, le plus fort qui avait jamais existé, on mit en construction un nombre de bateaux de chaque éspèce. Cette précaution était utile, non seulement pour augmenter l'armement ou remplacer les pertes, mais encore pour occuper les nombreux ouvriers de l'arsenal, et prévenir les émeutes que la misère aurait pu causer. L'artillerie, qui aurait du armer ces bateaux de réserve, se trouvait en partie dans l'arsenal; le reste pouvait être pris sur l'armement des vaiſseaux. La garnison, en y comprenant le renfort que le Prince Vice Roi venait d'y faire entrer, et les malades de l'armée, dout une partie y avait été envoyée, s'élévait à huit mille hommes, dont six mille seulement, en état de combattre. Les troupes de marine étaient au nombre de trois mille deux cents hommes.

L'armée d'Italie, en arrivant sur l'Adige, se trouva considérablement diminuée, malgré l'augmentation qu'elle venait de recevoir, par l'arrivée du 1er régimeni étranger, de la 25e demi brigade provisoire, du 1er régiment de huſsards, et par l'organisation de deux régiments provisoires italiens. La néceſsité de compléter les garnisons de Venise et de Palmanova, en avait distrait un nombre de bataillons. Les nombreux combats qu'elle avait livrés et les maladies produites par l'insalubrité de la saison, avaient affaibli les bataillons restants. On peut y ajouter encore, pour les troupes italiennes la désertion qui commença à se manifester très fortement, parmi les

soldats des départements que l'armée venait d'abandonner. Le Prince Vice Roi se détermina donc à supprimer la troisième division, qui était la plus faible de toutes, et à la fondre dans les autres. Le Prince diminua également le nombre des bataillons de chaque régiment; les cadres des bataillons supprimés furent envoyés sur les derrières, pour se compléter par la conscription, qui était en activité. Le général Gratien se rendit à Alexandrie, dépot principal de conscription pour l'armée d'Italie, et où il devait organiser une des divisions, de la reserve qui s'y formait. De cette manière l'armée d'Italie se trouva réduite à quatre divisions, qui furent réparties en deux Lieutenances. Le Prince Vice Roi y ajouta deux corps détachés, un sur chaque aile. Celui de droite fut chargé de surveiller et de défendre l'Adige, au, defsous de Legnago. Celui de gauche fut chargé de garder les vallées, qui aboutifsent sur Brescia et Bergamo. Cette nouvelle organisation eut lieu, le 6 novembre, de la manière suivante.

PREMIERE LIEUTENANCE.

Le Lieutenant Général GRENIER.

Première Division. Le Général Quesnel.

			Bataillons
Le Général Campi	92e de ligne		3
	30e demi brigade provisoire	1e léger	1
		14e id.	1
		10e de ligne	1
Le Général Soulier	42e de ligne		2
	84e de ligne		3
			11

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval. Douze bouches à feu. Sept mille, cent-huit hommes.

Quatrième Division. Le Général Marcognet.

Le Général Jeanin	53e de ligne		3
	102e id.		2
	106e id.		2
Le Général Deconchi	29e demi brigade provisoire	20e de ligne	1
		101e id.	1
	31e demi brigade provisoire	131e id.	1
		132e id.	1
			11

Deux compagnies d'artillerie à pied. Douze bouches à feu. Sept mille, cent dix-sept hommes.

DFUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division VERDIER.

Deuxième Division. Le Général Rouyer.

Le Général Schmitz	9e de ligne		2 Bataillons
	28e demi brigade provisoire	7e de ligne	1
		52e id,	1
		67e id.	1
Le Général d'Arnaud	35e de ligne		3
	1er régiment étranger		4
			12

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval. Douze bouches à feu. Sept mille, six cent quatre-vingt-seize hpmmes.

Cinquième Division. Le Général Palombini.

Ke Général Ruggieri	2e de ligne italien	3
	3e id . . id.	3
Le Général Galimberti	3e léger . id.	2
	1er regiment provisoire	2
	2e id.	2
		12

Un escadron du régiment de dragons Napoleon. Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval. Douze bouches à feu. Cinq mille, six cent cinquante-neuf hommes.

CORPS DÉTACHÉ DE DROITE.

L'adjudant Commandant Montfalcon	36e leger	2 Bataillons
	bataillon d'élite du 1er étranger	1
		3

Mille quarante-neuf hommes.

CORPS DÉTACHÉ DE GAUCHE.

Le Général Gifflenga	35e léger		1
	25e demi brigade provisoire	1er de ligne	1
		16e id.	1
		62e id.	1
	6e de ligne italien		1
	Gendarmes à pied		1
			6

Un détachement de cent Gendarmes à cheval. Environ trois mille, cinq cents hommes.

RESERVE DE LA GARDE ROYALE.

Le Général Lechi	Vélites Royaux . . . . ,	1 Bataillons
	Grenadiers Royaux	1
	Chafseurs à pied , ...	2
		4

Un escadron de dragons de la garde. Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval. Douze bouches à feu. Environ deux mille, cinq cents hommes.

CAVALERIE.

Le Général de Division Mermet.

Le Général Perreymond	1er de hussards français	$2\frac{1}{2}$ Escadr.
	Régiment de dragons de la Reine . .	4
Le Général Bonnemain	31e de chafseurs à cheval français . .	3
	4e . id. . . ital en	2
Le Colonel Rambourg	19e . id. . français	2
	3e . id. . italien	4
		$17\frac{1}{2}$

Une compagnie d'artillerie à cheval. Six bouches à feu. Deux mille, huit cent quatre-vingt-cinq hommes montés.

RESERVE d'ARTILLERIE.

Quatorze bouches à feu. Trois cent soixante et quinze hommes et quatre cent neuf chevaux.

GRAND PARC d'ARTILLERIE.

Mille six cent soixante et un hommes et mille quatre-vingt-seize chevaux. Aucune bouche à feu, mais des voitures d'artillerie de toutes especes, des munitions et des rechanges.

D'après cet état de situation, l'armée d'Italie présentait donc une force totale de trente-neuf mille, cinq cent cinquante hommes de toutes armes, avec quatre vingt bouches à feu. Ce qui faisait environ trente et un mille combattants. Elle occupa le même jour les positions suivantes.

Pl.IV. La division Quesnel, á Vérone, s'étendant, par sa droite et par des postes, jusqu'à Zevio (C).

La division Marcognet, dans les environs de Legnago. s'étendant, par sa gauche, jusqu'à Ronco (D).

La Division Rouyer, à Vérone, s'étendant, par sa gauche, jusqu'à Busſolengo (E).

La division Palombini, dans les positions de Rivoli et de la Corona (G).

Le corps de l'adjudant commandant Montfalcon, depuis Legnago jusqu'à Roverchiaro (H).

Le corps du général Giffleuga, à Desenzano, Salò (I) et les vallées du Brescian.

L'avant-garde, composée de la brigade Bonnemain et de trois bataillons de la division Quesnel, à St. Michel, St. Martin et Vago (B), à la rive gauche de l'Adige.

Les brigades de cavalerie de Perreymond et de Rambourg, furent établies, l'une à Isola Porcarizza (R) et St. Pietro près Legnago, et l'autre à St. Giovanni Lupatolo (L).

La garde royale italienne, resta en partie à Vérone, et en partie paſsa à Villafranca (Q). Pl.IV.

La reserve d'artillerie, fut placée à Goito et Roverbella et le grand parc à Valeggio.

Pendant ce temps, l'aile droite de l'armée Autrichienne était restée à peu près dans la même position, qu'elle avait occupée après le combat de St. Marco. Le général Sommariva occupait toujours Roveredo. L'avant-garde du général Fenner était à Ala, ayant ses postes avancées, d'un coté à Oſsenigo (M) et de l'autre à Belluno (O). Le général Sommariva avait dirigé des partis, par Lodrone, sur la Val Trompia, et par le Mont-Tonal, sur la Val Camonica. Plus tard la brigade du Gal. Stanisavlevitch, étant revenue du Tirol septentrional, où elle n'était plus nécéſsaire, fut employée dans la Val di Sole, contre la Valtelline, la Val Camonica et la Val Trompia. Le général Hiller joignit, à cette forte brigade; plusieurs bataillons de chaſseurs lévés dans le Tirol allemand.. L'aile gauche, sous les ordres du Gal. Radivojevitch, qui avait, comme nous avons vu, paſsé la Piave, le 3, était arrivée, le 8 seulement, à Vicence et Montebello, ayant detaché la brigade Fölseis vers Cologna, pour observer Legnago. Le centre de l'armée autrichienne, conduit par le Gal. Hiller en personne, quitta les environs de Trente, le 6 novembre, pour se diriger sur Baſsano, par la Val Sugana. Le quartier général autrichien Pl.I. Pl.IV.

fut à Vicence le 12. Le général Marschall avait completé l'investissement de Venise, mais il n'avait pas encore passé l'Adige, du côté de Rovigo.

Un parti Autrichien avait pénétré, dans les premiers jours du mois, dans la Val Trompia et s'avançait vers Brescia. Le Gal Gifflenga marcha en hâte sur cette place, pour la couvrir. Le 9 novembre, il attaqua l'ennemi, le battit et le rechassa au delà du monts.

Cependant le Prince Vice Roi, ayant établi l'armée d'Italie dans ses positions, se décida à prendre momantanément l'offensive, afin d'arrèter la marche de l'ennemi et le forcer à se déployer devant lui. Le général Radivojevitch n'était pas encore en présence, et le retard de sa marche pouvait faire croire, qu'il attendait que le gros de son armée eut débouché du Tirol. Le Prince ne pouvait pas encore connaitre la marche du général Hiller, vers Bassano et Vicence; il devait donc juger que toute l'aile droite et le centre, de l'armée autrichienne, étaient en colonne, entre Roveredo et Trente. Le résultat de cette hypothèse, vraie pour les conséquences qu'on en pouvait tirer (puisque le général Hiller était encore à six marche de son aile gauche), était, qu'il fallait attaquer l'avant-garde du Gal Fenner, et la rejeter en arrière, sur Roveredo. Le dérangement, que cette expédition devait produire, retardait nécéssairement la marche du Gal Hiller, ne fut-ce que pour réorganiser les corps battus et entamés. Alors le Prince Vice Roi avait le temps de revenir, sur le Gal Radivojevitch, et si ce dernier avait passé l'Alpon en colonnes de marche, l'entamer également et l'éloigner pour quelque temps de
Pl.IV. la potition de Caldiero.

Le 9, le Prince se mit en mouvement avec la deuxième Lieutenance, dirigeant la division Rouyer par la rive gauche de l'Adige, et la division Palombini par la rive droite. La brigade Schmitz marcha en deux colonnes, l'une par Grezzana, et Erbezo, dans la Val Pantena, et l'autre par St. Pietro et Molina, dans la Val Polisella. La dernière devait arriver de flanc sur Peri et Ossenigo, par le Fosse. La première devait descendre sur Ala. La brigade d'Arnaud suivit la grande route; elle fut jointe, avant Dolce, par une partie de la brigade Galimberti qui passa l'Adige à Rivoli. Le restant de la division Palombini, déboucha de ses positions en deux colonnes. La

première se dirigea par Incanale et Brentino, le long de l'Adige. La seconde suivit la crête des montagnes, par la Corona, la Ferrara et Campion, pour descendre de flanc sur Avio, ou se porter en cas de besoin sur Brentonico.

Le même jour, le général d'Arnaud rencontra l'ennemi à Ofsenigo (M). Cette position, afsez avantageuse et qui n'a pas un très grand front, avait été fortifiée en hâte par l'ennemi. Elle fut néanmoins enlevée, et les Autrichiens repoufsés en arrière de Borghetto. Le général Palombini, de son coté, trouva l'ennemi en position et retranché à Belluno (O); il l'en chafsa également et le poufsa au delà de Mama, sur Avio.

Le 10, la brigade d'Arnaud continua son mouvement, qui fut afsez lent, à cause des obstacles qu'elle rencontrait à chaque pas. L'ennemi avait coupé et barricadé la route en plusieurs endroits, dans le défilé qui existe entre Ofsenigo et Borghetto. La brigade d Arnaud rencontra de nouveau l'ennemi à Vò (N); il y était retranché ainsi qu'à Struzino et à Ala (N), où était toute l'avant-garde, commandée par le G[al] Fenner. Les deux premières positions furent enlevées, après un combat afsez vif; la dernière fit une résistance plus opiniatre. Cependant la division Rouyer, qui fut obligée de donner en entier, parvint à forcer les retranchements et à enfoncer le corps du général Fenner, qui fut mis en désordre et poursuivi jusqu'à Marani. Le général Palombini, à l'autre rive, avait retrouvé à Avio le poste qu'il avait chafsé de Belluno. L'ennemi, attaqué de front par la cinquième division, et canonné en flanc par la brigade d'Arnaud, ne fit presque pas de résistance en s'enfuit en hâte à Campagnola (P). Ce poste très avantageux, et qui couvre la défilé de Pilcante avait été retranché. L'ennemi y opposa une vive résistance, mais il fut enfin renversé et poursuivi jusqu'à Pilcante, où le général Palombini prit position.

Le 11, le Prince Vice Roi, ayant appris que les têtes de colonnes du G[al] Radivojevitch, avaient pafsé l'Alpon et s'avançaient vers Caldiero, ne crut pas devoir poufser plus loin ses avantages. Devant nécéfsairement s'attendre à éprouver une forte résistance, devant Roveredo, et le temps nécéfsaire pour revenir à Verone augmentant, à mesure qu'il s'en éloignait, il risquait, en allant en avant, de com-

promettre les divisions qui étaient sur l'Adige, où celles qui étaient entrées avec lui en Tirol. D'ailleurs le but, que le Prince s'était proposé, était rempli. Le corps de général Fenner avait afsez souffert, pour qu'il lui fallut quelques jours afin de se remettre en mésure d'agir. L'armée d'Italie n'avait donc, de quelque temps, aucune attaque à craindre de ce côté. En conséquence, la deuxième Lieutenance commença à se replier le même jour, et rentra, le 12, dans ses positions. La perte de l'ennemi, dans les combats du 9 et du 10, s'éleva à un millier d'hommes hors de combat et environ cinq cents prisonniers. La notre fut d'environ deux cent cinquante hommes. Le général Verdier fut au nombres des blefsés. L'armée, en se retirant sur Vérone et à la rive droite de l'Adige, conserva le pont volant de Rivoli (G), et le poste de la Chiusa. La route très étroite, et refserrée par les montagnes de la Chiusa, jusqu'à moitié chemin de Volargne, avait été, ainsi que nous l'avons dit, barrée par des retranchements, qui formaient une espèce de tête de pont. Cette tête de pont coupait la communication directe, de la droite de l'armée autrichienne, avec le centre et la gauche.

Le 10, le général Radivojevitch commença à pafser l'Alpon, et poufsa des troupes jusqu'à Caldiero et Colognola (R), où elles prirent poste. Le même jour le général Bonnemain, ayant reçu l'avis de la marche de l'ennemi, ordonna au colonel Desmichels, du 31e régiment de chafseurs, de faire une reconnaifsance sur Caldiero, avec deux cents chevaux et un bataillon d'infanterie. A peu de distance en avant de Vago, le colonel qui précedait l'infanterie avec ses pelotons de chafseurs, se trouva inopinément en présence d'une forte reconnaifsance ennemie, et fut accueilli par un feu afsez vif d'infanterie. Il se replia sur le bataillon qui suivait, et les deux reconnaifsances, après avoir échangé quelques coups de fusil, se retirèrent chacune de son côté.

Le 13, trois bataillons autrichiens, avec deux escadrons de cavalerie et quatre pièces de canon, se présentèrent devant l'avant-poste de Vago. Ce poste qui n'était que d'une compagnie de voltigeurs et cinquante chevaux du 31e de chafseurs, tint ferme derrière le Canal, favorisé par l'élévation de la digue, et par les maisons de Vago, qui cachaient sa force à l'ennemi. Le général Bonnemain fit

alors avancer de St. Martin, quatre compagnies du 53e régiment, deux escadrons du 31e de chafseurs et un obusier, sur les ordres du chef de bataillon Moreau. Cet officier, dès qu'il fut arrivé à Vago, attaqua l'ennemi et le repoufsa jusque près de Caldiero. Les Autrichiens eurent une cinquantaine de morts et vingt prisonniers.

Pendant ce temps, la division Merville du corps de Radivojevitch, forte d'environ quatorze mille hommes, avait pris position à Caldiero et sur les hauteurs de Colognola. Le reste de ce corps était vers Soave et sur l'Alpon. Les Autrichiens avaient commencé à retrancher la belle position de Caldiero, qu'ils avaient déjà plusieurs fois défendue en vain. Le Prince Vice Roi, prévenu de ce mouvement, résolut de chafser l'ennemi de ce poste. S'il pouvait réufsir à malmener l'aile gauche autrichienne, à retarder ses projets sur Vérone, et à lui faire acheter au prix du sang, chaque pas qu'elle ferait pour s'approcher de cette place, il avait encore rempli le but, qui avait fait naitre l'expédition d'Ala. Gagner du temps est tout, dans une guerre défensive, nous l'avons déjà dit, et en obligeant le général Hiller à douter de la pofsibilité d'emporter de front le pafsage de l'Adige, on le forçait, ou à rester dans l'inaction, ou à manoeuvrer. L'un et l'autre résultat était égalemeut utile. D'ailleurs la manière la plus avantageuse de faire la guerre défensive, n'est-elle pas de harceler son ennemi, en prenant continuellement l'initiative de l'attaque? Quelque soit la supériorité des forces de l'adversaire qu'on a à combattre, on est sur, en l'attaquant à chaque instant et sur differents points, de suspendre ses mouvements offensifs et de le forcer à changer de projets, ou à rester dans une incertitude toujours désavantageuse, Le 13, dès que la deuxième Lieutenance eùt repris ses postes, le Prince Vice Roi avait fait ses dispositions d'attaque sur Caldiero, pour le 14; mais le mauvais temps fit retarder le mouvement jusqu'au lendemain. Pl.IV.

Le 15, la division Marcognet et la brigade de cavalerie du général Bonnemain, avec douze bouches à feu, débouchèrent de Vago, sur la grande route, se portant de front sur la position de Caldiero, qui était défendue par le général Eckhardt. La division Quesnel, débouchant par Fontana, entre Vago et Lavagno, dirigea sa brigade de droite sur Colognola (R), où était la brigade ennemie de Veesey;

sa brigade de gauche se dirigea sur Illasi, afin de déborder et de tourner la droite de l'ennemi. Cette division, agifsant dans un terrein inégal, ne devait avoir avec elle qu'un escadron et une demie batterie. Le général Mermet, avec une brigade de la division Rouyer, la brigade de cavalerie du général Perreymond et six bouches à feu, déboucha par la droite de St. Martin. Elle devait se diriger à la droite de Rotta, afin de tourner la gauche de l'ennemi et d'arriver par Castelletto et Villabella sur ses derrières. Le général Rouyer, avec sa seconde brigade, devait soutenir la division Marcognet. La garde royale, laifsant deux bataillons à Vérone, en envoya deux en reserve à St. Martin. Un bataillon du 14e léger fut placé à Pojana, à l'entrée de la Val Polesella.

Pl.IV. L'attaque commença à dix heures du matin. La brigade Jeanin prit la gauche de la route, et ayant fait replier tous les postes de l'ennemi, se présenta devant les retranchements dont il s'était couvert, sur les hauteurs de St. Pietro, à la gauche de la route. La brigade Deconchy, se dirigea sur le mamelon qui est à droite de la route. Alors le général Jeanin, ayant fait emporter les hauteurs de S. Pietro, par une brusque attaque du 53e régiment, et continuant son mouvement en avant, se trouva avoir bientôt dépafsé le mamelon de Caldiero, qui était défendu par le régiment de Jellachitch, auquel la verité historique veut qu'on ajoute le surnom de brave. Ce mamelon, qui était la principale position de l'ennemi, était vivement attaqué par la brigade Deconchy. Le général Jeanin se rabattit defsus avec une partie de ses troupes et le prit à revers. Le régiment de Jellachitch se voyant attaqué de flanc et presque à dos, par le 53e régiment, fut obligé de quitter ses retranchements, ce qui ne put se faire sans quelque désordre. En même temps un peloton du 31e régiment de chafseurs, commandé par le lieutenant Charbonnier, gravifsant l'escarpement du côté des bains, chargea sur ce régiment, pendant que la brigade Deconchy entrait de front dans les retranchements. Tout ce qui y était resté fut pris, ou tué, et le régiment de Jellachitch perdit beaucoup de prisonniers, et presque toutes ses armes.

Ces deux positions avancées ayant été enlevées, le général Bonnemain put déboucher par la grande route et dépasser la division Marcognet. Au delà des mamelons, le général Bonnemain mit son artillerie en batterie, à demi portée de fusil des retranchements, que l'ennemi avait en seconde ligne, en la faisant soutenir par quelques escadrons. Le feu de cette batterie, principalement dirigé à revers sur la ligne ennemie, qui était encore sur les hauteurs de Colognola, l'obligea à un mouvement rétrograde, qui débarassa la division Quesnel des obstacles qu'elle devait rencontrer à Colognola. Cette division dépassa alors le village, la brigade de droite se dirigeant vers Soave, et celle de gauche, qui avait tourné Colognola par Tromegna, arrivant de revers également sur Soave, par Costeggiola et San Vettore. La brigade Vecsey fut renversée de position en position, jusques sur les hauteurs de Soave et Monteforte, où elle reprit position. Le régiment autrichien de Chasteler, fut placé au château de Soave. Dès le commencement de l'action, les brigades Vecsey et Eckhardt avaient été renforcées par quelques bataillons, quel eur avait envoyés le général Radivojevitch. La brigade Eckhardt, qui était sur la grande route fut également poussée la bayonette dans les reins, jusqu'au delà de l'Alpon, à Villanova (S), où elle se rallia derrière la brigade de grenadiers du général Stutterheim, qui était venu prendre position au pont de Villanova. Pl. IV.

La brigade du général Bonnemain suivit l'ennemi sur la route de Villanova, le serrant de très près et le chargeant chaque fois qu'il voulait prendre position. Après avoir dépassé Villabella, l'artillerie de cette brigade engagea une vive canonade avec les batteries du général Stutterheim, placées sur la digue de gauche de l'Alpon, et qui furent très maltraitées. Alors le général Grenier, voyant que la brigade de cavalerie était prise en flanc par une partie des batteries de l'ennemi, sur les hauteurs de Soave, mit à la disposition du général Bonnemain, six autres bouches à feu. Ce général plaça cette nouvelle batterie sur sa gauche, la dirigeant sur les hauteurs de Soave. Il fit éclairer et soutenir ces deux batteries, par une partie de sa brigade, le restant étant en reserve sur la grande route.

La brigade Vecsey, toujours ménacée de front par la division Quesnel, et prise en flanc, par les six bouches à feu que le général

Bonnemain avait dirigées contre elle, fut obligé de se replier au delà de l'Alpon, derrière Monteforte. La canonade, sur les bords de l'Alpon, dura cependant jusqu'à la nuit. Le général Mermet arrêté à chaque pas par les mauvais chemins, et les inondations qui couvraient le terrein qu'il avait à parcourir, ne put arriver que très tard à Castelletto et ne prit point part à l'action.

La perte de l'ennemi s'éleva à plus de quinze cents hommes hors de combat, neuf cents prisonniers et deux pièces de canon. Le Feldmaréchal Lieutenant Merville fut blefsé. Le Lieutenant Colonel comte Banffi, des hulans de l'archiduc Charles, fut tué. Cet officier fut très regretté dans l'armée autrichienne. Notre perte fut d'environ cinq cents hommes. Parmi les officiers qui se distinguêrent. on remarqua plus particulièrement, le colonel Desmichels du 31e de chafseurs, le chef d'escadron Dubois du 4e de chafseurs italiens et le capitaine Faure, commandant de la batterie d'artillerie à cheval, qui était avec la brigade Bonnemain. Quant à ce général il n'y a rien à ajouter à l'éloge que lui meritera sans doute le récit de ses actions. Nous le verrons encore, dans le courant cette campagne, déployer, dans une autre occasion brillante, sa valeur et ses talents militaires.

Les régiments ennemis qui furent engagés dans cette occasion, sont ceux de Chasteler, Bianchi, St. Julien, et Jellachitch infanterie, les 8e et 9e de chafseurs, le bataillon de grenadiers de Chimany, les hufsards de Frimont et les hulans de l'archiduc Charles. Cela fait un total de dix-huit mille hommes au moins, sans compter le reste de la brigade de grenadiers de Stutterheim. De notre côté il n'y eut d'engagé, que les brigades Jeanin, Deconchy et Campi, et celle de cavalerie du général Bonnemain, ce qui fait environ onze mille hommes.

La journée du 16, fut employée à relever les blefsés et à détruire les ouvrages de l'ennemi. Le 17, l'armée rentra à Vérone; elle n'y reprit pas tout à fait ses anciennes positions. La brigade Jeanin, de la division Marcognet, resta en position à St. Martin, et derrière le torrent de Vago. La brigade Deconchy seule, vint prendre poste à Ronco. Legnago fut couvert par le corps de l'adjudant commandant Montfalcon. Cependant le général Hiller, qui était arrivé le 12 à Vicence, avait ses têtes de colonne en avant de cette ville. Le 16,

craignant une nouvelle attaque de l'armée française, il fit appuyer la brigade Vecsey par trois bataillons du régiment de Benjowski, qui Pl. IV. prirent poste à Monte Bastia, au dessus de Illasi et Cazzano. Le régiment de Deutchmeister fut placé en avant de Montebello, pour soutenir les brigades Eckhardt et Stutterheim. Afin de faire une diversion vers l'aile droite de l'armée d'Italie, pendant qu'il avait le projet d'attaquer Caldiero et Vérone, le général Hiller ordonna à la brigade Fölseis de se rapprocher de Legnago et d'occuper Bevilacqua (T). La brigade Stahremberg vint également prendre position entre Arcole et Albaredo, en face de Ronco, Ce dernier mouvement devait paraitre avoir pour but le passage de l'Adige, sur ce dernier point.

Le 18, la brigade Vecsey, ayant été jointe par le régiment de Benjowski reprit ses positions de Colognola et Illasi. La brigade Eckhard soutenue à peu de distance par le régiment de Deutschmeister, occupa de nouveau Caldiero. Le général Hiller, vint avec la division Pflacher, derrière l'Alpon vers Villanova. Le même jour, le général Eckhardt fit attaquer les avant-postes de Vago, tandis que Pl. IV. la brigade Vecsey poussait des reconnaissances d'Illasi vers Lavagno. Le poste de Vago fut forcé et obligé de se replier en arrière de St. Giacomo, où s'établirent les avant-postes autrichiens. Le général Marcognet se voyant en présence de forces très supérieures, et ménacé d'être tourné par sa gauche, concentra la brigade Jeanin à St. Martin, en faisant occuper Montorio, par deux bataillons du 101e régiment.

Le 19, l'ennemi se mit en mouvement, pour attaquer l'avant-garde de l'armée d'Italie. La brigade Vecsey, avec deux escadrons de cavalerie déboucha de Colognola et Illasi, sur les hauteurs de Lavagno, se dirigeant vers Montorio. Cette brigade avait encore été renforcée par les régiments de Spleny et de Duka, descendus de Roveredo et Ala, par Campo Bruno et Badia Calavena, dans la val d'Illasi. Les brigades Eckhardt et Stutterheim, débouchèrent, sur deux lignes, de Caldiero par la grande route. Le 8e bataillon de chasseurs, fut dirigé de Caldiero, par la droite de Rotta et de Vago, sur Campalto, pour ménacer la droite de la brigade Jeanin. Le général Hiller s'avança, jusques sur les hauteurs de Colognola et d'Illasi, avec la division Pflacher. Les avant-postes français furent aisé-

du petit nombre de troupes qui donnèrent; nous eumes plus de sept cents hommes hors de combat.

Le lendemain 20, la brigade Jeanin, qui avait souffert et était fatiguée des combats précédents, rentra à Vérone. Elle fut remplacée à St. Michel par la division Rouyer, que le Prince Vice Roi crut devoir placer en entier à St. Michel, dans l'attente d'une nouvelle attaque du général Hiller. La brigade Deconchy resta à Ronco. L'ennemi se tint en position à Caldiero, Colognola et Illasi, ayant son avant garde à St. Martin et Montorio et sur la ligne de côteaux qui bordent le torrent de Fibio. Le 19, pendant le combat, les autres
Pl.IV. corps de l'armée autrichienne avaient été en mouvement. Le général Sommariva avait détaché dans la Val Pantena le général Winzian, qui s'était avancé jusqu'à Lugo, au desſus de Grezzana. Le général Wlasitch avait fait mine d'attaquer la Corona et la Ferrara. Le brigade Stahremberg s'était disposée en apparence, à paſser l'Adige à Ronco. Mais toutes ces démonstrations ne furent d'aucun effet, et n'eurent point de résultat.

Un décret impérial, du 8 novembre, accorda à l'armée d'Italie, sur la conscription, un renfort de quinze mille hommes. Le même décret ordonnait auſsi la formation d'une armée de reserve d'Italie, forte de quarante trois bataillons, et répartie en trois divisions. Cette armée devait être composée des troupes qui se réuniſsaient en Piémont, et surtout à Alexandrie, La formation commença en effet et le général Gratien, qui devait commander une des trois divisions, se rendit à Alexandrie, tandis que le général Fresia était occupé à Turin, à en organiser une seconde.

Dans la nuit du 10 au 11 novembre, le général Nugent s'embarqua, avec les troupes qui avaient servi au siége du château de Trieste, à bord d'une escadre anglaise, qui était depuis quelque temps en rade. A peine fut elle au large, que cette expédition se partagea en deux. La deuxième division se rendit devant Venise, dont elle commença le blocus par mer. La première division, composée des vaiſseaux de ligne, l'Aigle, et le Terrible (Tremendous) et du brik le Masque (Vizard), de deux transports anglais et huit autrichiens, seize Trabacoli, une Bombarde et quatre bateaux canonniers autrichiens; suivit d'abord la côte de l'Istrie. Puis, cinglant à l'ouest, dans la

direction de Ravenne, elle vint mouiller le 14, dans la rade de Goro (A). Le général Nugent résolut de débarquer pendant la nuit, croyant la garnison des forts plus nombreuse, qu'elle ne l'était en effet. Il en- Pl. V. voya d'abord une avant-garde, composée d'une partie du régiment de l'archiduc François Charles, et d'une du régiment de Creutz, sous la protection de quatre chaloupes anglaises. Cette avant-garde débarqua entre les forts de Goro et de Volano (B), près de l'embouchure du canal blanc de Mesola. Le poste, qui se trouvait en cet endroi (C), fut attaqué et repoussé. Le second transport de débarquement étant arrivé à terre, l'avant-garde ennemie marcha en avant, attaqua et enleva une compagnie de vétérans et s'approcha de Volano. A huit heures du matin, presque toutes les troupes étaient débarquées. La garnison du fort de Volano abandonna alors son poste, et le fort de Goro, ayant été investi, capitula le même soir. De Volano, le général Nugent se dirigea sur Ferrare, où il arriva le 18. Les dépots, qui étaient dans cette place, l'avaient évacuée en hâte pour se retirer à Bologne, où se trouvait alors le général Pino. Le général Nugent, dont le corps montait à environ trois mille hommes, en partie Autrichiens, en partie Anglais, Calabrois ou déserteurs italiens, prit position en avant de Ferrare (D), poussant ses avant-postes vers Malalbergo.

Cette diversion du général Nugent, quelque peu importante qu'elle fut, par le nombre des troupes qui y furent employées, était très nuisible à l'armée d'Italie, qu'elle obligeait à s'étendre et à diviser ses forces, pour couvrir les départements situés vers l'embouchure du Pò, et sur la mer Adriatique. Bientòt ce corps allait entrer en communication avec le restant de l'armée ennemie, et la supériorité des forces de celle-ci, permettait au général Hiller de faire passer à la droite du Pò, une forte division. Le cours de l'Adige forme, au dessous de Vérone, une courbe, dont la concavité était du côté de l'ennemi. Cette disposition, qui facilitait ses mouvements sur le bas Adige, rendait bien plus difficile, à l'armée d'Italie, la défense du passage de Rovigo, qu'il aurait cependant bien fallu òter aux Autrichiens. Il est vrai que le Prince Vice Roi, comptant et devant compter sur le secours des Napolitains, dont la prochaine arrivée fut annoncée, vers ce même temps, ne pouvait considérer le mouvement du géné-

ral Nugent, que comme une expédition de partisans. En effet, dès
Pl.I. que les troupes napolitaines seraient arrivées du côté de Ferrare et de Ravenne, non seulement il était impofsible aux Autrichiens de se soutenir au delà de l Adige, mais le siège même de Venise ne pouvait, peut-être, plus être continué. Mais les négotiations, qui amenèrent le traité du 11 janvier, étaient entamées et le général Hiller savait bien que le général Nugent, en s'étendant vers Ravenne et Rimini, allait au devant d un futur allié.

Peu après l'occupation de Ferrare par ce dernier, le lieutenant colonel Gavenda y arriva avec deux escadrons de Radetzki et quelques détachements d'infanterie. Dès le 17 novembre, aufsitôt que le Prince Vice Roi eût appris le débarquement du général Nugent, il s'était décidé à envoyer sans retard des troupes de ce côté. Le major Merdier, du 42e de ligne, reçut l'ordre de se rendre à Ferrare, avec un bataillon de son régiment et un du 1er étranger, afin de défendre cette ville, ou de la reprendre, si l'ennemi en était déjà maitre.

Le 22, les Autrichiens firent des préparatifs en face de Ronco,
Pl.IV. dans le defsein apparent d'y pafser l Adige. La brigade Jeanin reçut en conséquence l'ordre de se rendre à Isola Porcarizza (K), en seconde ligne de la brigade Deconchy, pour la soutenir en cas de besoin. Mais le Prince, ayant appris la prise de Ferrare par l'ennemi, jugea bien que ses mouvements vers Albaredo, n'étaient qu une démonstration, tendante à cacher ceux qu il faisait sur le bas Adige. En effet le général Stahremberg, quittant sa position en face de Ronco, se mettait alors en mouvement, pour pafser l'Adige à Boara et se rendre à Rovigo. Prévoyant donc que la colonne du major Merdier allait se trouver trop faible contre les troupes que l'ennemi pouvait lui opposer, le Prince Vice Roi crut nécéfsaire d'en envoyer d'autres vers Rovigo.

Le général Deconchy reçut l'ordre de partir le 24, avec la 29e demi brigade provisoire et le 3e régiment de chafseurs à cheval italien,
Pl.V. pour se rendre d'abord à Trecenta (N), puis sur le bas Adige. Cependant le major Merdier, qui avait pafsé le Pò à Ostiglia, et avait fait le tour par Cento, était arrivé le 25, avec sa colonne à Malalbergo; le 26 il marcha sur Ferrare. Le général Nugent avait con-

centré ses troupes dans cette ville, et n'avait qu'une avant-garde du côté de Malalbergo. Une autre avant-garde avait été placée à Ponte di Lagoscuro, pour garder le paſsage du Pò; elle avait des postes avancés vers Occhiobello. Le major Merdier attaqua les premiers postes ennemis près de Malalbergo, et après un combat aſsez court, les renversa succeſsivement sur Ferrare, avec perte d'une soixantaine de mort et cent prisonniers. Il voulait faire attaquer la ville, mais il fut arrêté par le feu des remparts, et Ferrare n'est point un poste, qui puiſse être enlevé d'un coup de main par un petit corps. Le même jour, le général Deconchy avait envoyé, de Trecenta, un escadron du 3e de chaſseurs à cheval en reconnaiſsance sur Ferrare. Cet escadron surprit et enleva à Occhiobello, les avant-postes ennemis. Le général Nugent, se voyant ménacé de front et à dos, trouva plus prudent de se retirer. Il quitta donc Ferrare dans la nuit, et se replia d'abord à Crespino (L), puis à Mesola (M). Le major Merdier entra à Ferrare, le 27 au matin.

Le 27, à la pointe du jour, le Prince Vice Roi, afin de pouvoir juger des forces que l'ennemi avait conservées devant Legnago, fit sortir de cette place une reconnaiſsance d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du général Mermet. Cette reconnaiſsance, soutenue par un bataillon du 53e de ligne et un du 2e étranger, pouſsa tous les avant-postes ennemis jusqu'à Bevilacqua, où se trouvait le gros de la brigade autrichienne de Fölseis. Après être restée quelque temps en présence, la reconnaiſsance rentra vers le soir à Legnago, avec soixante et quinze prisonniers ennemis.

Vers la fin du mois de Novembre, le Prince Vice Roi reçut, du général Miollis, gouverneur de Rome, l'avis de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines, qui devait se rendre dans la haute Italie. Ces corps, composé de deux divisions d'infanterie et d'une de la garde, marchait dans l'ordre suivant. La première division, commandée par le Lieutenant Général Carascosa, était de quatre régiments (huit bataillons) d'infanterie, deux régiments de càvalerie et seize bouches à feu. Elle se dirigeait directement sur Rome, où elle devait arriver du 25 novembre au 2 decembre. La deuxième division, commandée par le Lieutenant Général d'Ambrogio, était de neuf bataillons d'infanterie et huit bouches à feu. Elle se dirigeait par les

Abruzzes sur Ancone, où elle devait arriver du 2 au 4 décembre. La division de la garde, commandée par le Lieutenant Général Millet, était de cinq bataillons, huit escadrons et seize bouches à feu. Elle se dirigeait sur Rome et devait arriver dans cette ville à la suite de la division Carascosa.

Quoique le Roi de Naples meditât, dès lors, sa défection et qu'il fût dejà en négotiation, avec les ennemis de la France, il ne cessait pas de protester de sa fidelité, à remplir ses engagements envers cette puissance. Flottant entre l'amour de la patrie, qui n'était pas encore éteint chez lui, et les intrigues de quelques personnes qui l'entouraient; ses actions et ses discours, ses démarches et ses protestations, étaient dans un contraste perpétuel. Plus tard les ménées des ennemis de la France prévalurent, aidées par une protection puissante, qu'ne ambition dénaturée avait uni à leurs desseins. Le Roi de Naples, ébranlé jusques dans le sein de ses affections personnelles, méconnaissant ce qu'il devait, meme à sa propre sureté et à sa conservation, se laissa entrainer dans l'abime, qui a fini par l'engloutir. Mais rien d'officiel ne transpirait encore contre lui, et l'Empereur Napoléon paraissait lui même trompé. Si à cette époque, ce Souverain doutait, peut-être, que le Roi de Naples voulut concourir activement à la défense de l empire français, au moins ne croyait-il pas à une défection totale. Le gouvernement napolitain, en annonçant la marche de ses troupes, qu'il avait promis de réunir à l'armée d'Italie, demanda la libre disposition des magasins de vivres et de munitions et l entrée des places fortes du royaume d'Italie. Le ministre de la guerre de l'empire français, avait prescrit aux commandants militaires, des départements Romains et Toscans, de remplir cette demande. Aucun motif fondé n'autorisant le prince à s'y refuser, il fit donner des ordres semblables, dans les places du royaume d'Italie.

Le mouvement des troupes napolitaines eut lieu en effet, ainsi qu'il avait été annoncé. Les premiers bataillons de la division Carascosa, arrivèrent à Rome à la fin de novembre. Le reste suivit successivement et la garde vint immédiatement après. A peine cette dernière division avait elle achevé d'arriver à Rome, qu'on y vit paraitre la tête d'une troisième, qui n'était pas comprise dans le premier ta-

bleau de mouvement. Elle était commandée par le Lieutenant Général Pignatelli Cucchiara et se composait de huit bataillons d'infanterie. La marche de ces troupes était lente; et le passage dura pendant tout le mois de décembre. Le Roi de Naples, qui voulait attendre le résultat de ses négotiations avec les alliés, mit d'abord d'assez longs intervalles entre la marche des différentes colonnes. Non content de ce premier moyen de gagner du temps, il donna à ses généraux l'instruction sécrète, de retarder leur mouvement autant qu'ils le pourraient. En conséquence ces derniers usèrent de toutes sortes de prétextes ponr prolonger leur séjour dans chaque ville.

La garde royale napolitaine et la division Carascosa, après avoir séjourné quelque temps à Rome, continuèrent leur mouvement sur trois colonnes. La première se dirigea par Macerata sur Ancone. La seconde par Furlo, sur Fossombrone et Fano. La troisième par Viterbe sur Florence. La division d'Ambrogio se rendit toute entière à Ancone. La division Pignatelli resta à Rome. Ces quatre corps qui formaient un total de trente bataillons et seize escadrons, ayant cinquante bouches à feu à leur suite, s'élevaient à environ trente-quatre mille hommes.

La force des troupes françaises dans la 30e division militaire, ne s'élevait à cette époque qu'à quatre mille hommes au plus, dont deux mille cinq cents combattants. Ces troupes se composaient des cadres des troisième et quatrième bataillons du 6e régiment de ligne; des dépots des 14e et 22e légers, et du 2e régiment étranger; d'un bataillon de volontaires romains; d'une compagnie d'artillerie, trois de gendarmerie et deux de canonniers garde-côtes. Elles étaient réparties au château St. Ange, à Cività Vecchia et sur la côte.

Cependant, à l'aile droite de l'armée d'Italie le général Deconchy s'était avancé, le 27, à Fratta (O) et à Villanova (P). De ce point, il envoya des reconnaissances sur Rovigo, que l'ennemi venait d'évacuer. En même temps, il fit occuper Lendinara (R), et se lia par des postes intermédiaires, sur la rive droite de l'Adigetto, avec celui de Badia (Q). Dans la nuit, le général Deconchy reçut l'avis que l'ennemi faisait des mouvements à Masi (H). Le général autrichien Fölseis, qui y avait un poste, avait jeté un parti au delà de l'Adige (G) et avait fait occuper une des iles de cette rivière, en

face de Badia. Il y faisait préparer des bateaux et paraissait occupé des préparatifs d'un pont. Tous ces mouvements n'étaient encore que des démonstrations, tendantes à courrir celui que le général Marschall voulait faire, sur Boara et sur Rovigo. Cependant le général Deconchy crut devoir faire renforcar la garnison de Badia, par deux compagnies de voltigeurs et se rapprocher de ce point. Le 28, il prit position à Lendinara.

Pendant ce temps le général Marschall s'était avancé à Boara (S) avec la brigade Stahremberg, qui lui était arrivée du centre de l'armée. Le général Deconchy reçut avis de ce mouvement, pendant qu'il était à Lendinara, et ses reconnaissances le lui confirmèrent. Il serait parti, dans la nuit même du 28, si une pluie violente et l'obscurité qui en était la conséquence ne l'en eussent empêché. Le 29 au matin, il se mit en marche et ayant depessé Rovigo, où l'ennemi n'avait pas encore paru, il se présenta devant Bora. L ennemi y était en forces très supérieues, et le général Deconchy, n'ayant point d'artillerie; se trouva dans l'impossibilité de tenter une attaque. Il se replia en conséquence sur Villanova et Fratta. Le lendemain 30, il se retira à Trecenta, où il résolut d'attendre l'artillerie et les renforts qu'il avait demandés.

Le 1er décembre, un bataillon du 106e régiment de ligne arriva à Trecenta, avec deux pièces de canon. Après avoir reçu ce renfort le général Deconchy se décida à marcher de nouveau sur Boara et Rovigo. Son intention était de chasser l ennemi de ces deux postes, et de couper par là, la communication entre le général Nugent, qui était encore vers Crespino, et le corps de blocus de Venise. Le général Marschall, ayant fait passer l'Adige au régiment de Benjowsky, qui était en tête de colonne de la brigade Stahremberg, à laquelle il avait été envoyé comme renfort, l'avait fait avancer entre Boara et Rovigo. Il avait également envoyé quelques troupes à Adria (I) et à Lorco (K). Le 2, le général Deconchy vint à Fratta, par Canda et S. Bellino, et poussa des reconnaissances vers Leudinara, Villanova et Costa. Ces reconnaissances ne trouvèrent l'ennemi dans aucun des trois endroits. Le 3, à sept heures du matin, la colonne se mit en marche, dans la direction de Rovigo et sur les deux rives de l'Adigetto, passant par Villanova et Costa. Il avait donné ordre à

deux compagnies dù 106e régiment qui avaient été envoyées à Badia, de le rejoindre à Villanova. Un escadron du 3e régiment de chaſ-seurs, avait été détaché sur la droite pour éclairer la rive gauche du Canal blanc. De Villanova, une autre escadron devait être dirigé á gauche pour éclairer le bord de l'Adige.

Pendant la nuit, le général Marschall avait étendu le régiment de Benjowsky par échelons, sur l'Adigetto. Un bataillon de ce régi- Pl. V.
ment fut placé à Lendinara (T), un à Villanova (V), un à Costa (W) et un à Roverdiere (X). Le générai Deconchy, arrivé à Villanova, fit brusquement attaquer le bataillon ennemi et l'enleva en grande partie. Ayant alors appris qu'il y avait un autre bataillon autrichien à Lendinara, et la faibleſse de sa colonne l'empêchant de la diviser et d'en détacher aſsez de troupes pour attaquer ce poste, il se contenta de laiſser en observation à Villanova, un demi bataillon du 106e régiment. Le général Deconchy continua ensuite sa marche avec deux bataillons et deux escadrons. Les troupes ennemies qui étaient à Costa et à Roverdiere, furent en partie prises et en partie culbutées sur Rovigo (E), où le colonel Senitzer les rallia et eſsaya de se défendre. Mais il fut encore battu et obligé de se replier sur Boara où il repaſsa l'Adige. Pendant ce temps, les deux compagnies du 106e régiment, dirigées de Badia à Villanova, arrivèrent devant Lendinara. Le bataillon de Benjowsky, qui s'y trouvait, avait quelques compagnies en position sur la route, elles furent ramenées dans la ville, où le combat se maintint le restant du jour. Pendant la nuit ce bataillon repaſsa l'Adige à Rotta Sabadina. Le général Deconchy serait bien resté en position devant Boara, mais sa colonne était trop faible pour défendre le paſsage de l'Adige, devant les forces supérieures qui s'y raſsemblaient. D'ailleurs elle était encombrèe d'un nombre de prisonniers, presque égal à celui des soldats qui la composaient. Il se décida donc à se replier le même jour sur Fratta et Villanova où il prit positien. La perte de l'ennemi dans cette journée s'éleva à quatre cents hommes hors de combat et neuf cents prisonniers dont un major et douze officiers. La notre fut de quarante morts et cent trente cinq bleſsés.

Le Prince Vice Roi, à la nouvelle des derniers mouvements de l'ennemi, et de la marche de la brigade Stahremberg vers Boara, ne put pas douter de son dessein. Il vit bien que le général en chef autrichien voulait se rendre maitre du passage de Boara et de Rovigo, afin d'entrer en communication avec le corps du général Nugent, qui devait s'avancer vers Ravenne et Rimini. Ce passage était également nécéssaire pour compléter le blocus de Venise, qui ne pouvait être bien assuré, tant que l'armée d'Italie, maitresse de Rovigo, pourrait communiquer avec la première place, par Cavanella d'Adige et Chioggia. Le Prince se décida donc á envoyar une division entière sur ce
Pl.IV point. En conséquence, le 4, la brigade Campi fut envoyée à St. Michel, pour relever la brigade Schmitz. Cette dernière se rendit à Ronco (a), pour remplacer la 31e demi brigade provisoire, qui appartenait à la division Marcognet.

Le même jour le général Marcognet, ayant réuni à Ronco, les huit bataillons restants de sa division, se mit en mouvement vers le bas Adige. Le 6, il vint prendre position entre Lendinara et l'Adi-
Pl.V ge (Z), appuyant sa gauche à Rotta Sabadina et se liant, par ses postes de droite, à la colonne du général Deconchy. Ce dernier était toujours resté en position à Villanova et Fratta. Pendant ce temps la brigade Stahremberg était arrivée à Boara et y avait passé l'Adige. Elle occupait en partie la tète de pont de Boara Polesine, qui avait été établie depuis le premier passage du général Marschall, et où se trouvait aussi le régiment de Benjowsky. Quelques bataillons de la même brigade avaient été placés à Conca di Rame (a). Rovigo était également occupé par une forte avant-garde. Le général Marschall s'était lui même approché de Boara, avec quelques troupes, afin d'être à portée de soutenir au besoin la brigade Stahremberg; quoique cette dernière fut déjà bien plus forte que la division Marcognet Cette division était réduite, par les combats du 15, du 18, du 19 novembre et du 3 décembre à environ cinq mille combattants.

Le 8, la division Marcognet, ayant laissé un bataillon du 106e régiment en réserve à Lendinara, se mit en marche sur trois colonnes. Celle de gauche commandée par le général Jeanin, se dirigea par Lusia, sur Conca di Rame (b). Celle du centre, où était le général Marcognet en personne, prit la direction de Bormio; de là elle

devait suivre la rive gauche de l'Adigetto. La colonne de droite, formée des troupes du général Deconchy, devait suivre la rive droite du même canal. A peine la colonne de gauche fut-elle arrivée devant Conca di Rame, qu'elle se trouva fortement engagée avec les bataillons ennemis, qui se trouvaient sur se point; elle fut même obligée de plier. Mais le général Marcognet, qui était alors vers Grompo (e), l'ayant fait renforcer par un bataillon du 53e régiment, le combat se rétablit et après une vive résistance, l'ennemi fut obligé de se retirer de Conca di Rame et de se replier sur Boara. La colonne du centre et celle de droite, continuant leur mouvement, chassèrent l'ennemi de Rovigo, et vers le soir le général Marcognet prit position devant la tête de pont de Boara (d). Le combat cessa à la nuit, mais, vers les dix heures du soir, le général Stahremberg, ayant fait une vigoureuse sortie, à la tête des régiments Benjowsky, Gradiscaner et Landwehr de l'archiduc Charles parvint à repousser les troupes de sa division Marcognet qui se trouvaient devant Boara. Elles furent ramenées sur Rovigo. Le général Marcognet, se voyant en présence de forces supérieures, et désespérant de pouvoir faire repasser l'Adige au général Stahremberg, appuyé par une partie de la division Marschall, se décida à la retraite.

Le 9, il revint prendre position à Villanova, Fratta et Rotta Sabadina (g, Z.). Cette affaire couta plus de trois cents hommes à la division Marcognet; le 53e régiment y souffrit beaucoup et le brave colonel Grosbon, qui le commandait, y fut blessé. Le 10, la division Marcognet, continuant son mouvement de retraite, vint prendre position à Trecenta (N), Salvatera (h), Canda (i) et Lendinara (R). Le 11, d'après les ordres du Prince Vice Roi, cette division se replia en arrière du Castagnaro, appuyant sa gauche à Villa Bartolomea (k) et sa droite à Trecenta (N). Une tête de pont fut établie en face de Castagnaro (l).

Le passage de l'Adige étant resté à l'armée autrichienne, la brigade Stahremberg prit position entre cette rivière et le Pò, s'étendant par sa droite jusqu'à Lendinara et Badia et ayant, par sa gauche, des postes sur le Pò, en face de Ponte di Lago scuro. Le général Nugent, maitre de ses mouvements, quitta sa position de Mesola, et se dirigea vers Comacchio. Aussitôt après le combat du 3, et la re-

Pl. I. traite de la brigade Deconchy, il avait détaché le lieutenant colonel Gavenda, avec un escadron des hussards de Radetzky, et environ mille hommes d'infanterie, le long de la côte. Cet officier arriva le 5 à Comacchio, et poussa de suite en avant à Primaro. Un détachement de trois cents hommes, du cinquème bataillon du 1er régiment étranger, qui s'y trouvait avec deux bouches à feu, se retira sur Ravenne, après avoir échangé quelques coups de canon. Le 6, le lieutenant colonel Gavenda passa le Lamone et marcha sur Ravenne. Le détachement du 1er régiment étranger se retira à Cervia.

Le 10, le général Nugent arriva à Ravenne avec le restant de son corps. Dès son arrivée il publia une proclamation aux peuples de l'Italie, dans laquelle il les rappelait à leur ancienne forme de gouvernement, et les exhortait à se soustraire au joug qui leur avait été imposé, par la creation du royaume d'Italie et d'un gouvernement national. Cette proclamation rallia les mécontents, qui ne manquent dans aucun pays, et les esprits inquiets de la basse classe du peuple, qui croient trouver dans chaque changement une amélioration à leur sort, et surtout l'abolition des impôts. Le corps franc italien, qui était à la suite du général Nugent, se recruta de tous les individus auxquels l'espérance du pillage met volontiers les armes à la main. L'insurrection commença à se manifester dans les montagnes qui bordent la voie Emilienne, entre Rimini et Faenza.

Pendant que ceci se passait à l'aile droite de l'armée d'Italie, les détachements, que le général Sommariva avait envoyés dans les mon-
Pl. I. tagnes du Brescian, firent quelques mouvements. Ceux qui étaient entrés dans le haut de la Val di Chiese, prirent poste à Storo et Lodrone. Ceux qui avaient été dirigés dans la Val di Sole, cherchèrent à pénétrer dans la Val Camonica. Un corps d'environ huit cents hommes du régiment de Hohenlohe Bartenstein. de Valaques et chasseurs tiroliens, passa le Mont Tonal, dans les premiers jours du mois de décembre et s'avança vers Edolo. Le général Gifflenga y fit marcher un bataillon du 16e régiment de ligne (25e demi brigade provisoire). En même temps un détachement de troupes de la Valtelline, sous les ordres du colonel Neri, se portait de Tirano par les montagnes à Edolo. Le 7, l'ennemi fut attaqué par le colonel Neri, battu et rechassé au delà du Mont Tonal, ayant perdu cent prison-

niers, ses bagages, ses munitions et un aſsez grand nombre de morts et de bleſsés. Une seconde tentative que les Autrichiens firent, dans la nuit du 27 au 28, sur Ponte di legno au pied du Mont Tonal, ne fut pas plus heureuse. Le colonel Neri, qui y était résté avec son détachement, les battit encore et les força à se retirer de nouveau vers Piano, dans la Val di Sole.

Cependant le Feldmaréchal comte de Bellegarde, nommé commandant en chef de l'armée autrichienne, en remplacement du général Hiller, était arrivé le 15 décembre au quartier général de Vicence. Ce changement, qui devait être suivi de l'arrivée d'un puiſsant renfort venant d'Allemagne; l'intention que le maréchal de Bellegarde annonçait hautement de vouloir forcer l'armée française dans sa ligne de l'Adige: tout semblait indiquer au Prince Vice Roi, que bientôt il serait attaqué de front. Le mouvement de l'ennemi sur le bas Adige paraiſsait terminé, et l'inaction du général Stahremberg pouvait faire croire que, pour le moment au moins, le but du général Hiller n'avait été que de couvrir le blocus de Venise. Les troupes napolitaines, dont la tète était dejá vers Ancone, approchaient et avec elles approchait l'instant de la solution d'un problème important. C'était en effet du parti qu'allait prendre le Roi de Naples, et du résultat de l'arrivée de son armée dans les départements du Rubicon et du bas Pò, qu'allaient dépendre les opérations ultérieures et le système de défense de l'armée d'Italie.

En conséquence le Prince crut devoir la concentrer un peu plus, afin de se préparer à défendre le paſsage de l Adige, dans le cas où le maréchal de Bellegarde tint à ses intentions hostiles. Le 19, la division Marcognet, laiſsant à Castagnaro (Y), les deux bataillons du 106e régiment avec le général Deconchy, vint prendre poste à Roverchiaro (Z). Un bataillon du 36e léger, du corps de l'adjudant commandant Montfalcon, resta également à Castagnaro. La brigade d'Arnaud, de la division Rouyer, rentra à Verone. La brigade Schmitz, maintint sa position de Ronco. La brigade Campi, de la division Quesnel, resta seule d'avant-garde à St. Michel. Le 24, une colonne de trois mille hommes, de la brigade Stahremberg, vint attaque la tète de pont de Castagnaro. L'ennemi fut repouſsé, après un combat très vif, avec perte d'environ quatre cents hommes; la notre fut PI.IV.

de cent dix hommes. Cette nouvelle tentative de l'ennemi, sur l'aile droite de l'armée, engagea le Prince Vice Roi, à y porter quelques troupes, sans trop cependant dégarnir sa ligne. La division Marcognet, appuyant à droite, vint prendre position a Villa Bartolomea (Y), d'où elle envoya un bataillon de renfort au général Deconchy. La brigade Schmitz appuya également un peu a droite et vint à Roverchiaro (Z).

Tous ces mouvements, qui se faisaient en plein jour et à la vue de l'ennemi, dont les avant-postes n'étaient séparés que par l'Adige, ne pouvaient pas lui echapper. Ils n'etaient pas assez décidés pour découvrir une des ailes, au point de risquer de la compromettre, et ils portaient par conséquent avec eux un double avantage. D'abord ce mouvement par échelons, a deux au trois lieues de distance l'un de l'autre, présentait, à portée du point menacé, des renforts qui pouvaient arriver successivement, pendant le combat même. Ensuite ce mouvement prolongé, d'une aile à l'autre, devait faire craindre à l'ennemi, que le Prince Vice Roi ne voulut reprendre l'offensive, sur le point même ou on avait paru le menacer. L'ennemi se trouvait donc dans la nécessité de faire un contre mouvement, qui ne pouvait manquer de retarder ou de changer ses opérations.

Le 25 décembre, le général Nugent se mit en mouvement, pour achever d'occuper la côte de l'Adriatique, jusqu'à Rimini. Son dessein était, ainsi que la suite l'a prouvé, de faire sa jonction avec les troupes napolitaines. Il y avait à Cervia un détachement de trois cents hommes du cinquième bataillon du 1er régiment étranger, le même qui s'y était retiré de Primaro. Le restant de ce bataillon était deja à Forli, où se trouvait aussi un bataillon de marche du 53e de ligne, composé de conscrits qui rejoignaient l'armée. Le général Nugent résolut d'attaquer ces deux postes à la fois. Il dirigea sur Cervia cinq compagnies d'infanterie autrichienne, le corps franc italien, et cinquante hussards de Radetzky. La ville de Forli fut attaquée de front par la grande route, et en même temps tournée par la gauche. Ce mouvement coupait également la retraite, sur Bologne, au détachement de Cervia. Le 25 même, les deux attaques eurent lieu à la fois. Le détachement du 1er régiment étranger fut forcé à Cervia; une partie fut prise et le reste obligé de se réfugier dans le

Pl. I.

fort de Cesenatico. Celui de Cervia fut abandonné; l'ennemi y trouva deux canons. A Forli, le bataillon du 53e régiment, qui s'était porté hors de la ville, au devant de l'ennemi, reçut d'abord asſez bien la première attaque; obligé de céder à la superiorité du nombre, il se retirait en bon ordre, mais la nouvelle de l'apparition des Autrichiens, de l'autre côté de Forli, ayant commencé à ébranler le soldat, une charge de cavalerie, faite par le lieutenant colonel Gavenda, mit le désordre parmi des conscrits qui ne pouvaient pas avoir la fermeté nécéſsaire. Le bataillon fut rompu et dispersé. Ces deux combats nous couterent environ cent morts et trois cents prisonniers, outre les denx canons que le bataillon du 52e régiment avait avec lui. Les débris de cette déroute se retirèrent à Bologne, ou ils se réunirent aux deux bataillons de volontaires qui venaient d'y être organisés. Le général Nugent fit occuper le lendemain Faenza et Lugo, par son avant-garde. Lui même resta à Forli, où il fut rejoint par les insurgés du département du Rubicon.

Devant Venise, l'ennemi employa le mois de décembre à reſserrer le blocus de terre. Le Feldmaréchal lieutenant Marschall, qui le dirigeait, avait sous ses ordres les deux fortes brigades de Mayer et de Rebrovitch; la première occupait la gauche et la seconde la droite. Le 10, quelques chaloupes armées de la station anglaise débarquèrent à la pointe du port de Cortelazzo, cinq cents hommes, moitié Anglais et moitié Autrichiens; le même jour le fort (T), fut enlevé. Le lendemain, le fort de Cavallino (S) le fut également. Le 12, l'ennemi, maître des deux extrémités de l'ile de Cortelazzo, fit entrer des chaloupes armées dans le canal de Pordelio, et tenta de surprendre le port de Treporti (R). Mais il fut repouſsé avec perte et forcé de renoncer à son entreprise. Le même jour, le général Dupeyroux, voulant dégager Brondolo (B); qui était ménacé en flanc, par le poste que les ennemis avaient à Conche (k), résolut d'attaquer ce dernier poste. Il fit sortir à cet effet de Chioggia, deux compagnies de la garde de Venise, quarante douaniers, et soixante marins, sous la conduite du lieutenant de vaiſseau St. Priest. L'ennemi était en forces et retranché à Conche, et la sortie fut repouſsée avec perte d'une vingtaine hommes, parmi lesquels l'enseigne de vaiſseau d'Heureux, bleſsé mortellement. A cette époque, la brigade Stah-

remberg étant établie entre l'Adige et le Pô, la brigade de Rebrovitch, qui avait déjà poufsé des détachements à Adria et à Loreo, occupa la tour de Bebbe (c) en face de Brondolo et du fort S. Anne.

En Dalmatie, l'ennemi faisait également des progrés. La défense de ce pays était absolument réduite aux garnisons des places fortes, et l'infidélité de ces garnisons hâta encore la perte du pays. Dès le 10 novembre, les anglais s'étaient présentés devant l'Ile de Lesina, la seule de la côte d'Illyrie qui tint encore. Le fort Napoléon était gardé par quatre vingts Croates, qui, à l'approche de l'ennemi, en ouvrirent les portes. Le fort d'Espagne, vivement canonné se rendit le 14. Le siège de Zara avait commencé le 22 novembre, jour où l'ennemi, qui bloquait la place depuis le premier du mois, ouvrit quatre batteries de siège. Le général Roize, qui commandait dans cette place, fut sommé en même temps. Aprés six jours du bombardement, qui commença sur son refus, la place fut sommée une seconde fois. Le gouverneur, au lieu d'accepter une capitulation, ayant demandé un armistice de deux mois, le feu recommença de part et d'autre. Cependant les symptômes de l'insurrection avaient commencé à éclater dans le bataillon croate, qui formait la majeure partie de la garnison (régiment Likaner), dès l'instant où l'ennemi s'était approché de la place. Le général Roize, prévenu que les capitaines Mefsich, Gergurich, Devcich et Allstern, étaient à la tête du complot de livrer la forterefse, en s'emparant de l'ouvrage à cornes où casernaient trois compagnies croates, les fit arrêter et les renvoya de Zara. Mais l'insurrection couvait encore dans le silence.

Le 2 décembre, un piquet de cinquante hommes, ayant été commandé, pour le service de la place, aux trois compagnies croates de l'ouvrage à cornes, un caporal, nommé Millensnich, donna le signal de la révolte. Les trois compagnies coururent aux armes et cherchèrent à s'emparer de la porte de la ville. Mais le général Roize, averti du premier mouvement de ces troupes, fit fermer cette porte à temps et, ayant garni les remparts de troupes fidèles, fit faire un feu nourri de mitraille et de mousquetterie sur les révoltés. Ceux-ci, poufsés au désespoir et ayant déjà plus de cinquante morts, parvinrent, après avoir renversé huit canons et en avoir encloué trois, à forcer la porte de l'ouvrage à cornes et celle de la demi lune, et à

sortir de la place. L'ennemi, averti de ce qui se paſsait dans la ville, et jugeant au bruit du combat que la révolte avait éclaté, s'avança; mais le général Roize avait déjà fait barricader les portes, et l'entreprise échoua.

Cependant les trois autres compagnies de croates, qui étaient casernées en ville et près du rempart, avaient pris les armes. Elles cherchèrent à s'emparer d'une batterie et à gagner la porte. Mais une autre partie de la garnison ayant marché contre elles avec du canon, une trentaine d'hommes furent abattus à la première décharge et le reste repouſsé et contenu dans la caserne. Le soir, le général Roize fit sortir de la place soixante croates, de différents postes, qu'il désarma. Le lendemain, voyant que d'un côté l'ennemi ménaçait d'un aſsaut, et que de l'autre les croates révoltés refusaient de poser les armes, le général Roize, qui ne pouvait plus partager une garnison affaiblie de plus de huit cents hommes, consentit à laiſser sortir les révoltés avec armes et bagages. Il renvoya églalement les officiers et vingt cinq canoniers croates, qui lui restaient. La garnison étant ainsi réduite à six cents hommes environ, et l'insurrection, si familière depuis dix siècles aux habitants de Zara, se manifestant auſsi parmi eux, le général Roize se vit dans la nécéſsité de capituler le 6. La garnison fut envoyée en France, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange. L'Empereur d'Autriche crut devoir recompenser, dans les quatre capitaines ci-deſsus dénommés et les autre chefs de l'insurrection, l'attachement à leur ancien Souverain. Quant aux officiers qui, se regardant comme liés par l'honneur aux serments qu'ils avaient prêtés, ne voulurent pas prendre part à la révolte, ils furent d'abord conduits prisonniers de guerre à Carlstadt. Plus tard, les considérant comme officiers français et, comme tels, non susceptibles d'être prisonniers de guerre, ils durent être renvoyés aux avant postes français. C'étaient, le major Heſsen, le chef de bataillon Lemaicz, les capitaines Karich et Maxuran, les sous lieutenants Babich et Xuppan.

Le 10 décembre, le colonel Danese, détaché par le général Milutinovitch, auſsitot après la prise de Zara, commença le siège du fort de Cliſsa. Cet officier parvint, avec beaucoup de peine, à établir une batterie de siège sur le mont Marchesina Greda, qui domine

ce fort. Le 15, après cinq jours de bombardement, le chef de bataillon Bouillerot, qui commandait le fort, ayant été sommé une seconde fois, entra en négotiations. La simple évacuation, sur laquelle il insistait, lui ayant été refusée, le feu recommença. Mais le chef de bataillon, comte Grisogono, qui commandait les Pandoures, ayant réufsi à porter l'esprit d'insurrection dans sa troupe, le chef de bataillon Bouillerot fut obligé de capituler et de se rendre prisonnier le 28.

A peu près à l'époque où le général Nugent avait occupé Forli, les premières troupes napolitaines de la division Caracosa, arrivèrent á Rimini et s'étendirent de suite vers Imola. Quoique ainsi mèlées avec les Autrichiens, leurs généraux n'en prétendaient pas moins être encore les alliés de la France. Ils entrèrent en communication avec le général commandant à Bologne, et laifsèrent toutes les autorités civiles à leurs poste. Cependant lorsqu'ils furent réquis, aux termes de l'alliance, qu'ils disaient encore exister, de concourir à une expédition contre le général Nugent, ils s'y refusèrent. Le prétexte qu'ils mirent en avant, était un armistice qu'il disaient exister entre eux et les Autrichiens. D'un autre côté le général Barbou, qui commandait à Ancone, n'avait pas tardé à concevoir des soupçons contre ces hôtes infidèles. Il avait soigneusement gardé la cittadelle, et n'avait pas étendu au delà de la ville, l'ordre suprème qui leur ouvrait les places fortes. Le général Macdonald, qui était venu à Ancone avec une brigade napolitaine de reserve, ne tarda pas à demander cette cittadelle, sous prétexte d'arrèter la désertion des troupes en les y consignant; le général Barbou se refusa à une demande aufsi ridicule.

Cette conduite plus qu'équivoque et que les ordres de l'Empereur Napoléon obligeaient à tolérer, ne pouvait qu'inquiéter extrèmement le Prince Vice Roi. Ne pouvent pas encore agir hostilement, il ne s'en erut pas moins obligé à des mésures de précaution, afin de se trouver prêt à repoufser une attaque qui ne pouvait manquer d'être prochaine. Il fit en conséquence hâter la construction d'une tète de pont à Borgoforte et l'armement du fort de Plaisance; l'un et l'autre avaient été ordonnés dès le commencement de la campagne.

Le 30 décembre, la brigade napolitaine du général Filangieri, de la division Carascosa, venant de la Toscane, entra à Bologne. Le Prince Vice Roi ne voulant pas compromettre inutilement les troupes qu'il avait encore dans le département du Reno, en les laissant au milieu des Napolitains, avait ordonné de les replier, à mésure que ceux-ci avançaient. En conséquence le général Fontaue, qui commandait à Bologne, fit partir pour Mantoue et pour Milan, les troupes et les dépots qui se trouvaient en cette place, et se retira de sa personne à Modène. Ce fut à cette époque que la colonne du major Merdier, qui avait évacué Ferrare, rejoignit l'armée sur la ligne de l'Adige, en passant par Ostiglia. Les Autrichiens ne tardèrent pas à entrer à Bologne, à la suite des Napolitains.

A peine les troupes napolitaines eurent-elles dépassé Rome, que les Anglais se mirent en mouvement sur les côtes de la Toscane. Leur intention était de s'emparer successivement de Livourne et de Gènes, et de ménacer ainsi l'armée du Prince Vice Roi, par ses communications avec le Piémont. Le corps qui était en Sicile avec Lord Bentink, avait été destiné à cette expédition et se préparait à s'embarquer. En attendant, un premier débarquement, d'environ huit cents hommes, fut effectué, le 10 décembre, vers Viareggio sur la côte de Lucques. Ce premier corps se rembarqua cependant en hâte, sur la nouvelle que le général Pouchin réunissait ses troupes à Lucques. Le 13, un second corps de dix-huit cents hommes, en grande partie Sardes ou aventuriers de toutes les nations, à la solde de l'Angleterre, fut effectué à Viareggio. Les postes français de la côte furent en partie enlevés, et en partie repoussés, et l'ennemi s'avança jusques devant Livourne. Le 14, les Anglais tentèrent une attaque sur cette place. Ayant été repoussés avec perte d'environ trois cents hommes, et ayant appris le lendemain que le général Pouchin s'approchait avec ses troupes, ils se rembarquèrent en hâte à l'embouchure de l'Arno. Il resta devant Livourne quatre vaisseaux et quatre frégates anglaises.

Pendant les derniers jours de décembre, les divisions autrichiennes, venant de Dresde et du haut Rhin, sous les ordres du Feldmaréchal lieutenant Mayer de Heldensfeld, pour renforcer l'armée d'Ita-

lie, pafsèrent en entiere l'Inn. Du 2 au 6 janvier, les quatorze premiers bataillons arrivèrent à Bolzano.

A la même époque les differents corps de l'armée, ayant reçu un nombre suffisant de conscrits, armés, equippés et instruits, le Prince Vice Roi l'organisa en six divisions de la manière suivante. Il y encadra aufsi les restes de la division italienne, qui avait été employée à la grande armée et qui était arrivée à Milan le 26 décembre.

PREMIERE LIEUTENANCE.

Le Lieutenant Général GRENIER.

				Bataillons
Deuxième Division. Le Général Rouyer.	Le Général Schmitz	9e de ligne		3
		28e demi brigade	52e de ligne	1
			67e id.	1
	Le Général d'Arnaud	35e de ligne		3
		1er régiment étranger		3
				11

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval, et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, neuf cent cinquante-six hommes.

Quatrième Division. Le Général Marcognet.	Le Général Jeanin	29e demi brigade	6e de ligne	1
			20e id.	1
			102e id.	1
		31e demi brigade	131e id.	1
			132e id.	2
	Le Général Deconchi	36e léger		1
		102e de ligne		2
		106e id.		2
				10

Deux compagnies d'artillerie à pied et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, deux cent cinquante-sept hommes.

Sixième Division. Le Général Zucchi.	Le Général St. Paul	1e léger italien	2
		2e id. id.	2
		Volontaires	2
	Le Général Paolucci	4e de ligne italien	2
		5e id. id.	2
			10

Une Compagnie d'artillerie à cheval et une du train.
Six bouches à feu.
Trois mille, trois cent quatre-vingt-trois hommes.

DEUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division VERDIER.

Le Général Campi	92e de ligne . . .		3 Bataillons
	30e demi brigade	1e léger .	1
		14e id. .	1
		10e de ligne	1
Le Général Forestier	35e léger		1
	84e de ligne . . .		3
			10

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval et deux du train.
Douze bouches à feu.
Sept mille, trois cent quatre-vingt-quatre hommes.

L'adjudant Commandant Montfalcon	25e demi brigade	1er de ligne	1
		16e id. .	1
		62e id. .	1
	42e de ligne . . .		3
Le Général Pégot	7e de ligne . . .		1
	53e . id. . . .		3
			10

Une compagnie d'artillerie à cheval et une du train.
Huit bouches à feu.
Cinq mille, cinq cent vingt-neuf hommes.

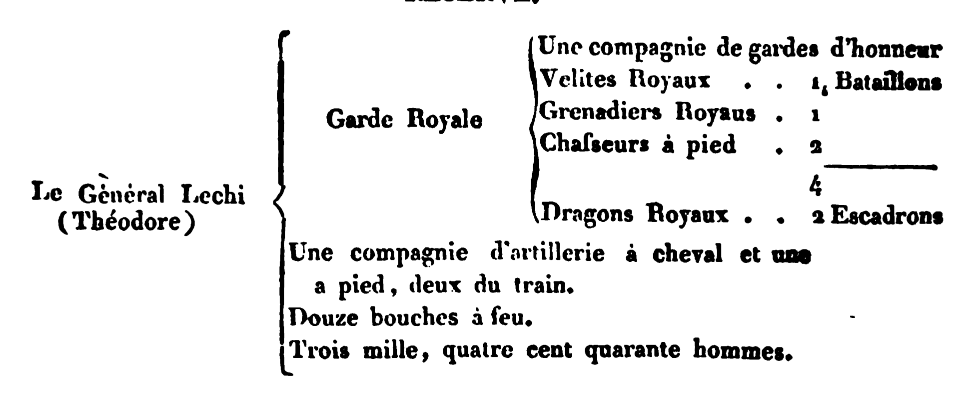
Le Général Ruggieri	3e léger italien . .	2
	2e de ligne id. . .	3
Le Général Galimberti	3e de ligne italien .	3
	6e id. . . id. .	1
	Garde de Milan . .	1
		10

Une compagnie d'artillerie à cheval et une du train.
Huit bouches à feu.
Cinq mille, trois cent cinquante-cinq hommes.

CAVALERIE.

Le Général Mermet.	Le Général Perreymond	1er de hussards franç.	2 Escadrons
		Dragons de la Reine	3
	Le Général Bonnemain	31e de chasseurs franç.	3½
		4e . id. . italien	2
	Le Général Rambourg	19e . id. . français	2
		3e . id. . italien	4
			18½
	Une Compagnie d'artillerie à cheval et une du train.		
	Six bouches à feu.		
	Trois mille dix hommes montés.		

RESERVE.



Le Général Lechi (Théodore)	Garde Royale	Une compagnie de gardes d'honneur	
		Velites Royaux . .	1 Bataillons
		Grenadiers Royaus .	1
		Chasseurs à pied .	2
			4
		Dragons Royaux . .	2 Escadrons
	Une compagnie d'artillerie à cheval et une a pied, deux du train.		
	Douze bouches à feu.		
	Trois mille, quatre cent quarante hommes.		

L'armée d'Italie se composait donc de soixante cinq bataillons, et vingt escadrons et demi, ayant quatre-vingt-dix bouches à feu, dont soixante et seize en ligne. Elle présentait un total de quarante et un mille, trois cent vingt-deux hommes, dont trois mille, trois cent dix de cavalerie; mais elle n'avait qu'environ trente-cinq mille combattants.

La première Lieutenance eut son quartier général à Isola Porcarizza (K). La division Rouyer, occupait Vallese, et Isola Porcarizza. La division Marcognet, Legnago et Castagnaro (Y). La division Zucchi, Mantoue.

La deuxième Lieutenance avait son quartier général à Vérone. La division Quesnel, occupait Veronette (1) et St. Michel. La

(1) C'est ainsi qu'on appelle la partie de Vérone, qui est à la gauche de l'Adige.

division Fresinet, Vérone. La division Palombini, Caprino, Rivoli (G) et Bussolengo.

La Cavalerie, occupait S. Gio. Lupatolo (L), Vigo et Bovolone.

La garde royale, occupait Vérone et Villafranca (Q).

Le Quartier général était à Vérone.

La reserve d'artillerie était à Valegio. Le grand parc avec le matériel conservé était à Mantoue; le matériel excédant avait été envoyé à Alexandrie.

CAMPAGNE DE 1814.

Pendant tout le cours du mois janvier, l'armée d'Italie se maintint dans ses positions, sur la ligne de l'Adige, depuis Rivoli jusqu'à Castagnaro. Le Prince Vice Roi avait mis à la disposition du général Bonfanti, qui commandait à Brescia, un bataillon du 35e léger et un du 6e de ligne italien. Ces deux bataillons, réunis à la gendarmerie, et à quelque détachements tirés des dépots les plus voisins, furent chargés de la défense des vallées du Brescian. Ces troupes devaient suffire, parceque les neiges, qui couvraient les montagnes à une grande hauteur, ne permettaient pas à l'ennemi de tenter une expédition soutenue, à une grande distance de son armée.

Le 16, la première colonne des troupes italiennes, venant de l'Espagne, arriva à Milan. Ces troupes étaient à peu près réduites aux cadres des bataillons; tout ce qui était disponible fut de suite envoyé vers Plaisance, sous les ordres du général de division Severoli, pour couvrir cette place,

Pendant ce temps l'armée autrichienne, puissamment renforcée, par les troupes qu'avait aménés le général Mayer de Heldensfeld, et qui s'élevaient à plus de vingt-cinq mille hommes, avait étendu son front. Le général Sommariva établit une partie de ses troupes à Riva et Torbole, son avant-garde s'avança de ce côté, jusqu'à la Val di Vestino (1), et ses avant-postes s'établirent à Toscolano. Le général Stahremberg resta dans sa position, entre Lendinara et Badia, attendant le moment de se joindre au général Nugent et aux troupes

Pl. I.

(1) C'est la vallée où coule le ruisseau de Toscolano.

napolitaines. Le général Nugent, qui, après l'affaire de Forli, avait fait bloquer le fort de Cesenatico, résolut de s'en rendre maitre, afin de ne rien laiser derrière lui et de pouvoir continuer son mouvement vers Bologne et Modène. Le 5 janvier, le bourg de Cesenatico, dont les retranchements en raison de la faiblesse de la garnison, étaient mal défendus, fut attaqué et emporté d'emblée. Le même jour, le capitaine Legay, qui commandait le fort, demanda à capituler et se rendit, sous condition de ne pas servir avant l'échange. Mais un mouvement d'insurrection s'étant manifesté parmi ses soldats, avant l'heure du départ, il fut obligé de partir seul. Les soldats s'enrolèrent dans le corps franc italien à la solde de l'Autriche.

Le 18 le général Bonfanti fit attaquer le poste ennemi de Toscolano. Le colonel Duché du 35ᵉ léger, qui était à Salò (1) avec un bataillon de son régiment et quelques gendarmes à cheval, fut chargé de cette expédition; le capitaine Tempié avec quelques bar- Pl.IV. ques de la flottille du lac, devait soutenir l'attaque de Toscolano. L'ennemi avait, sur le ruisseau en avant de ce village et aux papéteries, environ six cent chaseurs carabiniers commandés par le major Sieberer. Ils furent repousés après un combat asez court et forcés à se replier vers le haut de la vallée. Le colonel Duché revint le soir prendre poste à Salò. Dans la nuit du 18 au 19, le bateau armé italien qui était en station à Torri, fut surpris par une compagnie de chaseurs tiroliens qui s'était embarquée à Gargnano, sur le lac de Garda. Ce bateau portait deux petits canons et était monté par vingt-cinq hommes.

Le 11, le général Csivitch, qui commandait le blocus de Palmanova, fit faire d'Aquilée une reconnaisance sur le fort de Grado, qui n'avait encore été bloqué que de loin. Il fut ce jour là bloqué de très près par les lagunes. Le 17, le général Csivitch, ayant résolu de tenter sur ce fort une attaque de vive force, destina à cet effet le capitaine Benko avec deux cents hommes du régiment de St. Georges. Ce détachement s'embarqua dans la nuit sur vingt-cinq petits bateaux, et arriva dans l'ile de Grado, par différents canaux. Mais, dans la même nuit, la garnison du fort, manquant de vivres, l'avait évacué et s'était embarquée. L'ennemi cependant, parvint à s'emparer de deux bateaux chargés de munitions qui étaient en retard. Le restant

de la garnison, avec les batiments armés de cette station, arriva le 19 à Venise.

Dans cette place, la désertion fomentée, parmi les troupes italiennes, par les manifestes et les agents de l'ennemi, commençait à se faire sentir fortement. Les grands froids, qu'il fit à cette époque et l'insalubrité des postes qu'il fallait faire occuper dans les lagunes, occasionnèrent de nombreuses maladies. Ces deux causes diminuèrent sensiblement la garnison active. Néanmoins le général Seras ne cessa pas de chercher, par des sorties, à inquièter l'ennemi, à éloigner ses postes et à se procurer des vivres. L'ennemi, maitre du fort de Cavallino (S) et de canal Pordelio, avait établi des retranchements en face du fort de Treporti (R). Le 6, une sortie de la place chassa l'ennemi de ces retranchements, qui furent rasés, et le repoussa à Cavallino. Le 7, le général Dupeyroux fit faire une sortie à la garnison de la Cavanella d'Adige (A); les avant-postes autrichiens furent repoussés sur Lorco, et le blocus un peu élargi de ce côté. Le 15, le général Dupeyroux résolut de tâcher de chasser l'ennemi de la tour de Bebbe (c). Ce poste inquiétait extrêmement la communication de Chioggia à la Cavanella, parce qu'il ménaçait de très près la redoute de St. Anne (d). Cette dernière prise, la garnison de la Cavanella risquait d'être coupée et enlevée. Il sortit de Chioggia, pour cette opération, un détachement de trois cents hommes, avec quatre chaloupes canonnières. Mais l'ennemi était trop en forces et trop bien retranché à Bebbe; après une attaque infructueuse, la sortie fut repoussée et forcée de se replier sur Brondolo. Le 27, le général Schilt fit une sortie du fort de Malghera, sur les retranchements que les Autrichiens avaient élevés à moitié chemin de Mestre. L'ennemi fut chassé jusqu'à cette dernière ville et les retranchements pris et détruits. Le même jour, la garnison de Chioggia fit une autre sortie, en avant de Cavanella, vers Rosolina et Lorco. Cette sortie trouva les postes ennemis assez éloignés, et ramena une cinquantaine de boeufs dans la place. Pendant le courant du mois, les croiseurs français et italiens ramenèrent à Venise plusieurs bateaux chargés de grains et d'autres comestibles. Le 1er février, la flottille italienne, qui avait été à Ancone, et que le général Barbou avait cru devoir renvoyer, pour ne pas la compromettre, rentra à Venise.

En Dalmatie, le capitaine Hoste, qui commandait la frégate anglaise la Bacchante et le blocus de Cattaro, ayant débarqué une partie de ses équipages, commença le siège de cette place par terre. Ayant établi une batterie sur les hauteurs qui dominent la ville, du côté du Montenegro, il la força en peu de jours à capituler. Le 8 janvier, la garnison, forte de trois cent-dix hommes, se rendit prisonnière de guerre et fut envoyée en Italie. Le lendemain les Anglais remirent Cattaro à un détachement autrichien de quatre cents hommes, envoyé par le général Tomasitch. Aussitôt après la prise de Clissa, le général Milutinovitch avait marché à Raguse, et avait commencé le siège de cette place dans les premiers jours de janvier. Le capitaine Hoste, après la prise de Cattaro, était venu en faire le blocus par mer. La garnison de Raguse se trouvait fortement affaiblie par la désertion d'environ trois cents croates du régiment d'Ogulin, qui étaient sortis de la place avec armes et bagages, sous la conduite des capitaines Therbuchovitch et Hanich et des sous-lieutenants Rendalich et Mailkovich. Le reste des croates de la garnison était fortement ébranlé par cet exemple, et le mécontentment commençait à éclater parmi les habitants. Les Ragusais croyaient recouvrer leur ancienne indépendance, en cessant d'appartenir à la France. Le 29 janvier, le général Montrichard se vit dans la nécéssité de capituler, et de se rendre prisonnier de guerre, sous la condition d'être reconduit en Italie avec sa garnison. Ainsi fut achevée la conquête de la Dalmatie par l'ennemi.

Cependant les Napolitains s'étendaient dans les états romains et dans la Toscane, et la tête de leurs colonnes se concentrait vers Bologne. Les négotiations ouvertes entre l'Autriche et le roi de Naples, qui avaient été poussées avec la plus grande activité pendant le mois de décembre, aboutirent à un traité d'alliance, qui fut signé à Naples, le 11 janvier, et ratifié peu aprés par le Roi (III). Peu de jours avant ce traité le général Millet, commandant de la garde royale, avait fait lire à l'ordre une espèce de manifeste, en forme d'ordre du jour (IV). Cette pièce, qui commençait par justifier la conduite passée du Roi de Naples, et développer le griefs qu'il avait contre l'empereur Napoléon, finissait par annoncer l'intention où il etait d'entrer en négotiation avec les puissances alliées. Il avait offert, y est-

il dit, de se charger de la défense et de la conservation de l'Italie. En opposition au silence qui suivit son offre, les puissances alliées lui promettaient la paix et l'indépendance. Le bonheur de ses sujets et le soin de sa conservation l'obligeaient donc à céder aux circonstances et à se séparer d'une patrie, qu'il esperait servir encore dans des temps plus heureux. Mais le traité n'était pas encore signé, et cette pièce parut intempestive. Elle fut supprimée et les papiers officiels eurent ordre de la blâmer, comme contenant des suppositions opposées aux intentions du gouvernement.

Le roi de Naples, après avoir signé le traité du 11 janvier, ne pouvait plus de se dispenser d'en donner connaissance à son peuple, dont les chefs avaient tant désiré cette alliance. Le 17, il fit publier une courte proclamation (V, par laquelle il rendait compte de sa séparation de la France, et annonçait qu'il allait prendre possession, au nom des alliés, de l'Italie méridionale jusqu'au Pô. Les troupes napolitaines, qui paraissaient avoir suspendu leur marche, depuis l'arrivée du général Filangieri à Bologne, se remirent en mouvement, et les démonstrations hostiles commencèrent partout, quoique la guerre ne fut pas encore officiellement déclarée. Le Prince Pignatelli se rendit le 18 au quartier général de Vicence, pour annoncer au maréchal de Bellegarde, l'accession de son Souverain à la coalition contre la France. La convention mentionnée dans l'art. 8 du traité, ne fut cependant conclue que le 9 février, et lorsque les troupes napolitaines occupaient déjà des villes, non comprises dans cette convention (VI.).

Dans les premiers jours de janvier, la division d'Ambrogio quitta Ancone, pour se rendre à Rimini et à Bologne. Elle fut remplacée à Ancone par la brigade de réserve du maréchal de camp Macdonald. Le 18, le Lieutenant général Carascosa arriva à Bologne avec sa seconde brigade. Le 20, elle fut suivie par la division de la garde, forte de sept mille hommes. Le 22, des troupes de la division d'Ambrogio occupèrent Ferrare, et entrèrent en liaison avec la brigade autrichienne de Stahremberg. La division Carascosa continua son mouvement vers Modène et Reggio qu'elle occupa le 30. Dès le lendemain, le général Carascosa adressa aux Italiens une proclamation (VII), par laquelle il les appelait à la liberté, sous les drapeaux de

son Souverain. Le 1er fevrier, ce général, qui crut sans doute être allé trop loin dans sa première proclamation, en fit une seconde (VIII) par laquelle il annonçait simplement que le Roi de Naples allait prendre posseſsion des pays à la rive droite du Pò, et promettait aux habitants sureté et protection. Ces deux actes, la prise de posseſsion de l'arsenal et la destruction des armoiries du royaume d'Italie, ayant paru au général Fontane, qui était encore à Modène, équivaloir à une déclaration de guerre, ce général quitta son poste et se rendit auprès du Prince Vice Roi. A peine les trois divisions napolitaines furent-elles réunies entre Modéne, Ferrare et Cento, que le génércl Nugent se joignit à elles et entra à Bologne le 28 janvier. Il fut bientot suivi par le reste de la division d'Ambrogio, et le 1er fevrier le Roi de Naples établit son quartier général en cette ville.

Pendant ce temps le Roi de Naples songeait à se rendre maitre d'Ancone. Le 16, le général Macdonald écrivit au général Barbou, commandant de la cinquième division militaire du royaume d'Italie, qu'il était absolument nécéſsaire aux intérèts du Roi de Naples, que ses troupes occupaſsent la cittadelle d'Ancone. Il l'invita en conséquence, au nom de son Souverain, à lui en faire la remise. Le général Barbou répondit à cette sommation, ainsi qu'il convenait à un homme d'honneur, et se renferma avec sa petite garnison dans la cittadelle. Il avait, peu de jours auparavant, prévoyant ce qui allait arriver, pris avec tout l'ordre et la célérité posſibles, les mésures nécéſsaires pour la défense de cette forteresse. Le 17, le général Macdonald fit saisir les caiſses publiques, et fit connaitre aux habitants, par une proclamation, la prise de posseſsion de leur ville (IX).

A peu près en même temps les napolitains prirent également posseſsion des états romains. Dès le 15 janvier, les derniéres troupes de la division Pignatelli, avaient dépaſsé Rome, se dirigeant vers la Toscane. Le 19, le lieutenant général de la Vauguyon, publia un ordre du jour et une proclamation, par laquelle il annonçait aux habitans qu'il prenait posseſsion, au nom du Roi de Naples des départements de Rome et du Thrasymene (X). Les postes français, dans Rome, furent relevés par des soldats napolitains. Les troupes françaises qui étaient à la gauche du Tibre et dans le département du Thrasymène, furent dirigées sur la Toscane. Le général Miollis, ay-

ant réuni les troupes qu'il avait à Rome, se retira dans le château St. Ange, qui fut bloqué le lendemain. La garnison de cette forteresse était d'environ dix-huit cents hommes, dont mille seulement en état de combattre. Elle était mal approvisionnée; le général Miollis, s'étant laissé tromper par les protestations des Napolitains, n'avait pris aucunes précautions pour la subsistance de la garnison. L'approvisionnement de siège se réduisait à quinze boeufs et à une médiocre quantité de bled en grains. Il fallut donc dès le premier jour faire construire des moulins à bras et faire distribuer de la viande de cheval, afin dépargner le boeuf pour les malades. A la nouvelle des hostilités commises par Mr. de la Vauguyon, le général la Salcette se renferma dans Civita Vecchia. La garnison de cette place était de quatorze cents hommes, dont près de onze cents combattants. Comme le blocus n'en fut commencé par les Napolitains que le 27, on put s'occuper de réunir des vivres dans les environs. Le général la Salcette en eut bientôt en abondance, tant pour la garnison que pour huit cents forçats, qui étaient au bagne, et qui lui furent d'un grand secours, pour les travaux de la place.

Le général Minutolo, qui avait été détaché vers la Toscane, arriva à Florence le 31 janvier, et prit également possession du pays au nom du Roi de Naples. Le lendemain, la princesse Elisa, le prince Felix et toutes les autorités civiles et administratives partirent de Florence pour se rendre à Lucques. Les troupes qui se trouvaient dans la première de ces villes, se retirèrent à Livourne, après avoir laissé une petite garnison dans le château d'en bas et dans celui de Belvedere A cette même époque le Roi de Naples venait de conclure, avec l'Angleterre, un armistice qui fut signé le 26 janvier. Il avait acheté cette trève fallacieuse, au prix du sacrifice de sa flotte et des trois iles qui ferment le golphe de Naples. L'ambition ou plutôt l'égoisme mal etendu qui le portait à s'unir à la coalition, l'avait aveuglé sur tous ses intérêts. Il ne pouvait pas ignorer qu'en se joignant à l'armée d'Italie, il pouvait aider à une diversion formidable et presqu' infaillible sur le centre de la monarchie autrichienne. Il ne pouvait donc pas douter que les puissances coalisées n'aient besoin de son appui pour paraliser les efforts du Prince Vice Roi. Il avait traité avec l'Autriche sans songer à la garantie des autres alliés, et

oubliant surtout que celle de l'Angleterre lui était préalablement nécessaire, pour sauver d'une invasion ses états qu'il allait dégarnir de troupes. Pendant que d'un côté il se donne sans reflexion, de l'autre il se trouve dans la nécéssité d'acheter une trève qu'il aurait du exiger d'avance. Voulant se mettre dans les rangs des alliés et se faire compter parmi les membres de la coalition, il aurait du prendre plus de précautions et exiger plus de garanties. Ou plutôt il aurait du, avant tout, se pénétrer de l'idée qu'il n'y en avait point qui pùt le sauver; il serait tombé avec honneur à côté du trone dont il dépendait.

Tous ces mouvements hostiles des Napolitains ne pouvaient plus laisser aucun doute sur la défection de leur Souverain; quand même on n'aurait pas eu connaissance du traité qu'il avait conclu avec les alliés. Il ne manquait plus, pour être dans un état décidé de guerre, que la formalité d'une déclaration autentique. C'était ce que le Roi de Naples paraissait vouloir retarder autant qu'il lui serait possible. Il semblait que son intention fut, en prolongeant la situation douteuse où il se trouvait, de gagner du temps et attendre le moment favorable pour se porter sur les derrières de l'armée française et tenter un coup décisif. C'était ce que le Prince Vice Roi voulait surtout éviter, autant que le lui permettaient les ordres de l'Empereur Napoléon qui n'avaient pas encore changé au sujet du Roi de Naples. La position de ce dernier était déjà assez dangereuse pour l'armée d'Italie, qui ne pouvait plus tenir la ligne de l'Adige, ayant derrière son flanc droit une armée ennemie par le fait, et qui bientôt allait l'être de droit. En effet, non seulement plus de trente mille Napolitains se trouvaient entre Reggio et Bologne, à la hauteur de Mantoue, mais la brigade de Stahremberg et le corps du général Nugent s'étaient déjà réunis à cette armée. Rien donc n'empèchait les Autrichiens de faire avancer leur troupes vers Parme et Plaisance.

Pour remédier à cet inconvénient et avoir au moins un corps de front devant l'avant-garde ennemie, lorsqu'elle se présenterait, le Prince ordonna au général Gratien, qui organisait à Alexandrie la première division de l'armée de reserve d'Italie, d'en partir avec les troupes qu'il avait, pour se rendre à Plaisance. Cette division, qui y arriva le 28 janvier, bien loin d'être complette, ne comptait pas

plus de quatre mille combattants. Le général Severoli avec trois bataillons Italiens, des troupes qui revenaient de l'Espagne, prit position sur les bords de l'Enza.

A cette même époque le Prince Vice Roi apprit, que les Anglais préparaient en Sicile, une expédition dirigée contre Livourne et Gènes. Etant obligé de songer à la défense de cette dernière place, il fut en conséquence forcé de se priver de la deuxième division de l'armée de réserve. Le fonds des troupes qui devaient composer cette division se trouvant déjà à Gènes, le Prince l'y laissa. Le général Fresia reçut l'ordre de prendre le commandement de la 28e division militaire, en remplacement du général Montchoisy. A son arrivée à Gènes, le général Fresia vit bientôt qu'il n'avait pas asez de troupes pour défendre toute l'étendue des côtes du golphe. Il n'avait pas même dans la place les approvisionnements nécéssaires pour soutenir un long siège. Il reclama auprès du Prince Camille Borghese, gouverneur général de la France transalpine, les troupes et les fonds nécéssaires; mais il faut croire que les circonstances ne permirent pas d'avoir égard à ses réclamations. Le général Fresia ne trouva, dans tout son commandement, que quatre mille cinq cents combattants, qui étaient répartis à la Spezia, Bardi, Borgo di Taro, Pon-
Pl.I. tremoli, Gènes, Gavi, Savone et les autres places de la côte. Le manque de fonds avait arrêtés les travaux des forts de Gènes et de ceux établis pour la défense du golphe de la Spezia. Ces différents forts ne se trouvaient pas à l'abri d'un coup de main, ensorte que le général Fresia crut nécéssaire de faire enlever la plus grande partie du matériel qui s'y trouvait. Il y en avait surtout une quantité considérable au fort St. Marie près de Porto Venere. Quarante-quatre pièces d'artillerie en bronze furent transportées à Gènes. Un peu d'argent, que le Prince Camille fit enfin fournir, fut employé à de faibles réparations aux forts de la Spezia, et à ceux du Diamant et de l'Eperon à Gènes. Mais parmi les premiers il n'y avait que celui de St. Marie, qui fut susceptible d'un peu de défense. La conservation de la position de la Spezia, du coté de l'Italie, est subordonnée à la défense de Borgo di Taro et de Pontremoli. Ces deux derniers postes étaient ménacés par la position actuelle de l'armée napolitaine, et il n'y avait pas asez de troupes disponibles de ce côté, pour

les garnir, en même temps qu'on défendrait le paſsage de la Magra vers Sarzana. Le général de brigade Rouyer St. Victor, qui, commandait les troupes de la rivière du levant de Gênes, reçut en conséquence l'ordre de se borner à défendre la Magra. Il raſsembla donc ses troupes en avant de la Spezia vers Sarzana (A). Pl. I. Papillon.

Les événements de Rome, le blocus de la cittadelle d'Ancone, et, en un mot, l'ensemble de la conduite du Roi de Naples, ne permettaient plus, ainsi que nous l'avons vu, à l'armée d'Italie de garder la ligne de l'Adige. Le but de l'ennemi, à la rive droite du Pò, paraiſsait être Plaisance et Crémone, et l'armée se trouvait trop éloignée de ces deux points pour pouvoir, sans se compromettre, porter des secours aux troupes qui y étaient. Le Prince Vice Roi sentait la néceſsité de se rapprocher du point de réunion des deux lignes d'opérations de la droite et de la gauche du Pò, et de prendre une position plus reſserrée et mieux appuyée. Il n'y avait que celle du Mincio qui pût convenir à l'armée d'Italie. Son aile droite n'y étant qu'à deux journées de Modène, de Reggio, de Parme ou de Crémone, un mouvement rapide, sur un de ces points, pouvait à chaque instant renverser les projets du Roi de Naples. L'appui des places de Mantoue et de Peschiera, permettait de faire momentanément de forts détachements à la rive droite du Pò, puisque la moitié de l'armée pouvait suffire, pendant quelques jours, pour défendre le cours du Mincio entre ces deux fortereſses, dont la distance n'est que de six à sept lieues. Le centre de l'armée ennemie était contenu par Mantoue, ce qui réduisait ses mouvements à des diversions d'ailes, et par conséquent en affaibliſsait l'effet. Tandis que la ligne d'opérations de l'ennemi, s'étendant le long d'un arc, qui paſsait par Reggio, Modène, Ostiglia et Vérone, occupait un développement de six grandes marches d'armée, les contre-mouvements de l'armée d'Italie, n'avaient pas besoin de s'étendre au delà de quinze lieues.

Ces différentes circonstances durent déterminer le Prince Vice Roi, à un nouveau mouvement rétrograde, commandé par sa position militaire actuelle, que des circonstances politiques extraordinaires avaient encore une fois rendue désavantageuse. La situation de ce Prince n'était point dangereuse, ainsi qu'ont voulu l'insinuer les bulletins du temps, mais il est impoſsible d'en diſsimuler le désagré-

ment. Sans avoir éprouvé de revers, sans coup férir même, il se voyait forcé d'abandonner une position, où pendant long temps encore il aurait pu tenir l'armée autrichienne en échec. Le maréchal de Bellegarde pouvait à la vérité réunir aux moins soixante mille hommes (1), pour forcer le passage de l'Adige. Le Prince Vice Roi, en garnissant les places de Mantoue, Legnago, Vérone et Peschiera, ce qui était le préliminaire indispensable d'une bataille générale, pouvait à peine lui opposer trente mille combattants. Mais Vérone ayant été mis en état de défense, et les marais, qui sont au dessous de Legnago, n'y permettant pas de dévéloppement d'armée, ce n'était que vers Ronco ou Roverchiaro, que le maréchal ce Bellegarde pouvait exécuter son passage. Il était impossible qu'il cherchât à le tenter au dessus de Vérone; Rivoli était occupé et défendu par une tête de pont qui aurait couté bien du sang. Le coude de l'Adige entre Pescantina et Volargne n'offrait aucune chance avantageuse pour un passage de vive force. Outre que le relief de la rive droite en rend la défense facile, l'armée d'Italie, étant maitresse des passages de Rivoli et de Vérone, le Prince Vice Roi pouvait, au milieu de l'opération, choisir laquelle des deux moitiès de l'armée autrichienne il lui plairait d'attaquer. C'était donc vers Ronco, où le Prince s'était disposé à recevoir l'ennemi, et l'évènement a prouvé, quelques jours plus tard; qu'il pouvait se flatter de contraindre le maréchal de Bellegarde à renoncer à son projet.

Pl.IV

Ce dernier paraissait lui même convaincu des difficultés qui s'opposaient à un mouvemant de front. Quoique, dès son arrivée à l'armée, il ait annoncé le dessein de prendre sans délai l'offensive, qu'il ait dans cette intention concentré ses troupes, et tout préparé pour le

(1) Les rapports du mois décembre, publiés dans les feuilles officielles de Vienne portent, à cette époque la force de l'armée autrichienne d'Italie, à soixante et dix mille hommes; elle fut renforcée par soixante bataillons, dont la moitié environ vint avec le général Mayer de Heldensfeld. Ce renfort ne peut pas être évalué à moins de quarante mille hommes. Cela fait un total de cent dix mille hommes. Il n'y en avait pas plus de trente mille employés aux sièges de Venise et Palmanova, et avec le général Nugent. On n'a donc pas exagéré les forces du maréchal de Bellegarde.

paſsage de l'Adige, ces démonstrations n'avaient eu aucune suite. Le mois de janvier s'était écoulé dans l'inaction, de la part de l'armée autrichienne. La suite a fait voir, que le maréchal de Bellegarde attendait pour agir que la coopération du Roi de Naples ait forcé l'armée d'Italie à une diversion ou à la retraite. Il espérait que le Prince Vice Roi, qu'il croyait déjà fort embaraſsé de se trouver en présence d'une armée plus que double de la sienne, se hâterait de repaſser le Mincio, l'Oglio, l'Adda et le Pò, effrayé de l'apparition d'une nouvelle armée de quarante mille homme, presque sur ses derrières.

Dans les derniers jours du mois de janvier, le Prince Vice Roi se prépara à replier son armée sur la ligne du Mincio. Le 1er février, les troupes qui étaient sur le Castagnaro, quittèrent leur position et se rapprochèrent de Legnago, où elles se réunirent au reste de la division Marcognet. Le même jour le Prince annonça à l'armée, par une proclamation, l'état de guerre où l'on allait se trouver avec le Roi de Naples (XI). Une proclamation semblable fut adreſée aux peuples du Royaume d'Italie, auxquels le Prince ne cacha pas les nouveaux dangers que cette défection pouvait causer (XII). Il n'avait pas été poſsible, daus ces deux actes publics, de paſser sous silence ce que la conduite du Roi de Naples pouvait avoir d'odieux. Tout ce que la modération la plus étendue pouvait exiger, était de plaindre une infidélité, dont le principe était et devait être hors du caractèr d'un Prince, dont l'honneur semblait garanti par son brillant courage. C'est cette modération même qui a dicté les proclamations que nous venons de citer. Lorsque le temps aura dévoilé la vérite, l'histoire juste et inéxorable dans ses jugements, retraccra sans doute, à la postérité, les causes qui ont armé contre sa patrie un guerrier illustre, auſsi estimé pour ses vertus que pour sa valeur.

Le 3, le mouvement rétrograde de l'armée d'Italie commença. Les divisions Quesnel et Rouyer restèrent en rideau sur le bord de l'Adige. Les divisions Freſsinet et Marcognet et la garde Royale se portèrent sur le Mincio, la première par Valeggio, la seconde avec la garde par Mantoue. La division Palombini vint à Castelnovo (b), laiſsant pendant la journée la ligne de ses postes à Rivoli et à la Corona. Le même jour le Prince Vice Roi voulut prendre congé des habitants de Vérone. Il leur adreſsa une proclamation, qui contenait

en peu de mots l'expreſsion de ses sentimens (XIII). Si cette proclamation est honorable pour les Véronais, dont elle fait connaitre la loyauté et le patriotisme, elle honore également le Prince, qui a su apprécier combien la fidélité et le dévouement de ces habitants avaient de merite, dans des moments auſsi critiques, et au milieu des dangers qui les menaçaient de si près. Sachant que le maréchal de Bellegarde avait réuni toute son armée entre Vicence et l'Alpon, le Prince craignit, avec juste raison, que l'ennemi, voulant s'attribuer les honneurs d'une victoire, ne suivit son arrière garde de très près. Cette circonstance aurait pu amener un combat dans les murs de Vérone, ou, au moins, l'occupation violente de cette ville. Voulant donc éviter aux habitants les dommages, que pouvait causer une soldatesque, qui, croyant vaincre, aurait voulu jouir des fruits de la victoire, le Prince pensa devoir prévenir le maréchal de Bellegarde. Il fit donc dire sans détour, que les nouvelles circonstances politiques seules obligeaient l'armée d'italie à quitter l'Adige, ou elle avait été jusqu' alors prête à recevoir une bataille. L'aide de camp du Prince chargé de ce meſsage (1), dut y ajouter, que l'armée d'Italie allait prendre position sur le Mincio, déterminée à s'y défendre, et à livrer, s'il le fallait, plus d'une bataille avant de quitter ce poste. Il fut en conséquence convenu, que l'évacuation de Vérone se ferait paisiblement, et que l'armée autrichienne n'y entrerait qu'après le départ de notre arrière-garde.

Le 4, les divisions Quesnel, Rouyer et Palombini repaſsèrent également le Mincio. Le général Bonnemain, qui était depuis le 17 janvier à Zevio (c), s'était rendu le 3 fevrier avec sa brigade à Vérone. Il fut chargé de l'évacuation de cette ville et du commandement de l'arrière-garde, pour laquelle on ajouta, à ses deux régiments de cavalerie, deux bataillons d'infanterie de la division Quesnel. Le 4 au soir, ce général prit position à Villafranca (Q), ayant sa reserve à Mozzacane. Il était resté au château vieux de Vérone, une petite garnison de cent trente hommes, la plupart invalides.

Pl.IV.

(1) Le colonel Bataille.

Le même jour, dès le grand matin, le maréchal de Bellegarde avait mis toute son armée en mouvement vers Vérone. Le général Radivojevitch traversa cette ville à neuf heures et prit position vers Dossobono. Son avant-garde, forte de six bataillon et six escadrons, sous les ordres du général Stephanini, poussa jusqu'à Villafranca, où elle attaqua, vers quatre heures après midi, le général Bonnemain. La canonnade dura pendant près de deux heures, mais vers la nuit une dernière charge renversa l'avant-garde ennemie qui fut repoussée sur son corps d'armée.

Dès que le maréchal de Bellegarde avait reçu, de la part du Prince Vice Roi, la notification du mouvement qu'allait faire l'armée d'Italie, il avait adressé, de son quartier général de Soave, un ordre du jour à son armée (XIV). Le lendemain, sous la date de Vérone, il adressa une proclamation aux peuples de l'Italie (XV). Cette dernière pièce ne dut laisser aucun doute sur le sort qui était reservé à ce pays. Quoiqu'il n'y soit pas fait une mention expresse du royaume d'Italie, l'énonciation formelle du dessein des alliés de rétablir l'ancien ordre de choses indiquait assez qu'il devait cesser d'exister. Quant à l'ordre du jour, le lecteur, après avoir suivi le cours des opérations militaires que nous avons décrites jusqu'à present, ne sera pas peu étonné des termes dans lesquels il est conçu. Le général Hiller, qui avait conduit la campagne précédente, et sans doute la plus difficile, en capitaine experimenté et en stratégicien habile, n'aurait pas dit que des victoires l'avaient conduit aux bords de l'Adige. Malgré l'espérance, un peu trop certaine peut-être, qu'il avait laissé entrevoir (1) de réduire l'armée d'Italie à la dernière extremité, ce général n'avait pas craint de nuire à son mérite réel, en avouant qu'il n'avait pas cru pouvoir forcer de front l'armée d'Italie à quitter l'Isonzo (2). Il n'avait attribué le mouvement rétrograde du Prince, qu'à la marche laterale dont le traité de Ried lui avait offert la possibilité. Le restant du l'ordre du jour et les rapports du maréchal de Bellegarde, témoignent la croyance où il était que l'armée d'Italie allait passer le Pò, et l'espérance de la resserrer entre l'armée napoli-

---

(1) Voyez appendice N. II, et page 68.

(2) Voyez page 64.

taine et la sienne. Cette erreur lui fit perdre la bataille du Mincio, et la suite de cette campagne fera voir combien les résultats en ont été éloignés de ses espérances.

Le 5, le général Radivojevitch occupa Villafranca, et poussa son avant-garde à Valeggio, Pozzolo et Salionze. Le 4, le général Sommariva passa l'Adige à Dolce; le 5, il occupait Rivoli. Son avant-garde, commandée par le général Fenner, devenu Feldmaréchal Lieutenant, était à Pastrengo, occupant Castelnovo, Lacize, Colà et Sandrà. Le général Wlasitch s'avança le 6 devant Peschiera, dont il devait faire le blocus. Le 5, le général Mayer de Heldensfeld, avec les brigades Winzian et Vattelet, s'avança vers Mantoue, par les routes de Roverbella, de Castiglione di Mantova et de Due Castelli. Il devait commander le blocus de Mantoue. La brigade Eckhardt, qui était devant Legnago, reçut l'ordre de prendre la route d'Otiglia, et de se joindre au corps du blocus de Mantoue, dont elle devait prendre la gauche. L'armée napolitaine était encore, à cette époque, entre Bologne et Reggio; cette derniere ville était occupée par deux régiments d'infanterie et un de cavalerie.

L'armée d'Italie, était venue le 5, occuper les positions suivantes. La première Lieutenance tenait la droite de la ligne et la partie inférieure du Mincio. La seconde Lieutenance tenait la gauche.

La division Rouyer était à Mantoue, ayant deux bataillons à Borgoforte (d). La division Marcognet, était à Marcaria et Bozzolo (e) et dans les environs. La division Zucchi était à Mantoue, ayant deux bataillons à Borgoforte (d) et Governolo (f).

La division Quesnel était à Goito (g) et dans les environs. La division Fressinet était à Borghetto, Volta et vis-à-vis Pozzolo (h). La division Palombini à Peschiera et Monzambano (f).

La cavalerie avait la brigade Perreymond à Mantoue; la brigade Bonnemain derrière Goito; la brigade Rambourg, à Rivalta, Sarginesco, et Catelluchio (k).

Le 6, le maréchal de Bellegarde eut, à Bologne, une conférence avec le Roi de Naples, afin de régler, conformément à l'art. 7 du traité d'alliance, les opérations futures des deux armées. Le même jour; le quartier général de l'armée autrichienne fut transporté à Villafranca. Le lendemain, toutes les troupes du centre de cette ar-

mée étaient en position devant Villafranca. Plusieurs divisions occupaient Valeggio et Pozzolo. Le corps du général Sommariva s'avança vers Castelnovo et sur les hauteurs de Salionze. Le maréchal de Bellegarde, à son retour de Bologne, fit toutes les dispositions pour attaquer sans retard l'armée d'Italie: il était dans la persuasion intime que le Prince Vice Roi se retirait en hâte sur Crémone, et n'avait laifsé au Mincio que deux divisions pour couvrir sa retraite.

Cependant le Prince ayant appris, que l'armée ennemie était en grande partie rafsemblée dans les environs de Villafranca, et que son avant-garde garnifsait les hauteurs de Valeggio, résolut d'aller au devant d'elle et de la combattre. Il ne pouvait plus ignorer, à cette époque, la défection du Roi de Naples, et il était indubitable que la déclaration de guerre imminente de ce Souverain allait être suivie du mouvement de son armée vers Plaisance. La tète n'en était plus qu'à quatre marches d'armée, et les faibles corps des généraux Gratien et Severoli ne pouvaient pas arrêter longtemps des forces aufsi supérieures. Le Prince avait bien pris la précaution, de faire mettre la ville et la cittadelle de Plaisance en état de défense, et avait envoyé sur les lieux le genéral de division comte d'Anthouard, l'un de ses aides de camp Mais cette mésure, suffisante pour couvrir d'un coup de main cette place et le pont du Pò, ne l'était pas pour garantir les derrières de l'armée d'Italie. Le Prince Vice Roi allait se trouver bientôt dans l'obligation de détacher une partie de son armée, pour arrêter la marche des troupes napolitaines. C'était le moment que le maréchal de Bellegarde pouvait choisir pour tenter le pafsage du Mincio. Il n'était pas pofsible de supposer que ce général pùt croire l'armée d'Italie en pleine retraite, et à quelques marches de lui, lorsqu'il lui était aufsi facile de vérifier qu'elle était toute en présence. La seule conclusion qu'on pùt tirer de la position concentrée de l'ennemi entre Villafranca et Valeggio, était donc, que l'armée napolitaine allait commencer son mouvement, et que le maréchal de Bellegarde s'était mis en mésure de profiter du premier que ferait l armée d'Italie.

Toutes ces considérations fixèrent la décision que le Prince avait prise de hazarder l'événement d'une bataille. Les chances en étaient toutes en sa faveur. Non seulement s'il la gagnait, le résultat de la

victoire devait être de paraliser pour quelque temps les mouvements de l'ennemi. Mais même dans le cas où il aurait perdu une bataille à Villafranca, les conséquences de ce revers ne lui auraient pas moins été avantageuses. La victoire ne pouvait pas être décisive pour l'ennemi, puisque l'armée d'Italie, maitresse des têtes de pont de Goito et de Monzambano, et des places de Mantoue et de Peschiera, avait sa retraite assurée. Le lendemain il aurait toujours fallu que l'ennemi livrât une seconde bataille, pour passer le Mincio. Cette opération était impossible à une armée déjà affaiblie par la victoire même. Ainsi, vainqueur ou vaincu, le Prince était certain de paraliser le plan d'opérations du maréchal de Bellegarde, et de gagner le temps nécessaire pour agir contre l'armée napolitaine. En conséquence, le 7, toutes les dispositions furent faites, pour que l'armée d'Italie fût en mésure de passer le Mincio le lendemain; la division Marcognet revint de Marcaria, à Castelluckio près de Mantoue.

Pl. VI. Le 8 dès le matin, l'armée se mit en mouvement en trois colonnes. Celle de droite composée des divisions Rouyer et Marcognet, de la garde royale et de la brigade de cavalerie du général Perreymond, sortit de Mantoue, sous les ordre du général Grenier, par la grande route de Vérone, passant par S. Brizio et se dirigeant sur Roverbella. La colonne du centre, où se trouvait le Prince Vice Roi en personne, composée de la division Quesnel, passa le Mincio au pont de Goito, se dirigeaut par Villabona et Marengo sur Roverbella. L'avant-garde, qui marchait avec la colonne du centre et qui était commandée par le général Bonnemain, était composée du 31e régiment de chasseurs à cheval, et de deux bataillons du 1er et du 14e légers (30e demi brigade provisoire) avec quatre bouches á feu. La colone de gauche, composée de la division Fressinet, sous les ordres du général Verdier, et du 4e régiment de chasseurs à cheval italiens, se réunit sur les hauteurs de Monzambano. Elle devait passer le Mincio au pont de ce village et se diriger sur Villafranca, par les hauters de Valeggio. Le point de réunion de la colone de droite et de celle du centre, était fixé au coude de la route, entre Marengo et Roverbella. Celui de la colonne de gauche avec les deux autres l'avait été à Villafranca. C'était là où le Prince Vice Roi avait compté trouver le corps de l'armée ennemie et lui livrer bataille.

Afin de n'avoir à faire qu'au centre de l'armée autrichienne, le Prince prit des mésures pour tenir les deux ailes en échec. La division Zucchi, qui faisait le fonds de la garnison de Mantoue, sortit de cette place, avec la brigade de cavalerie du général Rambourg, par les trois routes qui conduisent à Legnago, Isola della Scala et Castiglione di Mantova. Le général Zucchi devait chercher à pénétrer jusques sur le Tartaro, vers Calcinaro et Isola della Scala, afin d'occuper toutes les trois brigades de la division autrichienne de Mayer. La division Palombini devait sortir de Peschiera, occuper les hauteurs de Cavalcaselle et Salionze, et poufser en avant, si elle le pouvait, dans la direction de Castelnovo, S. Giorgio et Olioso. Dans le cas où la division ennemie, qui bloquait Peschiera, eût été rappelée vers le centre de son armée, le général Palombini devait se diriger sur Villafranca.

Le même jour, le maréchal de Bellegarde, persuadé, ainsi que nous l'avons vu, que le Prince Vice Roi avait abandonné le Mincio, Pl. V avait décidé de pafser cette rivière, et avait mis son armée en mouvement. La division Radivojevitch, forte d'environ dix-huit mille hommes, pafsa le Mincio à Borghetto. La division Frefsinet n'étant plus sur ce point, les éclaireurs ennemis pafsèrent sans obstacle et firent reparer le pont. La division Merville fut dirigée sur Pozzolo, avec l'équipage de ponts qui la suivait. Un pont fut jété (A) au moulin de ce village et la brigade Vecsey pafsa le Mincio. Elle fut ensuite prendre position sur les hauteurs de Volta (B) et poufsa des partis de cavalerie vers Cereto et Cerlongo. Les équipages de la brigade de cavalerie de Bonnemain, qui se trouvaient dans ces villages, furent en partie pillés; le reste s'enfuit en hâte à Goito, où se trouvait le matériel du quartier général de l'armée. Le général Merville resta en reserve près de Pozzolo (C), avec la brigade de grenadiers de Stutterheim, et les régiments de dragons de Savoie et de Hohenlohe, sous les ordres du général Wreden, pour se porter où le besoin l'appellerait. Le général Mayer de Heldensfeld resta au blocus de Mantoue. Il avait établi son quartier général à Roverbella; sa brigade de droite occupait Marmirolo, Marengo, Villabona et tous les villages voisins de Mantoue, entre la route de Goito et celle de Castiglione di Mantova. Le général Wlasitch était resté au blocus

de Peschiera. Le général Sommariva, qui s'était avancé jusques vers Salionze et Olioso, était destiné à passer le Mincio après le centre de l'armée. Le maréchal de Bellegarde, avec le restant des troupes qu'il avait réunies à Villafranca, s'était avancé vers Valeggio et y avait pris position (D).

Pendant que ceci se passait l'armée d'Italie continuait son mouvement. L'avant-garde de la colonne du centre rencontra les premiers postes de la division Mayer, à peu de distance de Goito; ils furent presque tous enlevés. Après avoir passé les ponts des quatre ou cinq canaux, qui sont devant et derrière Villabona, le 31e régiment de chasseurs s'étendit dans la plaine, entre Marengo et Masimbona. Un peloton de tirailleurs de ce régiment, fit cent cinquante prisonniers à ce dernier village, et le chef d'escadron d'Espinchal, avec cent chevaux, fit mettre bas les armes à trois cents autrichiens entre Marengo et Roverbella. La colonne du centre avait jété des éclaireurs à sa droite, vers la route de Marmirolo. Celle de droite avait dirigé des détachements vers Soave et vers Marmirolo et elle avait des éclaireurs sur sa droite et sur sa gauche. La colonne de gauche de la division Zucchi, conduite par ce général même, était également éclairée des deux cotés. De cette manière les postes ennemis qui étaient à Soave, Marmirolo, S. Brizio, S. Lucia, et dans les villages en dedans du canal de Castiglione di Mantova, jusqu'à la route de Legnago, furent coupés et enlevés.

Lorsque la division Quesnel eût depassé Marengo, elle commen-
I.VI. ça à étendre son front en plusieurs colonnes (E), pour se préparer au déployement. En même temps les divisions Rouyer et Marcognet, arrivèrent à la hauteur de Rota et de Castelletto (G). Le Prince Vice Roi, supposant toujours l'armée ennemie en position devant Villafranca, s'attendait à trouver une forte avant-garde à Roverbella. L'attaque de ce point ayant été destinée à la colonne de droite, la division Quesnel, après Marengo, se dirigea plus à gauche vers Belvedere et Querni. Cette division devant occuper le centre de l'ordre de bataille, c'était par Querni qu'elle devait s'appuyer sur la division Fressinet. Celle-ci, après avoir dépassé Valeggio, devait prendre le chemin de Rosigaferro. L'avant-garde du général Bonnemain marchait sur la gauche et en avant de la division Quesnel (H). Pendant

ce temps le général Zucchi s'approchait de Castiglione di Mantova (I), où il y avait un corps autrichien aſsez fort. Le général Mayer, au bruit de l'attaque de tous ses avant-postes, avait pris position en arrière de Roverbella (K) avec le restant de sa brigade de droite.

Dans ce moment le Prince Vice Roi, qui se trouvait de sa personne sur la hauteur qui domine le village de Masimbona (L), vit l'ennemi à Volta et dans la plaine qui s'étend vers Goito. En même temps il entendit le bruit du canon, et vit la fumée d'un combat violent vers Monzambano. Il n'y avait pas à douter que l'ennemi n'ait paſsé le Mincio, avec une partie de son armeé, et que le reste ne fut prèt à suivre le même mouvement. Il n'y avait dans cette circonstance que deux partis à prendre. L'un était celui de continuer son mouvement et de livrer bataille à la moitié de l'armée autrichienne qui était encore à la gauche du Mincio. L'autre était de retourner sur ses pas, par le pont de Goito, et de venir se présenter de front à l'ennemi en face des paſsages de Borghetto et de Pozzolo. Ce dernier parti que le Prince Vice Roi aurait peut-être pu prendre, s'il avait connu plutôt le mouvement de l'ennemi, était impracticable dans le moment présent (1). Le tour quil fallait faire, en repaſsant par Pl.

(1) J'ait dit peut-être; car, même dans le cas où le Prince Vice Roi aurait été décidé à se borner à la défense du Mincio, il ne lui était point du tout avantageux de se présenter pour cela de front devant l'ennemi. Cent exemples ont prouvé qu'il est impoſsible, dans cette position, de défendre le paſsage d'une rivière contre un ennemi supérieur. Le Prince Vice Roi, en s'appuyant aux places de Mantoue et Peschiera, et en conservant les têtes de pont de Goito et de Monzambano, s'était reservé l'avantage de paſser le Mincio quand il le voudrait, et de manoeuvrer de flanc sur les mouvement de l'ennemi. Il perdait ce double avantage en présentant la bataille de front derrière la rivière. Il en résulte donc, que le Prince Vice Roi, prévenu du paſsage de l'ennemi à Borghetto, n'en devait pas moins faire paſser son armée à Goito et marcher sur Valeggio. Le seul changement qu'il y aurait pu avoir, aurait été relatif aux divisions Zucchi et Freſsinet. La première aurait du s'étendre un peu plus à gauche, vers Marmirolo et Roverbella; la seconde aurait du se rapprocher de Volta, afin de se tenir en communication et de couvrir le pont de Goito.

Goito et Volta était d'environ cinq lieues; il fallait donc environ six heures, pour que les divisions qui étaient réunies vers Marengo pussent se trouver en face de l'ennemi à Borghetto. Pendant ce temps le reste de l'armée autrichienne pouvait passer le Mincio, et la division Fressinet se serait vue fortement compromise et acculée vers Peschiera. Le Prince Vice Roi, arrivant peu avant la nuit sur le champ de bataille, n'aurait plus eu le temps, le même jour, de remporter de grands avantages; il n'aurait pu faire sa jonction avec les divisions Fressinet et Palombini, et se serait vu forcé, le lendemain, de combattre toute l'armée autrichienne, ayant la sienne coupée en deux. C'était la position la plus défavorable dans laquelle le Prince put se trouver. Ajoutons à cela que la division Zucchi, qui s'était avancée par trois routes différentes à quelque distance de Mantoue, étant tout à coup découverte sur son flanc gauche, se serait trouvée fortement compromise. Cette division était à proprement parler la garnison de Mantoue.

Le parti de marcher sur le champ à l'ennemi ne présentait aucun de ces désavantages. Il y avait lieu de croire, par le calcul même du temps, que la moitié de l'armée autrichienne avait déjà passé le Mincio. Le Prince Vice Roi, en se présentant devant Valeggio, se trouvait dans une proportion de forces aussi avantageuse, que si, d'après son premier projet, il avait livré une bataille à Villafranca avec quatre divisions réunies. La Division Fressinet soutenue et encouragée par l'effet que devait produire un combat à Valeggio même, tant sur elle que sur l'ennemi qui l'attaquait, pouvait reprendre l'offensive. Le maréchal de Bellegarde se trouvait réduit aux troupes qui étaient avec lui à Valeggio, et ne pouvait pas hazarder de rappeler la division Radivojevich, sans courir le risque de voir le pont de

---

Alors, quand même le Prince n'aurait pu atteindre à Valeggio, que l'arrière-garde autrichienne, qu'il aurait sans doute fortement maltraitée; il n'en résultait pas moins que l'ennemi perdait ses ponts, ses parcs, ses équipages et ses magasins. Le maréchal de Bellegarde, dans cet état de dénuement, et coupé de tous les corps qui étaient au delà du Mincio, aurait vu peu de jours après, dans une seule bataille, la perte de son armée et des espérances de la campagne.

Borghetto forcé par la division Fresinet. Car celle-ci devenant assaillante, par la retraite de l'ennemi qu'elle avait en face, aurait nécessairement poussé ses avantages avec toute la vigueur possible. Il résultait donc, de la situation actuelle des choses, que toutes les chances du succès étaient en faveur de l'armée d'Italie, et que le résultat de la victoire, qu'elle allait probablement remporter, devait être de mettre l'ennemi, pendant quelque temps, hors d'état de passer le Mincio.

Il fallait cependant prendre un parti sans delai; le Prince Vicep Roi ne balança pas un instant à se décider pour le dernier. En conséquence la division Quesnel reçut l'ordre de faire un changement de direction en colonne, et de marcher sur Pozzolo. La division Rouyer devait suivre ce mouvement. La division Marcognet devait continuer le sien dans la direction de Roverbella, afin d'acculer le général Mayer sur Villafranca. La brigade de cavalerie du général Perreymond, qui était arrivée à la hauteur de Marengo, reçut l'ordre de venir prendre la gauche de la division Quesnel. Le Prince ayant apperçu quelque cavalerie ennemie, à la gauche du Mincio, vers Pozzolo, crut devoir se couvrir de ce côté. La garde royale qui formait la reserve, reçut l'ordre d'occuper Goito, qui paraissait ménacé par l'ennemi (1). Il était facheux que le Prince Vice Roi fut ainsi obligé de diminuer son armée de trois brigades, dans l'instant où il allait avoir à combattre des forces, probablement très supérieures; mais il n'y avait pas à balancer. D'un côté il fallait éloigner le général Mayer, et de l'autre il fallait conserver un pont important en cas de revers, et qui évitait à l'armée si elle devait repasser le Mincio, le long detour de Mantoue.

La division Quesnel commença à se déployer (M) à la hauteur de Masimbona. La brigade Perreymond vint se placer sur la route de Marengo à Valeggio (N). L'avant-garde du général Bonnemain, qui avait poussé sa pointe vers Belvedere, et qui était déjà à la hau-

(1) Il est singulier que le maréchal de Bellegarde ait annoncé dans son rapport, que la garde royale avait été détruite à la bataille du Mincio, lorsqu'il est constant qu'elle n'a pas donné ce jour là.

teur de Roverbella (O), reçut l'ordre de prendre la droite de la ligne de bataille. La division Rouyer s'avançait en colonnes (P) vers la division Quesnel, à la droite de laquelle elle devait se placer. La division Marcognet (Q) marchait sur Roverbella. Dans ce moment la brigade de dragons ennemis du général Wreden, que le rideau qui domine Pozzolo avait jusqu'alors cachée, déboucha par la rampe qui conduit à ce village (R), avec quatre escadrons de hulans de l'archiduc Charles. Elle se présenta devant la brigade Perreymond et se disposa à l'attaquer. Le général Mermet, qui était à cette brigade, au lieu de prévenir la charge, se décida à la recevoir. Cependant le premier régiment de hussards, qui était en première ligne, étant en grande partie composé de chevaux et d'hommes neufs, et même assez mal monté par l'effet des circonstances, le premier parti aurait été le meilleur. Quoiqu'il en soit, il y eut un moment de hésitation et même de flottement dans le premier régiment de hussards, et il fut renversé au premier choc. Le régiment de dragons de la reine, qui était en seconde ligne, en voulant le soutenir fut entraîné dans la même déroute. Les six pièces d'artillerie à cheval, qui étaient avec la brigade Perreymond, étaient encore sur leurs avant-trains et, ne pouvant pas être mises assez vite en batterie, ne furent d'aucune utilité. L'ennemi culbuta les deux régiments sur les six pièces qui furent enlevées, et les poussa presque jusqu'à la hauteur de la division Rouyer. Le Prince Vice Roi, qui se trouvait près de la division Quesnel, fit former en carrés les bataillons de l'aile gauche, pour arrêter l'ennemi. La cavalerie se rallia et le Prince ayant fait charger l'ennemi à son tour, il fut ramené sur Pozzolo, et cinq des six pièces furent reprises. La justice veut qu'on cite le lieutenant colonel Mengen, des hulans de l'archiduc Charles, dont la belle conduite décida cette charge; ce fut lui qui conserva la pièce de canon qui resta entre les mains de l'ennemi.

Cependant le général Merville avait été averti par le bruit des petits combats, que l'avant-garde avait livrés vers Marengo et Roverbella, du mouvement de l'armée française. Ayant vu paroitre la division Quesnel et la brigade Perreymond, il avait fait prévenir le maréchal de Bellegarde, qu'une colonne française s'avançait entre lui et le général Mayer; que ce dernier était acculé vers Villafranca, et que

lui même allait être attaqué. Le maréchal, toujours préoccupé de l'idée que le Prince Vice Roi s'était d'abord retiré vers Crémone, jugea qu'il était revenu de Bozzolo avec la division Quesnel et celle de cavalerie, et qu'il avait fait sortir la garnison de Mantoue. Il ordonna en conséquence à la brigade de grenadiers du général Guazdanovitch, qu'il fit renforcer par le régiment de Deutschmeister et par quelques escadrons de cavalerie, de marcher en hâte sur Pozzolo. En attendant le général Merville s'avança avec la brigade de grenadiers de Stutterheim, à la hauteur de ce village, et s'y déploya en bataille (S), étendant sa gauche vers Remelli. Peu après la brigade Guazdanovitch vint se placer en seconde ligne (T). Dans cet ordre ils attendirent l'armée française.

Le général Bonnemain, en exécutant son changement de direction, pour prendre la droite de ligne, tomba en vue, à la hauteur de Belvedere, d'un convoi d'équipages de l'ennemi qui se retirait en hâte vers Villafranca. Ses éclaireurs le chargèrent et le détruisirent ou l'enlevèrent presque en entier. Continuant son mouvement l'avant-garde s'était avancée vers Remelli; là elle se trouva en présence de l'ennemi qui commençait à se déployer. Le général Bonnemain fit former ses deux bataillons en bataille (U), couverts par les quatre bouches à feu; le 31e régiment de chasseurs (V) fut placé pour couvrir la droite contre la cavalerie que l'ennemi avait vers Remelli. L'action étant engagée l'ennemi essaya une charge sur les bataillons du 1er et du 14e légers. Mais le 31e de chasseurs ayant ménacé le flanc de la cavalerie ennemie par un changement de front à gauche, celle-ci fut obligée de se retirer. Le général Merville continuait cependant à déployer ses troupes et bientôt l'avant-garde se trouva sous le feu de dix-huit pièces d'artillerie qui la firent beaucoup souffrir. Le colonel Chevalier, à la suite du 31e de chasseurs fut tué.

Pendant ce temps la division Rouyer avait joint la division Quesnel, que la déroute de la brigade Perreymond avait retardée de près de trois quarts d'heure dans sa marche. Toutes deux s'avancèrent de front et furent bientôt à la hauteur de l'avant garde, qui entra en ligne à l'extrême droite. Le Prince Vice Roi se voyant alors en présence de l'ennemi rangea ses troupes en bataille (W), la division Quesnel en première ligne et la division Rouyer en seconde. La bri-

gade Perreymond formait l'extrême gauche (X). L'ennemi avait sur ce point treize ou quatorze mille hommes; le Prince à peu près autant. Le combat fut bientôt engagé avec vivacité sur toute la ligne. La brigade Forestier, de la division Quesnel, fut dirigée sur Pozzolo, où se trouvait encore le régiment de Chasteler, de la brigade autrichienne de Vecsey. Ce village vivement attaqué, fut enlevé vers trois heures après midi; le régiment de Chasteler, fortement maltraité, fut rejeté sur l'autre rive, le pont de l'ennemi détruit, et la partie des équipages qui était restée à la rive droite fut prise. Pendant l'attaque de Pozzolo, l'ennemi tenta une diversion sur notre aile droite; il fit avancer plusieurs carrés de grenadiers sur les deux bataillons du 1er et du 14e légers. Le 31e régiment de chasseurs, sans attendre les ordres de son général, s'élança sur l'infanterie ennemie. La charge manqua, mais le 31e de chasseurs se replia en bon ordre sous la protection des deux bataillons, qui reçurent les carrés et les repoussèrent. Alors cinq escadrons ennemis s'avancèrent pour soutenir leur infanterie; le général Bonnemain les fit charger par le 31e de chasseurs, qui, malgré la disproportion des forces, les culbuta. Le Prince Vice Roi, étant arrivé en ce moment à l'aile droite, ordonna encore une charge contre l'infanterie ennemie. Cette charge réussit très bien; l'infanterie autrichienne fut renversée et poursuivie vers Massi et Querni: le général Guazdanovitch fut blessé. Le général Merville, voyant ses deux ailes enfoncées, prit le parti de la retraite. Mais ayant reçu du Maréchal de Bellegarde plusieurs régiments de renfort, en tête desquels était celui de St. Julien, il reprit encore position entre Furoni et i Massi (Y).

Cependant la division Marcognet avait chassé l'ennemi de Roverbella. Une brigade s'était mise à la poursuite du général Mayer et s'était avancée jusqu'à Mozzacane (Z), où elle avait pris position. L'autre brigade qui était restée en réserve pendant quelque temps en avant de Roverbella (a), reçut l'ordre de joindre les deux divisions qui marchaient sur Valeggio. Mais elle ne put les atteindre et entrer en ligne qu'après la bataille. La garde royale avait pris position à Arco (b) en avant de Goito. Elle y resta simplement en observation, car l'ennemi, rappelé vers Borghetto par la résistance de la division Fressinet et par le combat de Pozzolo, avait retiré ses partis

et n'avait pas dépassé Volta. Dès que le Prince eut dépassé Masimbona, il avait vu que le mouvement de l'ennemi à la droite du Mincio, ne s'étendait pas vers Goito. Peu après la brigade Perreymond ayant été mise en désordre, il pensa à disposer de la cavalerie de la garde pour couvrir son aile gauche; elle fut en conséquence rappelée et rejoignit les divisions Rouyer et Quesnel pendant le combat de Pozzolo. Cette cavalerie fut placée en première ligne à l'aile gauche, et la brigade Perreymond passa en réserve derrière cette même aile.

Le Prince Vice Roi, voulant pousser ses avantages, afin d'empêcher toute à fait à l'ennemi le passage de Mincio et de dégager la division Fressinet, continua son mouvement en avant. La brigade Forestier, qui venait d'enlever Pozzolo, y fut laissée (c) pour achever de détruire le pont. Le Prince ne voulait pas la remettre en ligne avant que cette opération ne fût achevée, et que tout moyen de repasser le Mincio ne fut enlevé à la brigade Vecsey, qui commençait à s'en rapprocher. D'ailleurs, la brigade Forestier s'avançant un peu plus tard vers Valeggio, tandis que celle de la division Marcognet, qui venait de Roverbella, allait arriver à la même hauteur; toutes deux formaient une réserve assez rapprochée du champ de bataille, pour prendre part au combat s'il en était besoin. Une partie de la brigade Vecsey, accourue pour soutenir le régiment de Chasteler, arriva peu après la destruction du pont, et prit position près du moulin de Volta (d), où elle établit une batterie. On se canonna pendant quelque temps sur ce point. Cependant la brigade Campi, la division Rouyer, les brigades Perreymond et Bonnemain et la cavalerie de la garde, s'avancèrent en face de la ligne ennemie (g). Le Prince Vice Roi fit alors passer en première ligne la division Rouyer, qui avait moins souffert. Le combat s'alluma de nouveau avec acharnement, et se soutint quelque temps, en raison de la supériorité des forces de l'ennemi; le Prince n'avait pas dix mille hommes avec lui. Cependant le général Merville fut de nouveau enfoncé vers le soir et acculé sur Valeggio. La nuit mit fin au combat, et les divisions françaises prirent position entre Furoni et i Massi, sur le champ de bataille qu'avait occupé l'ennemi. Pl.VI.

Lorsque la division autrichienne de Radivojevitch avait passé le Mincio, la division Fresinet avait déjà retiré ses postes de Borghetto et avait dépassé cet endroit. Le général Verdier, ayant été prévenu que des éclaireurs ennemis avaient paru à la droite du Mincio et s'étaient engagés avec la queue de la colonne, arrêta la division Fresinet. Voyant alors déboucher les troupes ennemies de Borghetto, il rangea cette division en bataille derrière le ruisseau d'Olsino, sur les hauteurs de ce village (h). La division Radivojevitch ne tarda pas à paraitre et à se déployer en présence de nos troupes (i). Le général Verdier, voyant que l'ennemi profitait de sa grande supériorité pour le déborder (1) et ménaçait de l'acculer au Mincio, se vit forcé de faire replier la division Fresinet. Il lui fit prendre position derrière le ruisseau de Monzambano (k) appuyant sa gauche au village; la tête de pont (l) était occupée par nos troupes. L'ennemi suivit de près le général Verdier (m) et continuait à serrer et déborder sa droite. Les troupes de la division Fresinet, quoique accablées par le nombre, se battirent avec la plus grande valeur et disputèrent le terrein pied à pied. Enfin le bruit du canon, qui se fit entendre à Pozzolo, et qui dès ce moment se rapprocha toujours de Valeggio, en doublant le courage de nos soldats, jeta de l'incertitude dans les rangs ennemis. Une dernière charge, ordonnée par le général Verdier, enfonça la division Radivojevitch, et la décida à la retraite. Elle se replia dans le coude que la rivière forme à Borghetto, et pendant la nuit repassa en grande partie le Mincio, laissant quelques troupes pour garder le pont qui avait été rétabli.

Pl. VI.

La division Palombini, sortie de Peschiera dès le matin, s'était avancée jusques sur les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze (o) poussant devant elle les postes ennemis. Mais là, elle se trouva en présence des troupes du général Sommariva (p), qui la fit attaquer aussitôt. La grande supériorité des forces, obligea la division Palombini à se replier sous le canon de Peschiera. La division Zucchi eut deux combats assez vifs à soutenir, l'un à Castiglione di Mantova, l'autre à due Castelli. Ces deux postes furent cependant empor-

(1) La division Fresinet n'avait que cinq mille combattants, l'ennemi en avait dix-huit mille.

tés; à l'attaque du second nous perdîmes le colonel Millo, de l'artillerie à cheval italienne, qui fut tué.

La perte de l'ennemi dans cette journée s'éleva à plus de six mille hommes tués ou blefsés; on lui fit en outre deux mille cinq cents prisonniers. L'avant-garde, qui se couvrit de gloire, en fit à elle seule huit cents. Notre perte fut d'environ deux mille cinq cents hommes hors de combat. Parmi les officiers qui se distinguèrent le plus, on cite le colonel Desmichels et le chef d'escadron d'Espinchal du 31e régiment de chafseurs; les chefs de bataillon Santolini et Noel des 1er et 14e légers; le capitaine Mufsita et le capitaine en 2e Camurri de l'artillerie à cheval italienne; et le chef de bataillon Fonvielle du 7e de ligne. L'armée d'Italie n'eut, dans la journée dn 8, que vingt-quatre mille hommes environ engagés sur les deux rives du Mincio. L'ennemi employa sur les mêmes points les régiments suivants, auxquels tous on fit des prisonniers. Benjowsky, Cobourg, Reisky, Deutschmeister, St. Julien, Lusignan, Chasteler, Jellachitch, Kerpen, Spleny, archiduc François Charles, Beaulieu, Bianchi, Gradiscaner et 2e Szekler, infanterie; les bataillons de grenadiers de Pest, Pofsman, Welsperg, Hromada, Chymani et Purcell; les 4e, 8e, 9e, 10e, 11e et 12e bataillons de chafseurs; les dragons de Savoie et de Hohenlohe; les hulans de Meerfeld et de l'archiduc Charles; les hufsards de Frimont et de Stipsitch et un détachement de Radetzky. En tout soixante-six bataillons et trente escadrons; ce qui fait environ cinquante mille hommes.

Tel fut l'événement d'une des batailles les plus singulières, par la disposition des troupes, qui se soient encore livrées. L'erreur de cette disposition ôta au maréchal de Bellegarde, tout l'avantage qu'il aurait pu espérer de la supériorité numérique de son armée. D'après son propre dire, qui confirme le calcul que nous venons de faire, il lui restait, distraction faite des troupes qui bloquaient Mantoue, Pechiera et Legnago, de la division Marschall et des brigades de Stahremberg et de Nugent, cinquante mille hommes disponibles, avec lesquels il voulait pafser le Mincio. De ces troupes, vingt-quatre mille hommes environ avaient pafsé la rivière, et plus de six mille étaient employés devant Peschiera, contre la division Palombini, lorsque le général Merville fut attaqué. Il ne restait donc plus au ma-

réchal de Bellegarde, que vingt mille hommes environ à opposer au Prince Vice Roi, qui avec treize ou quatorze mille le preſsait sur Valeggio. Il est difficile à concevoir, au premier coup d'oeil, comment ce général avait pu se mettre dans une position auſsi désavantageuse, et sans qu'il pût y remédier. Les dix-huit mille hommes du général Radivojevitch étaient occupés par la division Freſsinet, et il était impoſsible de les rappeler à Valeggio et de leur faire repaſser la rivière sur un seul pont sans courir de grands risques. La croyance où était le maréchal de Bellegarde, que le Prince Vice Roi avait abandonné le Mincio, peut bien expliquer le mouvement que le premier fit, mais ne peut pas l'excuser; car cette croyance portait sur un fait qu'il y avait mille moyens de vérifier. Nous avons vu, plus haut, de quelle utilité étaient pour l'armée d'Italie les têtes de pont de Goito et de Monzambano. Comment le maréchal ne mit-il pas ses premiers soins à les enlever au Prince Vice Roi? Cette opération, indispensable dans tous les cas, afin d'aſsurer son propre paſsage, lui aurait donné la mésure exacte des forces que le Prince avait sur le Mincio, et de la position qu'occupait l'armée française. Au lieu de celà, le maréchal, sans aucune reconnaiſsance préalable, fixe et exécute son paſsage, entre les deux têtes de pont que son ennemi occupait, se livrant ainsi aux mouvements de flanc, dont le Prince s'était reservé la poſsibilité. Il fallut toute la surprise que dut causer une opération tout à fait imprévoyable, pour sauver l'armée autrichienne d'un désastre complet. Néanmoins les conséquences de la bataille du Mincio furent telles, que le maréchal de Bellegarde ne put plus reprendre l'offensive, pendant le restant de la campagne (1).

(1) La preuve de ce que nous avançons se trouve dans une note officielle en date de Bologne le 1er Avril, adreſsée par Lord William Bentink, au Roi de Naples, Il y est dit: *que le principal objet pour lequel on avait contracté une alliance et fait des sacrifices, avait été la prompte et active coopération de l'armée napolitaine, et que cet objet n'avait pas été obtenu. L'armée autrichienne est toujours paralisée sur l'Adige, lorsque, par la marche de l'armée napolitaine vers le haut Pò, elle aurait du depuis longtemps avoir atteint les Alpes.*

Cependant le Prince Vice Roi, resté sur le champ de bataille qu'il venait de conquérir, devait prendre un parti et fixer ses mouvements pour le lendemain. Il avait à choisir entre deux plans d'opérations. L'un était de livrer une seconde bataille, ou plutôt de continuer celle que la nuit avait interrompue. L'autre était de remettre l'armée en ligne de bataille, en repaſsant le Mincio, pour rentrer en communication avec les deux divisions de l'aile gauche. Le premier parti était brillant et même séduisant, en ce qu'il présentait, au premier coup d'oeil, avec une certaine apparence de probabilité, des conséquences très étendues et d'un avantage capital. Une seconde victoire remportée sur l'armée autrichienne, mettait celle-ci dans la nécéſsité de repaſser l'Adige en désordre, et avec des sacrifices qui la mettaient hors d'état de tenir la campagne de quelque temps. L'armée napolitaine pouvait alors être attaquée en flanc, par Ostiglia et Modène, et l'expérience avait prouvé depuis quinze ans que deux divisions françaises étaient plus que suffisantes pour disperser les trente mille Napolitains que leur roi trainait à sa suite. Mais il fallait d'abord aſsurer la probabilité de la victoire, et cette probabilité avait nécéſsairement du diminuer pendant la nuit même. Six heures de temps devaient avoir suffi au maréchal de Bellegarde pour corriger la défectuosité de sa position. Ce géneral avait encore à sa disposition le corps de Sommariva qui n'avait pas donné la veille, et celui de Radivojevitch, auquel il fit repaſser le pont de Borghetto. Une brigade seule suffisait pour défendre ce paſsage contre la division Freſsinet. Il était donc plus que probable, que le maréchal de Bellegarde, ayant pu retirer à lui, pendant la nuit, près de vingt quatre mille hommes, aurait réuni le lendemain environ quarante mille hommes à Valleggio. Le Prince Vice Roi n'aurait pas pu lui opposer la moitié de ce nombre. Il n'avait auprès de lui que les divisions Quesnel et Rouyer, une brigade de la division Marcognet, la brigade affaiblie du général Perreymond, le 31ᵉ de cheſseurs et la cavalerie de la garde. Il ne pouvait pas faire venir à lui la division Freſsinet, qui était trop loin à raison du détour qu'il fallait qu'elle fit; d'ailleurs, la communication étant interrompue il n'était pas même poſsible de lui dicter une diversion utile par la tête de pont de Monzambano. Les renforts sur lesquels le Prince devait compter se réduisaient donc, à la

garde Royale, qui pouvait quitter Goito, en laifsant une petite garnison dans la redoute, et à l'autre brigade de la division Marcognet, qui aurait pu être remplacée à Roverbella, par un détachement de la division Zucchi. Mais toutes ces troupes ne montaient qu'à environ dix-huit mille hommes, déduction faite des pertes de la journée du 8. Cette disproportion était trop forte pour hazarder une bataille, qui même n'avait plus de but; au moins en comparaison des sacrifices qu'elle devait entrainer. Celui que le Prince Vice Roi s'était proposé n'avait été que d'empêcher l'armée autrichienne de pafser le Mincio; il était rempli. Arriver de nouveau jusqu'à l'Adige, pouvait être pofsible. Mais il ne l'était guères qu'une armée affaiblie put s'y soutenir, surtout étant dans la nécefsité de détacher dix à douze mille hommes contre les Napolitains et le général Nugent.

Le parti de remettre l'armée d'Italie en ligne derrière le Mincio, n'offrait aucun de ces désavantages. D'abord le Prince Vice Roi pouvait réunir environ ving-cinq mille hommes entre Volta et Monzambano, et par conséquent renverser facilement dans le Mincio, le premier corps qui déboucherait de Borghetto. Ensuite il n'était pas probable que le maréchal de Bellegarde, averti par l'expérience de la facilité avec laquelle l'armée française pouvait manoeuvrer sur ses flancs, par les têtes de pont de Goito et de Monzambano, voulut s'exposer à une seconde défaite inévitable. En conséquence le 9 au jour, le Prince mit son corps d'armée en mouvement sur Goito. La brigade qui était à Mozzacane s'était rapprochée pendant la nuit de Roverbella. Le mouvement rétrograde se fit par échelons, lentement et en plein jour. L'avant-garde du général Bonnemain le couvrit, sans que l'armée autrichienne fit mine de vouloir l'inquiéter. Les trois divisions ayant repafsé le Mincio, au pont de Goito, celle
Pl.IV du général Quesnel resta dans cette place et dans les environs (k). La division Marcognet, la garde Royale et les brigades Perreymond et Bonnemain vinrent à Volta (h). La division Rouyer pafsa en réserve à Guidizzolo (l). La division Frefsinet resta à Monzambano (i). La division Zucchi et la brigade Rambourg rentrèrent à Mantoue. Le même jour la communication fut rétablie avec la division Frefsinet. Le Prince Vice Roi ayant décidé d'employer cette dernière division et celle du général Marcognet, pour chafser l'ennemi

de Borghetto et l'obliger à repafser le Mincio, le mouvement fut ordonné pour le lendemain.

Le maréchal de Bellegarde, de son côté, croyant que l'armée d'Italie, affaiblie par la bataille du 8, n'avait quitté le champ de bataille que pour se retirer tout à fait des bords du Minçio, voulut faire déboucher son armée par le pont de Borghetto, qu'il avait conservé. Il fit d'abord pafser dans la nuit du 9 au 10, un corps de dix Pl. VI. mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, qui prit position dans le coude du Mincio, en avant de Borghetto (q). Le reste de l'armée devait suivre. Mais le 10 au matin, le mouvement ordonné par le Prince Vice Roi commença. La division Marcognet partit de sa position de Volta (r) avec les brigades Perreymond et Bonnemain, se dirigeant vers Borghetto sur la gauche de l'ennemi. La division Frefsinet partit également de sa position de Monzambano (k), se dirigeant par Olsino vers la droite de l'ennemi. Les Autrichiens furent attaqués avec vigueur des deux côtés. Le combat ne fut ni long, ni opiniatre, et le corps ennemi, qui avait débouché par Borghetto, fut obligé de repafser le Mincio. L'ennemi conserva cependant le village de Borghetto, qui est fermé de murs, et qui se trouve par sa position tellement plongé et défendu par le feu des hauteurs de Valeggio, qu'il est impofsible de s'y maintenir sans être maitre de ces hauteurs. La perte des Autrichiens s'éleva à quatre cents hommes hors de combat et deux cents prisonniers. La notre fut de vingt et un morts et cent cinquante blefsés.

Les deux divisions restèrent toute la journée en position devant Borghetto et le Prince, pour arrêter une nouvelle tentative de l'ennemi sur le même point, ordonna la construction d'une ligne d'ouvrages de campagne (s), pour fermer le coude de la rivière. Le 11, la division Frefsinet retourna à Monzambano. La division Marcognet laifsa une brigade davant Borghetto; l'autre fut placée au moulin de Volta et en face de Pozzolo. La division Rouyer envoya un brigade à Volta. Le Prince Vice Roi y établit son quartier général.

Le maréchal de Bellegarde, qui avait transporté, dès le 8, son quartier général à Valeggio, se voyant forcé de renoncer au pafsage du Mincio, se retira à Villafranca. Les opérations de l'armée autrichienne sur le Mincio, se réduisirent alors au bloçus éloigné de

Mantoue et de Peschiera. Le 11, le vieux château de Vérone se rendit par capitulation; la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre.

Pl. I. Cependant le général Stanisavlevitch, qui était arrivé avec sa brigade dans les Giudicarie, au haut du Lac de Garda, avait reçu l'ordre d'entrer dans la Val Trompia. Ce mouvement avait pour but de s'emparer de Brescia et d'inquiéter en flanc la retraite de l'armée française, en même temps que le maréchal de Bellegarde, après le paſsage du Mincio qu'il croyait effectuer, la suivrait en queue. Le 9 février, le général Stanisavlevitch était à Storo, et le 10 à Vestone, sur le Chiese au deſsous d'Anfo; il fut joint le même jour par un détachement envoyé de Riva, par le général de Sommariva. Le 11, ayant laiſsé quelques troupes pour le blocus du fort d'Anfo, il fit descendre environ deux mille hommes par la vallée de Toscolano sur Salò. Le même jour il traversa avec un corps de même force, les montagnes qui séparent le Val Sabbia de la Val Trompia, et descendit dans cette dernière vallée à Laone. Le poste qui y était fut vivement attaqué, et forcé par la superiorité de l'ennemi à se retirer vers Brescia. Les Autrichiens s'avancèrent à Gardone qu'ils occupèrent; ils s'y retranchèrent et placèrent deux compagnies du régiment de Lindenau, à Ponte Saveno sur le Mella, à une demi lieue en avant. Le général Bonfanti, prévenu de ce mouvement, partit de Brescia le 13, avec un bataillon du 35e léger, un du 6e de ligne italien et cent cinquante gendarmes à cheval, et prit position à Sarezzo. Le 14, il fit attaquer Ponte Saveno, qui fut emporté après un combat aſsez vif. Immédiatement après, le corps ennemi fut attaqué à Gardone où il opposa la résistance la plus opiniatre. Le général Stanisavlevitch fut néanmoins battu et forcer à évacuer non seulement Gardone, mais encore toute la Val Trompia, pour se retirer à Vestone. L'ennemi perdit trois cents hommes tués ou bleſsés, et soixante et dix prisonniers, parmi lequels deux majors du régiment de Lindenau. Notre perte fut d'environ cent vingt hommes en tout.

Pl. IV. Pendant ce temps le corps autrichien détaché sur Salò, était arrivé dans cette ville et y avait pris poste (o). Le Prince Vice Roi, l'ayant appris, et ne voulant pas dégarnir en ce moment la ligne du Mincio, en prenant un détachement des divisions qui y étaient, réso-

lut de s'y rendre en personne avec la garde royale. Le 15, le général Lechi arriva à Desenzano (I). Le 16, il se présenta devant Salò (o), ayant repoussé tous les avant-postes des Autrichiens. L'ennemi se renferma dans la ville dont il barricada les portes; il s'était mis en bataille sur la place, et avait laissé une forte reserve en embuscade en dedans et près de la porte de Desenzano. Les chasseurs à pied de la garde, le brave colonel Peraldi à leur tête, furent chargés de l'attaque de la ville. La porte fut enfoncée, la réserve culbutée et l'ennemi poursuivi la bayonette dans les reins jusques hors de Salò, sur la route de Toscolano. Une partie de la flottille du Lac de Garda, sous les ordres du capitaine Tempié, s'était approchée de Salò, pour soutenir l'attaque. Le capitaine Tempié, voyant l'ennemi en retraite, le suivit en rasant la côte, et le canonna si vivement entre Gardone et Maderno, où il était obligé de suivre les bords du lac, que la dernière colonne, d'environ cinq cents hommes, se vit forcée de jeter les armes et de se répandre dans le montagnes. Le 17, le général Lechi, ayant appris que l'ennemi se réunissait à Maderno (p), le fit attaquer par le colonel Peraldi, avec les chasseurs à pied de la garde. Une colonne marcha de front sur Maderno, tandis que l'autre se dirigeait par les montagnes, pour tourner les papéteries, qui sont au dessus de Maderno. L'ennemi fut attaqué à huit heures du matin, forcé dans toutes ses positions et poursuivi, d'un côté jusques au delà de Toscolano, et de l'autre assez haut dans la vallée. Sa perte, dans ces deux journées, fut de cent morts et trois cent cinquante sept prisonniers dont une centaine de blessés. La notre fut de vingt-deux morts, dont malheureusement quatre officiers et soixante-deux blessés. Après cette affaire, le général Stanisavlevitch, se bornant au blocus du fort d'Anfo, se retira au haut du Lac d'Idro, et prit position à Storo, avec le gros de sa brigade.

Dès le 11 fevrier, l'affaiblissement des divisions italiennes, que la désertion diminuait journellement, et la difficulté de les recruter dans le petit nombre de départements, que la défection du Roi de Naples avait laissés libres, décidèrent le Prince Vice à ne plus les employer en ligne. Il les destina donc à former le fonds des garnisons de Peschiera et de Mantoue. En conséquence l'armée qui était en position sur le Mincio, fut organisée en quatre divisions de la ma-

nière suivante. Les troupes qui étaient à la droite du Pò, et qui se composaient de la division Gratien et des détachements du général de division Severoli, formèrent le corps de droite.

PREMIERE LIEUTENANCE.

Le Lieutenant Général GRENIER.

Deuxième Division. Le Général Rouyer.	Le Général Schmitz	9e de ligne . . .	3 Bataillons
		28e demi brigade .	2
	Le Général d'Arnaud	35e de ligne . . .	3
		1er léger	1
		1er régiment étranger	1
			10

Deux compagnies d'artillerie, et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, six cent soixante-huit hommes.

Quatrième Division. e Général Marcognet.	Le Général Jeanin	29e demi brigade .	3
		31e id.	2
	Le Général Deconchi	36e léger. . . .	1
		102e de ligne . .	2
		106e id.	3
			11

Deux compagnies d'artillerie et deux du train.
Douze bouches à feu.
Sept mille, six cent soixante et dix-neuf hommes.

DEUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division VERDIER.

remière Division. e Général Quesnel.	Le Général Campi	92e de ligne . . .	3
		30e demi brigade .	3
	Le Général Forestier	35e léger	1
		84e de ligne . . .	3
			10

Deux compagnies d'artillerie, et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, quatre cent soixante-trois hommes.

Troisième Division. Le Général [illegible]

- Général [illegible]:
  - [illegible] . . [illegible] Bataillons.
  - [illegible] de ligne . . [illegible]
- Le Général [illegible]:
  - [illegible] léger . . [illegible]
  - [illegible] de ligne . [illegible]
  - [illegible] id. . . [illegible]
  - [illegible] id. italien . . [illegible]
  - Total: [illegible]

Deux compagnies d'artillerie et deux du train.
Quatorze bouches à feu.
Six mille, quatre cent [illegible] hommes.

CAVALERIE.

Le Général [illegible].

- Le Général [illegible]:
  - [illegible] de chasseurs ita. 2 Escadrons.
  - [illegible] id. [illegible] [illegible]
- Général St. [illegible]:
  - [illegible] de [illegible] [illegible]
  - Dragons de la Reine [illegible]
- Le Général [illegible]:
  - [illegible] de chasseurs franc. [illegible]
  - [illegible] id. italien [illegible]
  - Dragons [illegible] [illegible]
  - Total: [illegible]

Une Compagnie d'artillerie et une du train.
Huit bouches à feu.
Trois mille, quatre cent vingt-neuf hommes.

RÉSERVE.

La Garde Royale. Le Général Lecchi (Milanais).

- Une compagnie de gardes d'honneur.
- Vélites Royaux . 1 Bataillon.
- Grenadiers Royaux . . 1
- Chasseurs à pied . . [illegible]
- Total: [illegible]
- Dragons Royaux . . . 2 Escadrons.

Deux compagnies d'artillerie et deux du train.
Douze bouches à feu.
Trois mille, trois cent [illegible]-huit hommes.

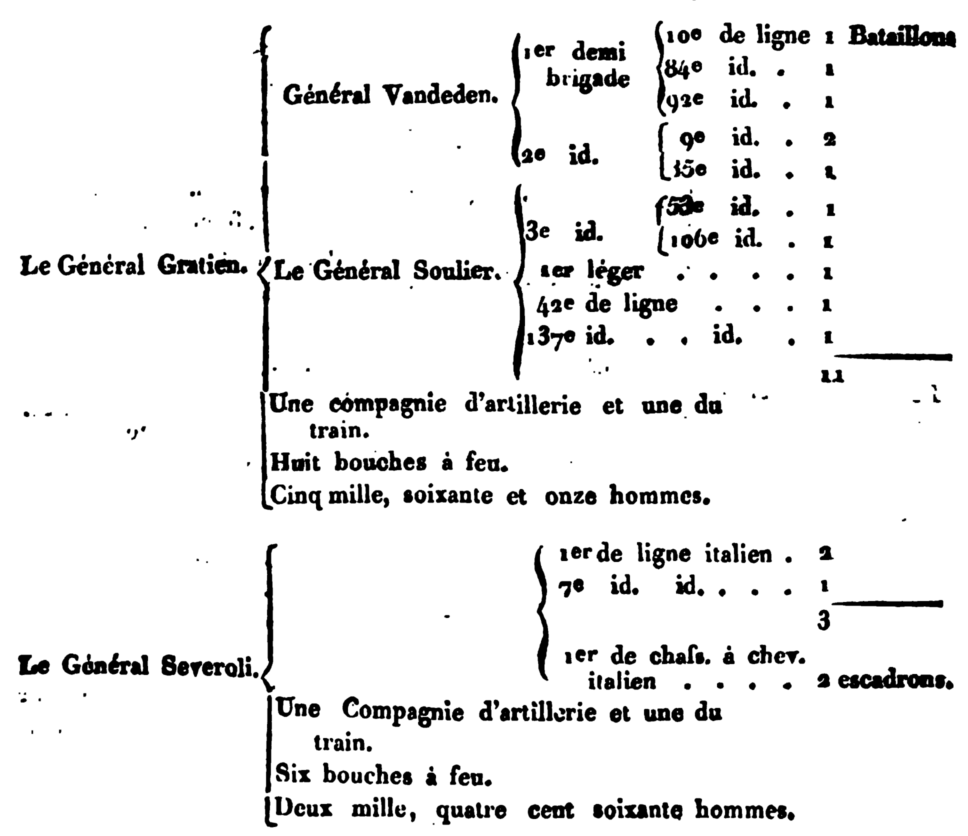
Le total de l'armée, qui était en position sur le Mincio, s'élevait à



ainsi à quarante-sept bataillons et vingt-deux escadrons, ce qui faisait trente quatre mille, cent vingt-sept hommes de toutes armes, avec soixante et dix bouches à feu. Mais il n'y avait qu'environ vingt-huit mille hommes.

CORPS DE DROITE.

Le Général de division GRATIEN.



Le Général Gratien.	Général Vandeden.	1er demi brigade	100e de ligne	1	Bataillons
			84e id. .	1	
			92e id. .	1	
		2e id.	9e id. .	2	
			15e id. .	1	
	Le Général Soulier.	3e id.	53e id. .	1	
			106e id. .	1	
		1er léger		1	
		42e de ligne . . .		1	
		137e id. . . id.		1	
				11	
	Une compagnie d'artillerie et une du train.				
	Huit bouches à feu.				
	Cinq mille, soixante et onze hommes.				
Le Général Severoli.			1er de ligne italien .	2	
			7e id. id.	1	
				3	
			1er de chass. à chev. italien	2 escadrons.	
	Une Compagnie d'artillerie et une du train.				
	Six bouches à feu.				
	Deux mille, quatre cent soixante hommes.				

Le total du corps de droite s'élevait donc à quatorze bataillons et deux escadrons, avec quatorze bouches à feu; ce qui faisait sept mille, cinq cent trente et un hommes, dont deux cent quatre vingt-un à cheval. Mais il n'y avait qu'environ six mille, cinq cent combattants.

Cependant le général Nugent, nommée depuis peu Feldmaréchal Lieutenant, ayant été joint par les brigades Stahremberg et Eckhard, s'était avancé jusqu'à Modène; où il entra le 8 février. Le lendemain il annonça par une proclamation (XVI), qu'il prenait poſsesſion des départements du Panaro et du Crostolo, au nom de l archiduc François, à qui il donna le titre de François IV d'Este. La position que venait de prendre le général Nugent, ne laiſsait plus aucun doute sur les prochaines hostilités des Napolitains. Jusqu'alors le corps autrichien de la droite du Pò, s'était tenu derrière, ou au moins au milieu des troupes napolitaines. Cette situation lui était d'autant plus avantageuse, qu'en pouſsant toujours ces auxiliaires devant lui, il pouvait profiter des progrès que leur perfide conduite léur permettait de faire. Le Prince Vice Roi ne pouvait pas encore s'opposer ouvertement à une trahison, qu'autorisaient les ordres mêmes de l'Emperéur Napoleon, qui n'avaient pas été révoqués. Il aurait fallu pour celà employer la force; le Prince n'y était pas autorisé et n'aurait pas voulu le faire, avant de s'être mis en mésure, quoique le Roi de Naples ait paru le désirer. Au moins ce dernier aurait-il pu orner sa déclaration d'un motif plus apparent que le misérable et honteux prétexte dont il se servit. Voyant donc paraitre tout à coup la division Nugent à l'avant-garde, il n'y avait plus à douter que le Roi de Naples ne fut prèt à la soutenir, si elle était attaquée, et à la suivre lorsqu'elle marcherait en avant; la proclamation du général Nugent et la création de la régence du Duché de Modène, sous les yeux du Roi de Naples, obligeaient ce dernier à jeter tout à fait le masque, qu'il ne pouvait pas porter plus longtemps. Ainsi le moment d'une diversion à la droite du Pò, que le Prince Vice Roi avait prévue, dès l'instant où il quitta l'Adige, allait arriver inceſsamment.

Le Prince, que la victoire du Mincio et le succès de l'affaire de Borghetto, débaraſsaient pour quelque temps des attaques de l'ennemi sur son front, se prépara dès lors à un mouvement au delà du Pò. Le 23, il rapprocha sa reserve de ce fleuve, afin de pouvoir en disposer avec toute la promptitude nécéſsaire. L'armée du Mincio fut en conséquence établie dans les positions suivantes.

Pl.IV. La division Marcognet fut placée à Volta (h) ayant des postes dans les retranchements en face de Borghetto.

La division Quesnel à Goito (k), ayant de postes au moulin de Volta, en face de Pozzolo.

La division Frefsinet occupait la Pilla, Monzambano (i) et la tête de pont de ce dernier endroit.

La division Rouyer fut envoyée à Cremone et à Piadena, pour observer les mouvements des Napolitains.

La garde royale, qui se rendit le 16 à Salò comme nous l'avons vu, revint le 18 à Dezenzano (l), où elle prit poste pour observer les mouvements du général Stanisavlevitch.

La cavalerie occupa Guidizzolo (l), Cereto et Foreste (m).

Le corps de droite resta dans ses positions au delà du Pò. La division Gratien à Plaisance et le corps du général Severoli derrière l'Enza.

Le 15, la déclaration formelle de guerre, de la part du Roi de Naples, fut signifiée officiellement par le Lieutenant Général Millet, son chef d'état major, au général de division Vignolle, chef d'état major de l'armée d'Italie. Le prétéxte en fut une sortie que la garnison de la cittadelle d'Ancone avait faite, sur les troupes napolitaines qui en formaient le blocus. Il n'était pas pofsible de choisir un prétexte plus maladroït, tant il est vrai que la trahison ne trouve point de masque un peu pafsable, quand elle ne part pas d'un coeur afsez endurci pour résister au cri de la conscience. Après cette déclaration bien posisive et qui ne pouvait plus laifser aucun doute après elle, la conduite du Roi de Naples et le rôle qu'il joua furent des plus singuliers. Quoiqu'il se fut lui même qualifié du titre d'ennemi de l'Empire français, et que dès ce moment son armée entrât en hostilités actives, les lettres de quelques français, qui étaient restés auprès de lui, contenaient l'afsurance qu'il n'attaquerait pas le premier.

Il y avait déjà trois mois qu'une disparité semblable régnait entre les écrits de ce Souverain et ses actions. Lorsque l'armée napolitaine se mit en marche pour la haute Italie, le Roi écrivit au Prince Vice Roi, pour lui annoccer que ce mouvement n'avait d'autre but, que d'agir de concert avec l'armée d'Italie contre les Au-

trichiens. Cependant il négociait déjà avec ces derniers. Pendant les négociations, un mois même après le traité, il continua à tenir le même langage au Prinee. Toutes ses lettres contenaient les protestations da sa fidelité envers la France et l'afsurance d'y persister. Nous avons vu que ses troupes occupèrent Ancone, et ne manquèrent la cittadelle que par la sage méfiance du général Barbou. Il prit pofsefsion des états romains et entra au même titre en Tosane. Tout cela se faisait pendant qu'il continuait à correspondre avec le Prince Vice Roi, dans un sens tout à fait opposé à ses actions. Pendant le même temps il profita de tous les avantages que lui donnaient les ordres de l'Empereur Napoléon et sa situation encore officiellement indécise. Il se glifsa succefsivement à Bologne, Ferrare, Modène et Reggio. Il aurait pu se glifser encore plus loin peut-être, si la présence des troupes autrichiennes au milieu de son armée n'eut mis un terme à ses progrès. Cependant la position qu'il occupait était déjà très dangereuse pour l'armée d'Italie, dont il allait ménacer les communications s'il parvenait à s'emparer de Plaisance. Le maréchal de Bellegarde, battu et ne pouvant plus espérer de forcer de front l'armée d'Italie à la retraite, n'avait de refsource pour pafser le Mincio, que dans un diversion qui l'obligeât à abandonner cette position. Cette diversipn se trouvait dans la ligne d'opérations qu'avait prise le Roi de Naples. Ils est dans la destinée des transfuges, l'histoire nous en fournit des exemples à chaque page, non seulement d'être les plus dangereux ennemis du parti qu'ils quittent, mais de devoir donner des gages à celui qu'il viennent d'embrafser. Le moment d'agir était arrivé; on exigea et on devait exiger du Roi de Naples, qu'il remplit ses nouveaux engagements. Il pouvait aufsi se porter sur les derrières de l'armée française, et efsayer de la détruire en lui coupant la retraite.

Le Roi de Naples se mit effectivement en marche, ainsi que nous allons le voir. Mais la fluctuation qui accompagnait ses démarches depuis qu'il avait quitté le sentier de la droiture et de l'honneur, ne l'abandonna pas dans celle-ci (1). Une première opération, timide.

---

(1) Les alliés et particulièrement Lord Bentink, lui reprochèrent cette fluctuation. Voyez la note page 146.

ment entreprise et plus timidement soutenue, échoua et manqua son but. Craignit-il que le Prince Vice Roi justement irrité, sacrifiant l'espoir certain de se soutenir dans la dernière position que les événements l'avaient forcé de choisir, ne l'attaquàt lui même en flanc avec toutes ses forces et n'anéantit l'armée Napolitaine? Cette crainte n'était pas tout à fait sans fondement. Ou bien, le Roi de Naples, égaré par une politique imprudente et entrainé par des causes étrangéres, n'avait-il pas encore cette force d'ame, qui pouvait lui faire fouler aux pieds de sang froid la religion des traités, briser les liens du sang, et faire pompe de sa trahison? Choisifsons pour l'honneur de l'humanité cette dernière version, elle se trouve retracée dans tout ce que le sentiment du coeur a pu arracher, même après défection, à ce Souverain aveuglé; elle nous epargne la douleur d'imprimer la dernière marque de flétrifsure sur la cendre d'un guerier, qui fut notre compagnon d'armes et un de nos illustres chefs. La catastrophe sanglante et déplorable qui a terminé sa carrière a cruellement expié ses erreurs.

Dès l'instant où la proclamation que nous avons citèe (page 122) avait annoncé aux napolitains l'alliance de leur Souverain avec l'Autriche, un grand nombre d'officiers généraux et de militaires français de tous grades, surtout ceux qui depuis vingt-cinq ans n'avaient jamais servi contre leur patrie, abandonnèrent le service Napolitain. Quelques instances que le Roi leur fit pour les retenir, ils persistèrent à vouloir se rendre sous les drapeaux de l'armée d'Italie. Ce Souverain fit tout ce qu'il put pour les engager à rester avec lui; mais il eut le chagrin de ne pouvoir réufsir à les perfuader, et la déclaration qu'il lui firent que dans l'état de guerre où il était envers la France, aucun français aimant sa patrie ne pouvait rester à son service, le blefsa profondément. „Croyez-vous, leur dit-il, que j'aie „moins que vous le coeur français? Croyez au contraire que je suis „très à plaindre. Je ne sais de ce qui se pafse à la grande armée „que les choses désastreuses. J'ai été contraint de faire un traité „avec les Autrichiens et un arrangement avec les Anglais, et par suite à me déclarer en état de guerre, afin de sauver mon Royaume, „ménacé d'un débarquement par les Anglais et les Siciliens. Cela „aurait immanquablement excité un soulévement intérieur. Peut-être

„ les évenéments deviendront-ils plus favorables. Restez donc avec „ moi: j'ai fait votre avancement, d'autres avantages vous attendent „ encore. C'est me payer d'ingratitude que d'abandonner mon servi- „ ce, lorsque mes bonnes dispositions vous sont aufsi bien connues.

Les officiers français qui quittèrent le Roi de Naples demandèrent à servir à l'armée d'Italie. Le Prince Vice Roi leur accorda leur demande. Peu après il reçut du ministère de la guerre de l'Empire français, l'avis officiel de l'état de guerre entre la France et le Royaume de Naples. A cette même époque un décret impérial, rappela, sous les peines portées par les loix, les français qui se trouvaient au service de Naples. Un décret pareil fut rendu pour les sujets du Royaume d'Italie.

Le Prince Vice Roi se trouvait en ce moment dans une des situations les plus difficiles qu'on puifse imaginer. Devant lui était une armée qui pouvait, sans trop dégarnir le blocus de Venise, réunir soixante mille combattants. A l'autre rive du Pô, il voyait avancer sur son flanc droit une autre armée de cinquante mille hommes. Il n'avait pas trente-cinq mille combattants à oppo er à ces deux armées; c'est à dire moins d'un tiers. Les derrières et les communications de l'armée d'Italie allaient se trouver ménaçés de plus loin par l'expédition que les Anglais préparaient contre Gènes. Il n'y avait dans toute cette division militaire qu'environ quatre mille combattants. Ce corps ou plutôt ce détachement ne pouvait défendre la côte, et allait bientôt être renfermé dans Génes, à la garnison de laquelle il ne suffisait pas même. Le moment de la chute de Génes, qu'il était facile de prevoir et qui n'était pas éloigné, allait donc ouvrir l'accès du Piémont à une nouvelle armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, Anglais, Sardes et Siciliens. L'ennemi ayant trouvé les barrières de l'Helvetie ouverte, avait pénétré de toutes parts dans ce pays. Le faible corps français qui avait défendu, ou plutôt cherché à défendre la Savoye, se voyait déjà refoulé vers Lyon par une mafse à laquelle il ne pouvait résister; son éloignement livrait à l'ennemi les clefs de tous les pafsages qui conduisent en Italie, par les Alpes Cottiennes et maritimes. Dès la fin de décembre un corps autrichien avait occupé le grand St. Bernard. A la même époque le colonel Simbschen était entré dans le Vallais et s'était

emparé du paſsage du Simplon; il était soutenu par l'insurrection du pays. Ce corps ménaçait la capitale même, où le Prince Vice Roi n'avait pu laiſser que deux faibles bataillons du 1er et du 2e légers italiens, trois escadrons presque démontés des dragons Napoléon et les dépots de la garde, ce qui ne faisait pas deux mille hommes, la plupart recrues et désarmés. Pour couvrir Milan, le Prince n'avait pu disposer que de deux régiments de Volontaires, qui avaient été détachés des divisions italiennes, lorsque ces dernières furent destinées pour les garnisons de Mantoue et de Peschiera. Deux bataillons de ces régiments, faisant environ sept cent cinquante hommes, avaient été placés à Varese; un bataillon de quatre cent cinquante hommes à Arona, pour observer la route du Simplon; et un autre bataillon de trois cents hommes à Colico, pour servir de réserve aux détachements qui étaient dans la Valtelline. Nous avons déjà vu que pour défendre les vallées du Brescian, le général Bonfanti n'avait à ses ordres qu'un bataillon du 35e léger, un du 6e de ligne italien et cent cinquante gendarmes à cheval; on peut y ajouter environ cent chaſseurs tirailleurs. Pour couvrir mieux son aile gauche contre le général Stanisavlevitch, le Prince Vice Roi avait été obligé de placer la garde royale à Desenzano.

Le maréchal de Bellegarde, décidé maintenant à attendre le résultat de la diversion qu'allait faire le Roi de Naples, soutenu par la division Nugent, tenait toujours son armée concentrée entre le Mincio et l'Adige. Elle y était établie sur deux lignes. La première
LIV garniſsait Castel novo, Salionze, Valeggio et Pozzolo, s'appuyant à la division Mayer, qui bloquait toujours Mantoue, et dont la droite occupait de nouveau Marmirolo et Roverbella. Le Feldmaréchal Lieutenant Neuperg, en prit le commandement le 19 février. La seconde ligne était établie devant Vérone, à la hauteur de Villafranca. Le 19, le maréchal de Bellegarde transporta son quartier général à Vérone.

Dans la Val Sabbia, le général Stanisavlevitch pouſsa, vers le 19, une partie de sa brigade en avant de Vestone. Un corps d'environ deux mille hommes, en grande partie composé des troupes qui avaient combattu à Salò et à Maderno, s'avança jusqu'à Gavardo. Le général Bonfanti marcha au devant de ce corps et l'atta-

qua le 24. La resistance de l'enemi ne fut pas très forte; ayant été battu, après un combat alsez vif, il se replia de nouveau sur Storo.

A Venise, il n'y eut pendant tout le courant du mois qu'un seul fait d'armes. L'ennemi, qui s'était rapproché du fort de la Cavanella, avait placé un fort poste en face du canal de la Bufsola (g), vers l'embouchure de l'Adige. Le 11, le général Dupeyroux fit faire une sortie de Chioggia, par ce canal, pour éloigner le poste ennemi. Mais les Autrichiens étaient trop en forces et s'étaient retranchés, ensorte que l'entreprise manqua et que la sortie fut repoufsée. L'ennemi fit jeter dans les lagunes de Venise des placards, qui annonçaient les désastres de l'armée française et promettaient aux Italiens leur indépendance, sous un meilleur ordre de choses. L'effet de ces affiches fut d'augmenter la désertion parmi les troupes italiennes. Cette circonstance jointe aux nombreuses maladies, qui affaiblifsaient journellement la garnison, força le gouverneur à se réduire à la plus stricte défensive et à renoncer à toute espèce de sortie.

Le blocus de la cittadelle d'Ancone durait encore depuis le 17 janvier. Le 11 février, le général Barbou, voyant que les Napolitains avaient établi des batteries et tout préparé pour un prochain bombardement, fit dans la nuit une sortie sur les ouvrages de l'ennemi. Cette sortie, trop faible contre les troupes que le général Macdonald avait devant la cittadelle, fut repoufsée avec perte d'une centaine d'hommes. La même nuit les Napolitains ouvrirent toutes leurs batteries et commencèrent le bombardement. Ils y mirent une si grande activité que le 13 vers midi, tous les batiments de la cittadelle se trouvèrent incendiés ou ruinés. Le général Barbou, voyant que la garnison n'avait plus d'abri et que ses magasins même étaient détruits, se trouva dans la nécéfsité de capituler. Le 18, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, sous condition de ne pas servir contre les alliés pendant un an. Elle conserva ses armes jusqu'à la petite rivière de Fiumicino (l'ancien Rubicon). Là elle les posa et continua sa route par Bologne et Modène, étant escortée jusqu'aux avant-postes français par les troupes napolitaines.

Nous avons déjà vu que le gènéral napolitain Minutolo, était arrivé à Florence, le 31 janvier, avec un corps de troupes. Le 5 et le 6 février, il y arriva encore quatorze cents hommes de cavale-

rie et le Lieutenant Général Joseph Lechi (1), pafsé au service de Naples, prit pofsefsion de la Toscane au nom de son nouveau Souverain, par une proclamation (XVII). Il n'y eut après cela aucun mouvement dans cette province jusqu'au 15. Ce jour là, le commandant de Livourne, s'attendant à être bientôt afsiégé, évacua les malades de la garnison sur la place de Pise. Pendant ce temps le général Pouchin, ayant appris que le Roi de Naples avait déclaré la guerre à la France, et que le général Minutolo marchait sur Pise, avec un corps de troupes, fit venir dans ce dernière place un détachement de sept cents hommes de la garnison de Livourne, qui arriva à Pise dans la nuit du 16 au 17. Le général Minutolo se présenta en effet le 17 au matin devant Pise, et les hostilités commencèrent entre ses troupes et les françaises qui étaient en position devant la ville. Le soir du même jour le Duc d'Otrante, commifsaire général de l'Empereur Napoléon, qui était à Lucques, ayant fait annoncer au général Minutolo, qu'il était muni des pleins pouvoirs nécéfsaires, pour traiter de l'évacuation de la Toscane et des états Romains, les hostilités furent suspendues. Un courrier fut envoyé au Roi de Naples, pour l'informer de cette circonstance. Ce dernier, qui était à Reggio, ayant consulté le général Nugent et le comte Mier, ambafsadeur d'Autriche, expédia, le 19, au général Lechi l'autorisation de traiter avec le Duc d'Otrante.

Cependant la condition préablable de la suspension des hostilités, avait été la retraite des troupes françaises de Pise et de Lucques, et l'évacuation de la ville de Livourne. Le sort des différents forts de la Toscane, du château St. Ange, et de la place de Cività Vecchia, devait être décidé par une convention particulière. Il y avait été ajouté la singulière condition, consentie par le Duc d'Otrante, que les troupes qui rentreraient en France, ne serviraient pas d'un an contre les alliés. Cette derniere condition, tout à fait inutile, puisque les troupes françaises de Pise et de Lucques étaient loin d'être

(1) Le conte Joseph Lechi, qui avait été général de division au service du Royaume d'Italie, était frère du général Theodore Lechi, commandant la garde royale, et dont la fidelité ne s'est jamais démentie.

forcées à mettre bas les armes, appartient au role flétrissant que le Duc d'Otrante commençait à jouer. Le 18, le commandant de Livourne ayant évacué la ville, d'après les ordres qu'il en avait reçus, se retira dans les forts, après avoir annoncé par une proclamation (XVIII) aux habitants de la ville, la prochaine arrivé des Napolitains. Le même jour le général Minutolo, s'étant fait préceder par une autre proclamation (XIX), entra dans Livourne avec trois mille hommes et commença le blocus des châteaux. Le 19, le général Lechi se rendit dans cette ville, d'où il entra en négociation avec le Duc d'Otrante. Quoique la convention définitive n'ait été conclue que le 24, cependant l'ordre de remettre les forts de Livourne, aux troupes napolitaines, fut donné dès le 20, et le même jour la garnison en partit, pour se rendre à Gènes par Pise. La même remise fut ordonnée pour tous les postes du littoral de la Toscane, pour l'ile de la Gorgone, pour le château de Volterra et pour celui de Florence. Ces derniers ouvrirent leur portes le 22, et la garnison suivit également la route de Gènes. La même condition de ne pas servir d'un an fut imposée à ces différentes troupes, qui se trouvèrent, sans avoir presque brulé une amorce, réduites à la même condition où aurait pu les mettre un long siège. Le dessein des Anglais était, aussitôt après l'évacuation de Livourne par les troupes françaises, d'y en débarquer des leurs pour assiéger Gènes. Le Duc d'Otrante les servit avec un zèle qui n'est pas méconnaissable, en privant cette dernière place d'un renfort, bien nécéssaire à sa faible garnison.

La convention conclue à Lucques le 24 février, fut signifiée au général Miollis dans les premiers jours du mois de mars, par une dépêche du Duc d'Otrante. Le général Miollis s'y conforma, sans observations, et, le 10 Mars, la garnison du château St. Ange en sortit avec armes et bagages et la caisse militaire pour se rendre à Cività Vecchia. Les deux garnisons réunies devaient être embarquées à ce dernier port, pour être transportées à Marseille, aux frais du Roi de Naples. Mais les batiments nécéssaires n'ayant pas été fournis, elles furent dirigées par terre sur Viterbe, d'où elles se redirent par Florence et Bologne à l'armée d'Italie, qu'elles précédèrent pour repasser les Alpes. Les bagages seuls et le dépot du 2e régiment étranger furent embarqués.

Le 15 février, en même temps que le Roi de Naples faisait signifier sa déclaration de guerre au quartier général de l'armée française, il mit la sienne en mouvement. La division Carascosa se réunit à Reggio, la division d'Ambrogio s'avança à Modène, et le corps du général Nugent, prenant la tête de la colonne, s'avança vers St. Ilario
Pl.VII. Le général Séveroli, se voyant ménacé par toute l'armée Austro-Napolitaine, et se trouvant à une trop grande distance de la division Gratien, jugea nécéssaire de se rapprocher de Plaisance. Il était en effet facile au général Nugent de faire tourner le détachement du général Severoli, et de l'enlever même, avant qu'on n'en ait eu avis à Plaisance. Ce dernier commença donc sa retraite le même jour et repassa successivement la Parma et le Taro, toujours suivi par le corps du général Nugent. Entre Fiorenzuola et Fontana Fredda, le général Severoli fut atteint, le 17, par l'avant-garde autrichienne composée de la brigade Stahremberg. N'ayant pu se refuser à un engagement, il y perdit une centaine d'hommes. Le lendemain, il se retira sous les murs de Plaisance et le corps ennemi vint prendre position derrière la Nura (C). Le génral Nugent, dès son départ de Modène, avait dirigé sur Pontremoli et Borgo Taro (b) un détachement de trois cents hommes, qui y était arrivé le 17. Dès que le général Rouyer St. Victor en avait eu avis, il y avait envoyé de son côté quelques troupes. Le 18, l'ennemi fut attaqué et repoussé sur Fornovo, avec perte de soixante prisonniers.

Aussitôt que le Prince Vice Roi eût reçu la déclaration de guerre des Napolitains, et qu'il eût appris le mouvement du général Nugent, il jugea que le momment était arrivé de faire, à la droite du Pò, la diversion qu'il avait préparée. Le 20, la division Rouyer se mit en mouvement vers Plaisance; la brigade d'Arnaud y arriva le même jour et la brigade Schmitz le lendemain. En même temps le Prince Vice Roi fit partir la brigade Jeanin de la division Marcognet, de sa position de Volta, pour se rendre à Crémone, où elle arriva le 21. La brigade de cavalerie de Rambourg eut également l'ordre de se rendre à Plaisance. Le général Grenier, chargé par le Prince du commandement des troupes qui allaient se trouver à la droite du Pò, partit également le 21 du quartier général. A son passage à Crémone, il fit avancer la brigade Jeanin à Codogno (A), où elle arri-

va le 22. Le lendemain, les trois brigades d'infanterie et celle de cavalerie furent réunies à Plaisance. Pour renforcer un peu la ligne du Mincio, qui venait d'être affaiblie par le départ de trois brigades, le Prince fit venir la garde royale à Volta, en remplacement de la brigade Jeanin. La ligne des postes fut laissée telle qu'elle était, et toutes les précautions furent prises pour cacher à l'ennemi le mouvement qui venait d'être fait. Cependant le général Nugent avait jeté des partis d'infanterie et de cavalerie à la droite de Plaisance, par le pied des montagnes et dans la direction de Castel S. Giovanni. Il paraissait que son projet fût de tourner la ville et de s'établir sur les communications de Gènes et du Piémont. Le 22 et le 23, le général Grenier envoya de fortes reconnaissances vers Castel S. Giovanni et Agazzano, afin d'éclairer et de surveiller les mouvements de l'ennemi. La marches de ces reconnaissances obligea le général Nugent à rappeler ses partis et à se concentrer derrière la Nura. Le 24, le général Grenier s'avança lui même jusqu'à cette rivière, et y prit position en face des Autrichiens (B.).

Dès son arrivée à la Nura, le général Nugent, croyant sans doute que le Prince Vice Roi aurait besoin de toutes ses troupes au Mincio, et ne pourrait envoyer aucun reofort aux troupes de Plaisance, avait pensé à jeter un pont sur le Pò à Sacca (G), près de Casalmaggiore. Il détacha sur ce point le lieutenant colonel Mesco, avec environ douze cents hommes d'infanterie et de cavalerie, tant Autrichiens que Napolitains, et une compagnie de marins de ces derniers. Ce détachement était couvert sur sa droite par un petit corps de sept cents Autrichiens et de deux cents hommes de cavalerie napolitaine, placé à Guastalla (M). Le lieutenant colonel Mesco, ayant fait passer le Pò, le 24, à quatre cents hommes, sous les ordres du capitaine d'Aspre, ce détachement surprit la petite ville de Casalmaggiore (H) et y prit le chef d'escadron Frangipani avec quelques gendarmes. Le lieutenant colonel Mesco, ayant alors fait jeter un pont à Sacca, établit, à la rive droite du Pò, des batteries pour le défendre, et fit travailler à une tête de pont.

Le Prince Vice Roi, averti de la surprise de Casalmaggiore et de la construction du pont de Sacca, ordonna au général Bonnemain de s'y rendre avec sa brigade, un bataillon du 52e de ligne, comman-

dé par le chef de bataillon Bladinère, et une batterie d'artillerie; le 3e léger fut envoyé à Casalmaggiore. Le général Bonnemain arriva le 26 à Marcaria et le 27 il attaqua les Austro-Napolitains à Sacca. Malgré la supériorité de l'ennemi en infanterie, et la position avantageuse de ses batteries, après une longue et vive canonade, le lieutenant colonel Mesco fut obligé d'évacuer la tête de pont, puis de retirer ses canons. Vers le soir, le général Bonnemain parvint à détruire le pont, dont presque tous le bateaux furent recueillis à Casalmaggiore.

Pl.VII. Le général Grenier se mit en mouvement le 25 au matin, et ayant paſsé la Nura, en trois colonnes, il atteignit l'ennemi dans son mouvement de retraite. Le général Nugent, ayant vu les brigades françaises qui venaient du Mincio, se déployer devant lui la veille, avait jugé à propos de se replier derrière le Taro, où se trouvait encore l'armée napolitaine. Le corps autrichien fut attaqué, renversé presque au premier choc et pouſsé jusques au delà du Taro, où il prit position (E), ayant les division napolitaines de Carascosa et d'Ambrogio derrière lui. Le général Grenier prit position, le 27, en avant de Borgo S. Donino (D), avec la division Rouyer et les brigades Jeanin et Rambourg. La division Gratien et le détachement du général Severoli, qui avaient suivi son mouvement, restèrent en arrière de ce bourg.

Dans les premiers jours du mois de février, le bataillon du 1er régiment de volontaires italiens, qui était à Arona, reçut l'ordre de se porter sur les frontières du Valais, pour couvrir celles du royaume de ce côté. Le 28, ce bataillon arriva au Simplon, et ayant repouſsé les avant-postes ennemis, occupa le haut de la montagne. Le 2 mars, le colonel Simbschen, ayant réuni les troupes autrichiennes d'infanterie et de cavalerie, qu'il avait amenées avec lui, et un régiment de milices du Valais, attaqua le bataillon italien. Les recrues privés d'expérience, dont il était composé, voyant paraitre environ deux escadrons de cavalerie, lachèrent pied, abandonnant leurs officiers, qui furent pris avec le colonel du régiment et environ cent soixante hommes.

Le 1er mars le Prince Vice Roi, pour appuyer par une diversion l'expédition du général Grenier, et en même temps faire crain-

dre au Roi de Naples le mouvement de flanc dont il l'avait ménacé, résolut de faire attaquer Guastalla. Pour donner plus de poids au bruit qui allait se répandre de la marche d'un corps d'armée considérable, il résolut de se trouver en personne à cette expédition. Le général Vilatta ayant paſsé le Pò à Borgoforte (L) avec deux bataillons du 5e de ligne et deux du 3e léger italien, un détachement de deux cents chevaux et quatre canons, se présenta dans la matinée du même jour devant Guastalla (M). La cavalerie napolitaine s'enfuit sur le champ à Reggio. L'infanterie autrichienne eſsaya de se défendre mais elle fut enfoncée et pouſsée en désordre au delà de la ville. La perte de l'ennemi s'éleva à une centaine d hommes hors de combat, quatre-vingt-dix prisonniers, dont un major des huſsards de Radetzky, et deux cent cinquante fusils. Le lendemain, la cavalerie en poursuivant l'ennemi vers Modène, lui fit encore trente prisoyniers.

Le général Grenier, ayant employé les journées du 28 février et du 1er mars, à reconnaître les positions de l'ennemi, se disposa à l'attaquer. La disproportions des forces était grande, car derrière la division Nugent, qui était forte de plus de quinze mille hommes, se trouvaient les deux divisions Carascosa et d'Ambrogio, la garde napolitaine, et une forte division de cavalerie, c'est à dire au moins vingt-cinq mille hommes. Le troupes que le général Grenier avait avec lui, ne s'élevaient qu'à quinze ou seize mille hommes, en y comprenant le corps du général Severoli et la division Gratien, toute composée de conscrits qui n'avaient pas vu le feu. Auſsi ne fit-il donner, en première ligne, que les brigades qui venaient de l'armée du Mincio, c'est à dire environ dix mille hommes. Mais il n'y avait pas à balancer. Il était impoſsible de diminuer pendant plus de huit à dix jours, de trois brigades, l'armée du Mincio, à qui il ne restait plus que vingt mille combattants à opposer à soixante mille ennemis. Déjà même le général Grenier, dont le mouvement avait été retardé par la crue des eaux, surtout au Taro, avait été forcé de perdre deux jours. D'un autre côté il fallait absolument repouſser l'armée napolitaine sur Modène et Bologne, et retarder le mouvement qu'elle avait commencé. Un avantage marqué, qu'on pouvait remporter sur elle, devait avoir pour résultat de la paraliser pendant quelque temps, et de rendre le Roi de Naples plus prudent dans

les opérations qu'il voudrait entreprendre. Telles étaient sans doute les reflexions qui avaient déterminé le Prince Vice Roi, à la diversion qu'il faisait faire par le général Grenier. L'événement en a prouvé la justesse, puisque le résultat du combat de Parme, a retardé de six semaines le mouvement du Roi de Naples sur Plaisance.

Le 2 mars, le général Grenier passa le Taro sur trois colonnes. Le Roi de Naples, inquiet de l'occupation de Guastalla par le général Vilatta, mit aussitòt son armée en retraite. La division Nugent était à la queue de la colonne et la brigade Stahremberg faisait l'arrière garde. Cette brigade, vivement attaquée, fut renversée sur le restant de l'armée et serrée de si prés que le général Stahremberg crut devoir prendre le parti de jeter dans Parme le régiment de l'archiduc François Charles, pour arrêter nos troupes, et, en se dégageant des autres krigades de la division Nugent, donner le temps à celle-ci de gagner chemin. C'était une faute qu'il paya assez cher. Une position n'est bonne à défendre de front, que quand l'ennemi ne peut pas la tourner impunément, surtout si c'est une position fermée, qu'on ne puisse pas évacuer quand on veut. L'erreur que commit ici le général Stahremberg, ou le chef, quelqu'il soit, qui donna l'ordre d'occuper Parme, n'est que trop commune, et vient ordinairement de ce que l'on se trompe sur la véritable application des principes de la guerre de positions. Ce n'est point seulement en choisissant des sites avantageux, où le corps qui les occupe puisse opposer une résistance durable, qu'on peut se flatter de faire la guerre de positions. Car les sites, qu'on appele tactiquement positions, ne sont que des points de la ligne stratégique d'opérations. Or si la ligne de mouvement de l'assaillant peut passer par un autre point que celui qu'on a voulu défendre, ce dernier sera non seulement inutile, mais il sera dépassé latéralement et enlevé. C'est ce qui arriva au général Stahremberg.

Le général Grenier ayant conçu la possibilité d'emporter la ville de Parme, sans arrêter la poursuite de l'armée ennemie, fit sur le champ ses dispositions. Il fit passer à droite de la ville la brigade Schmitz, qui devait attaquer la porte qui conduit à Fornovo et Pontremoli (O). La brigade d'Arnaud resta sur la route qui vient de Castel Guelio (N). Derrière elle étaient à quelque distance, le corps

de Severoli et la division Gratien, qui restèrent en reserve et ne prirent point part au combat. La brigade Jeanin passa à gauche, pour attaquer la porte qui conduit à Colorno (P). La brigade de cavalerie de Rambourg devait tourner la ville, par le même côté, pour suivre le gros de l'armée Austro-Napolitaine. La brigade Jeanin, en dépassant la porte de Colorno, coupa une colonne autrichienne de neuf cents hommes, qui fut obligée de rebrousser chemin et de rentrer en ville, où elle mit bas les armes un peu plus tard. Dans le moment ou le général Rambourg traversait le chemin de Colorno, il apperçut sur la route la colonne ennemie de Sacca, qui revenait à Parme (Q). Le général Rambourg se porta au devant d'elle (R) et la fit charger par sa cavalerie. Une partie de la brigade Jeanin appuya cette charge. Elle fut brillante et heureuse; cinq cents prisonniers, deux canons et beaucoup de bagages tombèrent entre nos mains. La brigade Rambourg continua ensuite son mouvement vers l'Enza et, chemin faisant, elle entama encore l'arrière-garde ennemie.

Cependant le général Schmitz, ayant emporté après une assez faible resistance la porte de Fornovo, dirigea une partie de sa brigade par le rempart, vers la porte de Modène, tandis que le reste pénétrait dans la ville. Les brigades Jeanin et d'Arnaud y étant entrées presque en même temps des deux autres côtés, tout ce qu'il y avait de troupes autrichiennes dans Parme fut tué ou pris. Le même soir le général Grenier vint prendre position sur l'Enza (T); l'armée Austro-Napolitaine s'était arrêtée à l'autre rive (S). La perte de l'ennemi dans Parme, s'éleva à environ six cents morts et mille sept cent dix-neuf prisonniers, dont trente-sept officiers; deux canons avec leurs caissons, cinq voitures d'outils du genie, beaucoup de bagages et trois mille fusils. Le général Rambourg, avant d'arriver à l'Enza, fit encore environ cinq cents prisonniers, ce qui on porta le total à deux mille deux cents. Dans ce nombre étaient quatre-vingt-dix Napolitains, qui furent renvoyés désarmés au Roi de Naples. Notre perte s'éleva à deux cent cinquante hommes hors de combat. Il faut que le Roi de Naples et le général Nugent, ayent cru que le corps qui les attaquait fût d'une force bien supérieure à ce qu'il était réellement, puisqu'ils s'étaient préparés à une plus longue retraite. Le 3, le train d'artillerie et les équipages autrichiens et

et napolitains, qui avaient étés à Modène, arrivèrent à Bologne, d'où les premiers continuèrent leur route vers Ferrare, sous l'escorte d'un fort détachement des hussards de Radetzky.

Le 3, la brigade Rambourg se porta sur Reggio; l'ennemi avait évacué cette place et s'était retiré derrière la Secchia, vers Modène, ne laissant, pour couvrir sa retraite, qu'un escadron des hussards de Radetzky, devant Reggio. Cet escadron fut dispersé par notre cavalerie, qui lui fit quelques prisonniers. Le 4, le général Grenier envoya à Reggio le général Severoli, avec ses trois bataillons italiens et quatre bataillons français de la brigade Soulier. Les sept autres bataillons de la division Gratien restèrent en position derrière l'Enza, et le général Grenier, avec la division Rouyer et la brigade Jeanin, ayant pris la route de Guastalla, passa le Pò à Borgoforte, et rentra, le 6, à l'armée en position au Mincio.

Le général Severoli, ayant placé à Rubiera (U) une avant-garde composée des deux escadrons du premier régiment de chasseurs à cheval italiens et de deux compagnies de voltigeurs, resta devant Reggio, avec son infanterie et la brigade Rambourg. L'avant-garde ennemie, composée des débris de la brigade Stahremberg, était en position à la droite de la Secchia (V), au delà de Rubiera.

Le Prince Vice Roi, non content de la demonstration qu'il avait faite sur le flanc de l'armée Austro-Napolitaine, en occupant Guastalla, voulut ménacer également les communications entre cette armée et celle du maréchal de Bellegarde. L'ennemi communiquait directement avec Modène par Ostiglia, où il y avait un pont, qui était cou-
Pl.IV. vert du côté de Mantoue par des retranchement élevés vers Sustinente. En inquiétant le maréchal de Bellegarde sur ce point, dans le moment où il venait d'apprendre la défaite du général Nugent à Parme. et où il savait que le général Grenier était encore vers Reggio, le maréchal devait craindre un mouvement de flanc sur Legnago et sur Castellaro. Ce mouvement, qui aurait fortement compromis la division Mayer, aurait également pu attirer au général en chef auchien un nouvel échec, puisque dans ce moment son armée était déployée sur le Mincio et à peu de distance de cette rivière. Le 5 au matin, le général Villata avec trois faibles bataillons du 2e léger italien, qui faisaient environ mille hommes, sortit de Governolo. Les

avant-postes ennemis furent repoussés jusqu'à peu de distance d'Ostiglia et les retranchements de Sustinente furent détruits. L'ennemi perdit six hommes tués et cinquante et un prisonniers dont un officier; les régiments qui étaient là, étaient celui de Bianchi et un croate de nouvelle formation. Nous eumes onze blessés. Le résultat de cette reconnaissance fut d'obliger le maréchal de Bellegarde à concentrer ses troupes. Son quartier général, qu'il avait transporté à Villafranca, pendant que le Roi de Naples marchait sur Parme, rentra de nouveau á Vérone: le gros de l'armée qui avait dépassé Villafranca se replia entre cet endroit et Vérone. Les ouvrages que l'ennemi avait élevés à la tête du pont de Borghetto furent abandonnés.

Le 7 mars, l'armée du Mincio occupa les positions suivantes. La division Fressinet était à Monzambano et à Borghetto (h, i). La division Quesnel, depuis Montalto près de Volta (h), jusques vis-à-vis de Pozzolo. La division Marcognet, à Goito (k) et Cerlongo. La division Rouyer, à Mantoue. La garde royale quitta Volta et vint à Mantoue. La cavalerie resta en seconde ligne vers Cereto et Foreste (m). Le major S. Fermo, fut envoyé à Viadana et Pomponesco (q) avec quelques détachements d'infanterie, pour observer la rive du Pò, depuis Guastalla jusqu'à Casalmaggiore et Sacca, Le quartier général fut établi à Mantoue.

Cependant le Roi de Naples, ayant appris que le général Grenier avait repassé le Pò, et qu'il n'était resté devant lui que la division Gratien et le corps de Severoli, résolut de reprendre son mouvement sur Plaisance. Le 6 Mars, il fit renforcer l'avant-garde du général Stahremberg, par un régiment d'infanterie et une division de cavalerie napolitaine. Cette avant-garde passa la Secchia dans l'après midi; la division Carascosa la suivait de près. L'avant-garde française, que le général Severoli avait fait la faute de placer aussi loin de lui, fut attaquée et, malgré la rèsistance qu'elle essaya d'opposer, enfoncée et renversée sur Reggio. Le 1er regiment de chasseurs à cheval souffrit beaucoup et une partie des voltigeurs furent pris; notre perte s'éleva à une centaine d'hommes, sur trois cents qui avaient composé l'avant-garde. Les feuilles du temps disent que les Napolitains attaquèrent avec courage et avec les plus plus vives démons-

trations de joie (1). Sans doute c'est parce qu'ils se trouvaient dix-huit mille contre trois cents.

Pl.VII. Le 7, le Roi de Naples continua son mouvement sur Reggio. Le général Severoli, ayant laissé dans la ville le général Soulier, avec ses quatre bataillons, se porta au devant de l'ennemi avec les trois bataillons italiens et la brigade Rambourg. Il rangea son infanterie à cheval sur la grande route (W), ayant la cavalerie en seconde ligne. Bientôt le Roi de Naples déploya son armée devant lui (X). Malgré la disproportion des forces, puisque l'ennemi avait sur ce point la brigade Stahremberg, le restant de la division Nugent, la division Carascosa et une division de cavalerie, ce qui faisait au moins vingt mille combattants, tandis que nous n'y avions pas trois mille hommes, le combat s'alluma avec vigueur. La résistance des trois faibles bataillons italiens fut heroïque; malgré que le brave général Severoli fut mis hors de combat dès le commencement de l'action, ayant eu la jambe emportée par un boulet de canon, nos troupes n'en continuèrent pas moins à soutenir les efforts de l'ennemi. Le général Rambourg, qui en prit le commandement maintint encore le combat assez longtemps; enfin la supériorité des forces de l'ennemi l'obligea à rentrer dans Reggio. Le Roi de Naples l'y fit attaquer, mais la résistance des deux généraux Soulier et Rambourg fut si vive, et la perte qu'ils causèrent à l'ennemi tellement grande, que désespérant de les forcer, il leur fit proposer de cesser le feu et d'évacuer la ville. Les généraux y consentirent et ayant repassé le Crostolo dans la nuit, il se réunirent le lendemain à la division Gratien derrière l'Enza (T). Le même jour, ce général se retira derrière le Taro, où il prit position, ayant son avant-garde devant Castel Guelfo, les brigades Soulier et Rambourg derrière cet endroit, et la brigade Vandeden à Sanguinara et Grugno (V).

Le 3, l'armée napolitaine arriva à l'Enza où elle prit position. La brigade autrichienne de Gobert, et une brigade de la division d'Ambrogio furent poussées vers Bosco di Sotto (d) et vers Guastalla, pour couvrir la droite et observer les mouvements de l'armée

(1) Voyez: Allgemeine Zeitung, du 22 mars 1814. et la gazette de Trente du 15 du même mois.

française vers Borgoforte et Sacca. Le 9, la brigade Stahremberg entra de nouveau à Parme. Le Roi de Naples s'arrêta cependant là, ne voulant pas s'exposer à une seconde diversion de flanc, de la part du Prince Vice Roi. Il savait que le Prince, maitre des passages de Borgoforte (L) et de Sacca (G), avait l'oeil sur tous ses Pl. VII. mouvements et pouvait d'un moment à l'autre faire passer le Pò à un corps d'armée, qui, en occupant Parme lorsque l'armée napolitaine aurait été sur le Taro, pouvait la détruire et la disperser. Il résolut donc d'attendre encore avant de se porter en avant. Le Prince Vice Roi, ayant appris le combat de Reggio, fit passer, le 9, la division Rouyer à Marcaria (K) et à Bozzolo. Le major St. Fermo, qui occupait toujours Viadana (I), Pomponesco et Casal Maggiore (H), poussait des partis et des reconnaissances au delà du Pò, vers Sacca.

Les rapports des avant-postes ayant indiqué au Prince Vice Roi, que l'ennemi faisait quelques mouvements dans sa ligne à la gauche du Mincio, il ordonna des reconnaissances sur toute la ligne de l'armée d'Italie. Ces reconnaissances sortirent le 10 au matin, dans la direction de Castelnovo, de Valeggio, de Roverbella, de Castiglione Mantovano, de Castellaro et d'Ostiglia. Celle de la garnison de Peschiera, rencontra les premiers postes ennemis sur les hauteurs de Pl. IV. Cavalcaselle et de Pacengo. Le général Sommariva, qui était de ce côté, ayant fait marcher contre elle les régiments de Hohenlohe Bartenstein et Warasdiner Kreutzer, un bataillon de Lindenau, le 4e de chasseurs et des détachements de hussards de Frimont et de Stipsitz, elle fut obligée de rentrer sous les murs de Peschiera, après avoir tué ou blessé à l'ennemi quelques hommes parmi lesquels un capitaine de Lindenau. La reconnaissance de la division Fressinet, qui déboucha par la tête de pont de Monzambano, rencontra les postes ennemis à peu de distance. Les ayant repoussés vers le Monte Bianco au dessus de Borona, elle se trouva sous le feu des batteries que l'ennemi avait sur ces hauteurs et entre les brigades de Bogdan et de Baumgarten, qui étaient à Salionze et à Valeggio. Elle ne put dépasser ce point et rentra bientôt. La reconnaissance sortie de Goito, sous les ordres du général Jeanin, repoussa tous les avant-postes ennemis jusqu'à Roverbella, où elle se trouva en présence de la briga-

de Spiegel, avec laquelle elle soutint pendant quelque temps le combat. Le général Jeanin fit soixante sept prisonniers, parmis lesquels quatre officiers. La reconnaissance qui sortit de Mantoue, dans la direction de Castiglione di Mantova, trouva les postes ennemis à S. Lucia, et les repoussa jusqu'à Castiglione, dont le château était occupé par un bataillon d'Ottokaner. Le feu se maintint sur ce point pendant une partie de la journée. Le général Zucchi, qui se dirigea sur Castellaro, poussa les postes ennemis au delà de ce point. Le général Suden, ayant réuni le régiment de Gradiscaner, une partie de celui de Bianchi et le 5e bataillon de chasseurs, engagea le combat avec le général Zucchi. Il fut très vif et l'ennemi perdit quelques prisonniers et un assez grand nombre de morts; le général Suden eut deux chevaux tués sous lui. Le gènéral Vilatta, qui sortit de Governolo, repoussa tous les postes autrichiens jusqu'à Ostiglia. L'ennemi perdit dans cette journèe plus de trois cents hommes hors de combat et cent prisonniers.

Le résultat de ces reconnaissances fut que l'ennemi, craignant que l'armée d'Italie ne passat le Mincio de nouveau, pour livrer une seconde bataille, se tint sur la défensive. Au lieu de faire un mouvement en avant, pour seconder celui du Roi de Naples vers Plaisance, il songea à se concentrer. L'armée autrichienne laissant une avant-garde, sous les ordres du général Neiperg, sur le Mincio à
IV Salionze, Valeggio et Pozzolo, s'ètablit en arrière sur deux lignes. La premiere occupa Castelnovo et Villafranca; la seconde fut placée dedans et en arrière de Vérone. La reserve de grenadiers rentra au quartier général de Vérone; les équipages et les reserves d'artillerie passèrent derrière l'Adige à St. Michel et St. Martin. Le maréchal de Bellegarde sentit si bien l'effet singulier que devait produire ce mouvement semi-rétrograde, d'une armée de soixante mille hommes, devant une de trente mille, qu'on en vit paraitre une justification dans la gazette de Klagenfurt et dans celle de Trente. Mais ceux qui ont entrepris de défendre cette opération du maréchal de Bellegarde, s'en sont fort mal acquittés. L'un s'empresse de rassurer le public sur les craintes qu'il avoue qu'on avait conçues, en annonçant que le mouvement rétrograde n'avait eu d'autre but que de concentrer l'armée et d'en assurer les subsistances. L'autre, plus maladroit, ap-

pelle ce pas en arrière, une mouvement combiné pour appuyer celui du Roi de Naples. Que le pays entre le Mincio et l'Adige ait été ruiné par la présence succefsive des deux armées, et que le maréchal de Bellegarde n'ait pu y maintenir la sienne plus longtemps, cela est vrai, et il y aurait de la mauvaise foi à le nier. Mais que le maréchal, pour nourrir son armée, l'ait concentrée en arrière de la ligne qu'il avait occupée, pendant plus d'un mois, en s'éloignant ainsi de l'armée qu'il voulait forcer à la retraite; ce mouvement n'annonce-t-il pas qu'il se croyait obligé de renoncer au projet de l'attaquer de front? Quant à l histoire du mouvement combiné, c'est un conte et le maréchal de Bellegarde a, à coup sur, trop de jugement pour en être l'auteur.

Le 15 mars, il y eut sur le Lac de Garda, à la vue de Torri, Pl.IV. un combat entre la flottille italienne de sept barques canonnières, commandée par le capitaine Tempié, et la flottille autrichienne de huit barques, commandée par le capitaine Accurti. Après une canonnade afsez vive, la flottille autrichienne ayant eu trois barques coulées à fond, les cinq autres furent obligées de s'échouer à la côte. L'ennemi eut une quarantaine d'hommes hors de combat, et nous à peu près la moitié, parmi lesquels le capitaine Tempié, grièvement blefsé.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, le Prince Vice Roi fit faire, par le general Vilatta, une nouvelle reconnaifsance de Borgoforte sur Suzzara et Gonzaga, afin d'inquiéter en flanc l'armée Austro-Napolitaine et arrêter encore les mouvements du Roi de Naples. Les avant-postes ennemis furent repoufsés jusques vers Guastalla, avec perte de cinquante hommes hors de combat et quarante-trois prisonniers, dont un major de hufsards.

Le 1er avril, il y eut un nouveau combat sur le lac de Garda. La flottille italienne partit de Sermione, pour attaquer celle de l'ennemi à environ deux milles de Lacize. Après une vive canonnade, cette dernière fut obligée de se retirer vers Garda, et la flottille italienne rentra à Sermione.

Devant Venise l'ennemi poufsait afsez lentement les opérations Pl.VII. du blocus et n'avait encore fait aucuns préparatifs pour le siége régulier de Malghera et de Brondolo. Le 8 mars, une colonne de huit

cents Autrichiens avec cinq pièces de canon, vint attaquer le fort de Cavanella (A); cette attaque fut repoussée et l'ennemi perdit beaucoup de monde. Une seconde tentative, faite le 13, n'eut pas un meilleur succès. Le 19, une sortie faite par une partie de la garnison de Treporti (R), le long du canal de Pordelio, repoussa les avant-postes ennemis jusqu'a Cavallino (S), et élargit un peu le blocus de ce côté. Le 20 et le 21, les Autrichiens renouvellèrent, toujours sans succès, leurs attaques contre le fort de Cavanella. Alors le géuéral Seras, jugeant que l'ennemi allait réunir toutes ses forces pour s'emparer de ce poste, songea à le faire évacuer. Il était trop éloigné de Brondolo pour pouvoir être soutenu par la garnison de Chioggia, autant qu'il aurait été nécéssaire, et d'ailleurs la communication du fort était ménacée par l'occupation de la tour de Bebbe, d'où il avait été impossible de chasser l'ennemi. Il fit donc rentrer à Chiogggia dans la nuit du 22 au 23, toute l'artillerie et les munitions qui étaient à Cavanella. Ez effet le général Marschall avait résolu, à quelque prix que ce fut, de se rendre maitre des positions que nous occupions encore, entre la Brenta et l'Adige. Le 23 au matin, le général Pulsky déboucha avec sa brigade en quatre colonnes, de la tour de Bebbe (c), et du poste qu'il occupait vers l'embouchure de l'Adige (g), passa cette rivière et le canal de la Cavanella, et attaqua le fort St. Anne (d). Malgré la vive résistance de la garnison, le fort fut pris, et une partie des troupes qui y étaient fut faite prisonnière où périt. La garnison de Cavanella, se voyant coupée, évacua le fort et se fit jour la bayonnette au bout du fusil au travers des ennemis, qui, malgré la supériorité du nombre, furent obligés de la laisser passer. Le général Pulsky s'établit alors dans l'île de Fossone (h) en face des retranchements de Brondolo.

Le 1er avril, la station de deux bateaux canonniers qui était dans le canal delle Tresse, à la droite de Brondolo, ayant été attaquée par trois cents hommes, avec trois pièces de canon, fut obligée de se retirer plus en arrière dans les lagunes. Le 6, le général Dupeyroux, se voyant serré de plus près, craignit que les deux frégates italiennes. la Princesse de Bologne et la Piave, qui étaient dans la rade de Chioggia. ne se trouvassent bientôt compromises. Profitant donc de l'éloignement momentané de la croisière anglaise, il les renvoya à

Venise où elles vinrent se placer à l'embouchure du canal de St. Marc à côté de vaisseaux qui y étaient déjà. Les Anglais resserrèrent alors le blocus maritime de Venise. Ils avaient devant cette place les trois vaisseaux de ligne l'Aigle, le Lezard et le Terrible, et plusieurs batiments légers, sous les ordre du contre amiral Sir John Gover.

Livourne ayant été occupée par les Napolitains, et les troupes françaises ayant entièrement évacué la Toscane, rien n'empêchait plus les Anglais de suivre leurs projets sur Gênes. L'avis en ayant été donné à Lord Bentink, l'expédition mit à la voile de Palerme le 28 février, composée des vaisseaux America et Edinburg de 74; des frégates l'Impérieuse, l'Iphigénie et l'Aurore de 38; des corvettes l'Arc-en-Ciel, la Sirène et Termayant de 18; et de quarante-deux transports, sous les ordres du Commodore Chevalier Rowley. Elle arriva le 9 mars à Livourne et le 10 les troupes qu'elle transportait débarquèrent, au nombre de douze cents chevaux et de sept à huit mille hommes d'infanterie, dont deux régiments seulement étaient anglais, le reste composé d'Allemands, de Sardes et de Siciliens. Peu de jours après les transports repartirent pour Palerme, afin d'y embarquer la seconde division anglaise, composée d'environ sept mille hommes.

Le 13, les troupes anglaises quittèrent Livourne pour se rendre à Pise. Le 14, Lord Bentink publia à Livourne une proclamation (XX) par lequelle il invitait les Italiens à prendre les armes. Cette proclamation qui semblait promettre tout et qui ne promettait rien, fut reçue avec entousiasme en Toscane et sur la rivière de Gênes. Les Anglais voulant attendre l'arrivée d'un nouveau convoi qui venait d'Espagne, avec cinq bataillons de troupes de débarquement, s'arrêtèrent quelque temps à Pise et à Lucques, avant de continuer leur mouvement vers la Spezia. Ce convoi étant en vue, le 23 mars les troupes anglaises vinrent prendre position à la gauche de la Magra (B). Le poste qui était à Sarzana fut obligé de se replier et l'ennemi prit possession de cette ville. Le 25, les bataillons anglais venants d'Espagne debarquèrent à Lerici (C) sous la protection du feu des vaisseaux de guerre. Un boulet ayant fait sauter le magasin à poudre de la batterie S. Therèse, voisin du point de débarquement, les canonniers garde-côtes abandonnèrent leur poste. L'explosion de ce magazin fut si forte qu'elle causa sur la côte orientale du golphe un P. I. papillon.

Y

brouillard qui dura plus d'une heure. Le même jour il y eut quelques engagements sur la Magra; mais les troupes ennemies, qui avaient débarqué à Lerici, s'étant approchées de la Vara, et ménaçant le général Rouyer St. Victor sur sa droite et presque à dos, il jugea à propos de replier et de se rapprocher de Chiavari. Cette retraite était d'autant plus nécéssaire, que les vaisseaux de guerre de l'ennemi avaient fait voile vers l'Ouest, et qu'il était possible que la seconde division anglaise, qui allait arriver de Sicile, débarquât dans le golphe de Rapallo. Alors le général Rouyer St. Victor se trouvait coupé et la ville de Gênes privée de la moitié de ses moyens de défense en hommes. Le 26, ce dernier commença son mouvement de retraite, ayant laissé une petite garnison au fort S. Marie, près de Porto Venere, et confié à la municipalité de la Spezia la garde des forçats, qui étaient au bagne. Le 28, le général Rouyer St. Victor vint prendre position sur les hauteurs de Sestri di Levante (E), afin de couvrir Chiavari et protéger les batteries du golphe de Rapallo. Il fit également occuper les hauteurs de St. Pietro di Vara, afin d'assurer la retraite des détachements qu'il avait vers les sources de la Magra. Les Anglais s'avancèrent lentement à la suite de nos troupes, et vinrent prendre position vers Trigoso et Dracco, mais ils ne firent aucun mouvement hostile, attendant, pour suivre leurs opérations, l'arrivée de la seconde division de Sicile et la prise du fort S. Marie. Ils envoyèrent cependant des troupes à Pontremoli (D) et entrèrent par là en communication avec l'armée Austro-Napolitaine, qui avait des détachements à Borgo di Taro (D). Le 31, le fort St. Marie vivement pressé capitula, et les Anglais le désarmèrent ainsi que toute la côte du golphe de la Spezia, dont ils enlevèrent l'artillerie pour leur compte. Ils en firent autant de l'arsenal de la marine de la Spezia.

Pl. I. papillon.

Afin de ne pas tronquer le récit des opérations des Anglais contre Gènes, nous allons reprendre celui des opérations de l'armée d'Italie, que nous suivrons jusqu'à l'époque où les hostilités cessèrent. De cette manière l'abrégé historique de la défense de Gènes suivra sans interruption, jusqu'à la capitulation de cette place.

Dans les premiers jours du mois d'avril, le général de division Baron Maucune, étant arrivé au quartier général, le Prince Vice Roi lui confia le commandement du corps de droite et le général Gratien prit le comandement superieur de la place de Plaisance. L'armée était alors organisée de la manière suivante.

PREMIERE LIEUTENANCE.

Le Lieutenant Général GRENIER.

			Bataillons
Deuxième Division. Le Général Rouyer.	Le Général Schmitz	9e de ligne	3
		28e demi brigade	2
	Le Général d'Arnaud	3e léger	1
		36e id.	2
		35e de ligne	3
			11

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, cinq cent cinquante-trois hommes, dont six mille, soixante-six combattants.

Quatrième Division. Le Général Marcognet.	Le Général Jeanin	29e demi brigade	3
		102e de ligne	2
	Le Général Roque	31e demi brigade	3
		106e de ligne	2
			11

Deux compagnies d'artillerie à pied et deux du train.
Douze bouches à feu.
Six mille, trois cent soixante et dix hommes, dont cinq mille, huit cent soixante et douze combattants.

DEUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division VERDIER.

Première Division. Le Général Quesnel.	Le Général Campi	92e de ligne	3
		30e demi brigade	3
	Le Général Forestier	35e léger	1
		84e de ligne	3
			10

Pl.IV. et VII. A cette même époque elle occupait les positions suivantes. La division Rouyer était à Bozzolo, Casal Maggiore, Piadena et dans les environs. La division Marcognet était dans les environs de Goito, ayant sa droite à Sacca sur le Mincio. La division Quesnel était à Volta et en face de Bozzolo, ayant le bataillon du 31e léger détaché à Salò. La division Freſsinet était à Monzambano, Borghetto et les environs. Les brigades de cavalerie de Bonnemain et de Gentil St. Alphonse étaient à Cereto, Foreste et Cerlongo, ayant le régiment de dragons Napoléon détaché à Piadena. La garde Royale était à Marcaria, Bozzolo et Viadana. La reserve d'artillerie était à Pizzighettone et le grand parc à Cremone.

Pl.VII. Le corps de droite était toujours en position derriére le Taro. La brigade Vandeden occupait Castel Guelfo et Borgo S. Donino, ayant un bataillon à Noceto, sur le Taro. La brigade Soulier était à Grugno et Sanguinara, ayant un bataillon en arriére à Soragno et un à Plaisance La brigade de Rambourg était le long du Taro, entre Noceto et Grugno.

Cependant le Roi de Naples, qui avait eu tout le temps de se préparer, se décida à paſser le Taro et à marcher sur Plaisance. Le corps anglais qui s'était dirigé sur Gènes, par la rivière du levant, était déjà presque suus les murs de cette ville, et sa jonction avec le corps Austro-Napolitain, devant avoir lieu entre Tortone et Plaisance, il fallait occuper sans retard cette dernière place. Le corps ennemi, qui s'avança en présence du général Maucune sur le Taro, se composait des brigades autrichiennes d'Eckhardt, de Stahremberg, de Gobert et de Senitzer, sous les ordres du général Nugent, de la division napolitaine de Carascosa, de la garde et d'une division de cavalerie, faisant un total de près de trente mille hommes. La division d'Ambrogio était restée vers Corregio et Guastalla, pour couvrir Modène. Le Roi de Naples ayant fait toutes ses dispositions, paſsa le Taro le 13 avril, dans l'ordre suivant. Le régiment de Lusignan, sous les ordres du colonel Bourguignon, fut dirigé sur Grugno, où il devait paſser le Taro et de là se porter par Fontanellato sur les derrières de Castel Guelfo. La brigade Gobert devait paſser le Taro à Medesano, pour arriver par Noceto sur la gauche de Castel Guelfo. Les brigades Stahremberg et Senitzer paſsèrent de front

devant Castel Guelfo, soutenues par la brigade Eckhardt, par la division Carascosa et par la cavalerie. Cette colonne du centre était précédée par une avant-garde commandée par le colonel Probatzka des hussards de Radetzky. Les régiments de Benjowsky et archiduc Charles avaient la tête de l'attaque.

Les généraux Vandeden et Rambourg opposèrent une si vive résistance aux deux brigades ennemies de Stahremberg et Senitzer; quoiqu'ils n'eussent sur ce point que trois faibles bataillons du 9e de ligne français et du 1er italien, faisant à peine douze cents hommes et trois cents chevaux du 1er de chasseurs italiens; que le Roi de Naples se vit forcé de faire avancer la brigade Pepe de la division Carascosa et le restant de la cavalerie (1). Le combat se soutint néanmoins jusqu'à ce que le régiment de Lusignan, ayant forcé le passage de Grugno, obligea le bataillon du 106e, qui y était à se replier sur Borgo S. Donino, avec quelque perte. Alors le général Maucune, craignant d'être tourné par Fontanellato, jugea à propos de se retirer sur Fiorenzuola. Ayant été destiné à couvrir Plaisance, il ne pouvait pas hazarder de s'engager dans une affaire générale à une aussi grande distance de cette ville; surtout contre un ennemi cinq fois plus fort. Le général Maucune s'était préparé à un simple combat d'avant-garde; c'est pourquoi il n'employa sur le Taro que cinq bataillons, quatre cent cinquante chevaux et quelques canons. Les six autres bataillons avec le reste de sa cavalerie étaient déjà en seconde ligne à Borgo S. Donino, à trois lieues en arrière. Le général Maucune se replia donc en bon ordre vers le soir, et arriva

(1) Le rédacteur du rapport officiel, publié dans la gazette de Vienne du 25 avril, s'est sans doute trompé, lorsqu'il dit que les troupos Austro-Napolitaines ont déployé un courage extraordinaire dans cette occasion, en combattant contre un ennemi plus fort et favorisé par ses positions. Il est constant que le Roi de Naples fit donner, au centre, plus de dix mille hommes contre quinze cents. On a nommé les troupes de part et d'autre Il est certain que dans plus d'une occasion les troupes autrichiennes ont combattu avec une valeur digne d'éloges; personne ne leur refusera sans doute cette justice. Mais ce n'était pas ici le lieu de le rappeler. Une louange fausse et exagerée prend la couleur de la satire.

dans la nuit à Fiorenzuola. Cependant le bataillon du 35e régiment, qui était à Noceto avec cent cinquante chevaux du 3e de chasseurs italiens, n'ayant pu résister à la brigade ennemie de Gobert, s'était également retiré sur Borgo S. Donino, et le général Gobert continuait son mouvement par le pied de montagnes. Alors le général Maucune, se voyant au moment d'être de nouveau débordé, dans une position sans appui, se retira au point du jour derrière la Nura. Notre perte dans cette journée s'éleva à plus de trois cents hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi fut de plus de neuf cents hommes hors de combat.

Le 14, le Roi de Naples continua son mouvement et son armée arriva vers midi en face de Ponte Nura. Il fit de suite ses dispositions pour passer la rivière. Le régiment de Lusignan continuant son mouvement de flanc, devait passer la Nura en face de Nuradel, et se diriger par Castel Groppo sur la route de Plaisance à Cremone. Le colonel Gavenda avec huit cents hommes des régiments de Warasdin et archiduc François Charles, et trois cents hussards de Radetzky, fut dirigé sur St. Giorgio, afin d'arriver de flanc sur Plaisance. L'avant-garde sous les ordres du général Stahremberg et composée de sa brigade et de celle de Senitzer, se dirigea sur Ponte Nura. Cette avant-garde était soutenue par la brigade Gobert. La brigade Eckhardt et l'armée Napolitaine suivaient de près. Le poste d'arrière-garde que le général Maucune avait laissé en avant de Ponte Nura, fut aisément ramené au de là de la rivière. Les trois brigades autrichiennes attaquèrent alors les bataillons que le général Maucune avait établis en position à Borghetto, tandis qu'il occupait le couvent de St. Lazaro, un peu plus en arrière, avec le restant des troupes. Le poste de Borghetto fut si vigoureusement défendu que le général Stahremberg fut un instant obligé de plier, et qu'un bataillon français repassa la Nura. Mais le gros de l'armée était trop près et ce bataillon fut ramené. Le combat dura à Borghetto jusqu'à la nuit; alors le général Maucune ayant replié son avant-garde, l'établit en partie au couvent de St. Lazzaro et en partie vers Rudanico, en avant de Galiano. Le restant du corps de droite se retira sous les murs de Plaisance.

Le 15, le Roi de Naples fit attaquer par la division Nugent le couvent de S. Lazzaro, qui fut emporté après un combat opiniatre. L'armée ennemie s'y établit alors appuyant sa droite au Pò. Le colonel Gavenda de son côté, continuant son mouvement sur Rudanico, attaqua l'avant-garde française qui était de ce côté; celle-ci défendit le terrein pied à pied, profitant de chaque pont qu'elle trouvait, sur les canaux qui entourent la ville, pour arrêter l'ennemi. Ce ne fut que vers le soir que le colonel pût arriver à Galiano où il prit position. Dès le moment où le Roi de Naples avait paſsé le Taro, il avait détaché sur Bobbio le capitaine autrichien Zuchern, avec cent cinquante hommes du régiment de Warasdin et quelques huſsards. Le général Rothe, qui commandait les troupes anglaises sur la rivière de Gènes, avait dirigé sur le même point, par Pontremoli, mille hommes sous les ordres du colonel Robertson. Ce dernier, arrivé à Bobbio le 16, détacha de suite des partis vers Tortone, Voghera et Novi.

Ce fut à cette époque que le Prince Vice Roi reçut, de manière à ne pouvoir douter de la véracité de cette communication, la nouvelle des désastres qui étaient survenus en France, et du changement de gouvernement qui en avait été la conséquence. Toutes les hostilités ayant ceſsé entre le nouveau gouvernement et les puiſsances coalisées, aucun motif ne pouvait plus autoriser le Prince à retenir les troupes françaises hors des frontières réduites de leur patrie. Leur séjour en Italie, sous quelque titre que ce fut, conservait toujours une attitude hostile. Il avait rempli jusqu'au dernier moment, et dans toute leur étendue, les devoirs de général en chef de cette armée, et ces fonctions ceſsaient par l'état de paix où se trouvait la France. Il n'en était pas de même du Royaume d'Italie. Aucun acte officiel ne lui avait annoncé que la révolution, qui avait eu lieu en France, se soit étendue jusqu'à ce pays, et que ses fonctions ainsi que ses devoirs, comme chef suprême civil et militaire du Royaume d'Italie, aient ceſsé. Sans chercher à conserver une autorité dont il n'avait été jusqu'alors que le dépositaire, il jugea que son honneur et sa conscience l'obligeaient à rester encore à la tête du peuple qu'il avait gouverné pendant neuf ans et à veiller sur ses inteérêts. Il résolut donc d'attendre que les Souverains alliés, en fixant le sort

des autres états de l'Europe, décidassent également des destinées de l'Italie. Le bon ordre et la tranquillité des peuples exigeaient qu'il n'y eut ni lacune, ni interrègne et que les rènes du gouvernement, loin de rester un instant flottantes, passassent sans interruption des mains d'un chef dans celles de l'autre, s'il était décidé qu'elles dussent en changer.

En conséquence le Prince Vice Roi consentit alors à la proposition qui lui fut faite par le maréchal de Bellegarde, de traiter pour l'évacuation de l'Italie. Des plénipotentiaires furent nommés de part et d'autre; du côté du Prince ce furent les généraux Dode, commandant le génie et Zucchi gouverneur de Mantoue; du côté des Autrichiens, le général Neiperg, commandant l'avant-garde. Ces plénipotentiaires s'étant réunis au château de Schiarino Rizzino, à peu de distance de Mantoue en avant de la Favorite, y conclurent le 16 avril une convention, qui fut ratifiée le lendemain par le Prince Vice Roi et par le maréchal de Bellegarde (XXI). Cette convention portait en substance que les troupes françaises, qui faisaient partie de l'armée d'Italie, rentreraient dans les limites de l'ancienne France; que les troupes italiennes continueraient à occuper la partie du Royaume d'Italie, non encore envahie par l'ennemi; et que les places d'Osopo, Palmanova, Venise et Legnago seraient remises aux Autrichiens. Le Prince Vice Roi prit congé de l'armée française par une proclamation (XXII); l'armée crut devoir y repondre par une adresse (XXIII). Ces deux pièces réciproquement dictées par la conviction intime et par le sentiment de la conscience, contiennent le plus bel éloge de l'armée et de son chef, et cet éloge est la vérité.

Le 12 avril, des salves d'artillerie sur tous les points de la ligne et à bord des vaisseaux anglais, furent pour la garnison de Venise, l'annonce d'événements facheux pour la France. Le 16, l'amiral anglais envoya au gouverneur un canot, porteur de la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris. Ce parlementaire était en même temps chargé de propositions pour la reddition de la place. L'amiral qui savait bien que la convention, qui fut conclue le même jour, se négotiait déjà, voulait se hâter d'en prévenir l'annonce officielle, afin de pouvoir entrer le premier dans la place. Les vaisseaux et l'arsenal de marine qui y étaient lui tenaient à coeur, et fidèle à la politique

de son gouvernement, il voulait débarasser l'Empereur d'Autriche du soin d'entretenir la marine de Venise. Mais le général Seras, ne concevant pas bien la nécéssité de capituler avec l'escadre anglaise, qui était ce qui pouvait le moins l'inquiéter, déclina toute proposition. Le 19, le gouverneur reçut officiellement la convention du 16, et le 20 les troupes autrichiennes entrèrent dans les lagunes et commencèrent à en occuper les postes. Mais cette convention n'avait pas nommément décidé le sort de la marine de Venise. En conséquence, le 21, le capitaine de pavillon de l'amiral anglais revint à la charge et renouvella la proposition de remettre la ville de Venise à l'escadre anglaise. Lui et son amiral feignirent d'ignorer la convention conclue. La proposition extravagante de Sir John Gover fut reçue comme elle méritait de l'être. Cependant le contre amiral Dupéré avait demandé des instructions; elles arrivèrent le 22, et elles contenaient, par un article additionnel à la convention, la stipulation de remettre aux Autrichiens tous le matériel de la marine française et italienne, ainsi que l'arsenal.

A Gènes, le général Fresia, prévenu de la retraite du général Rouyer St. Victor à Sestri di levante et de la marche de l'ennemi de ce côté, mit la ville de Gènes en état de siège le 1er avril. Les mésures qu'occasionna l'état de siège, tant pour l'approvisionnement de la place et des habitants que pour la répression des insurrections, furent concertées entre lui et les magistrats de la ville. La police intérieure surtout, était l'objet qui devait intéresser le plus et qui exigeait absolument une surveillance active et le concert des autorités civiles et militaires. Les Anglais, qui n'ont jamais regardé la corruption comme un moyen honteux de parvenir à leur but, s'étaient ménagé des intelligences et avaient préparé des insurrections dans la place et dans les villages environnants. Des signaux organisés et connus de la flotte, leur rendaient compte de la situation du pays et des mouvements de troupes depuis Rapallo jusqu'à Savone. Il n'y avait qu'une police active et sévère qui pùt prévenir des mouvements, qu'il aurait été difficile de réprimer par la force. La capitulation honteuse, pour ne pas dire plus, du Duc d'Otrante, en ôtant au général Fresia le moyen de se servir des troupes de Toscane, avait tellement

diminué les moyens de défense de Gênes, que ce n'était qu'au prix les plus grands efforts qu'on pouvait penser à en disputer les approches.

Dans les premiers jours du mois d'Avril, les vaisseaux anglais s'approchèrent de la côte au dessus et au dessous de Gênes. Le 4, ils firent avancer quelques embarcations vers Voltri. Mais toutes ces démonstrations n'avaient pour but que de détourner l'attention du gouverneur, de leurs mouvements sur la côte du levant. Le 5, vingt-quatre transports, sous l'escorte d'une frégate et d'une corvette, débarquèrent à Livourne la seconde division anglaise venue de Sicile, qui se mit snr le champ en marche vers Sestri. Le 6, le général Callier, qui commandait le département de Montenotte, reçut l'ordre d'envoyer à Voltri et Sestri di ponente (G), deux cents hommes du 102e régiment. Ce détachement était nécéssaire pour protéger les batteries de côte, et pour couper la communication entre les Anglais et les insurgents des montagnes.

Le 7, le général Rouyer St. Victor fut attaqué dans sa position de Sestri (E), par les deux divisions anglaises réunies. Le combat se soutint pendant toute la journée; toutes les troupes se battirent bien, et surtout les grenadiers et les voltigeurs du 101e régiment y firent des prodiges de valeur. Mais le général Rouyer, craignant d'être tourné par la vallée de Fontanabuona et par Rapallo, où l'insurrection avait éclaté, songea à se retirer. Dans la nuit il abandonna Sestri, pour se rapprocher de Recco et dégager sa gauche qui était ménacée. Il prit position en arrière de Rapallo (H), sa droite appuyée à la montagne de Portofino et au château de St. Georges, le centre à S. Marguerite et la gauche à Pietra Ritta. Il laissa une petite avant-garde à Rapallo et poussa un détachement (I) vers Fontanabuona, pour observer la crête des montagnes vers Scofera et surveiller les insurgés de la vallée. Lord Bentink y avait envoyé un homme du pays, nommé Liveroni, expatrié pour se soustraire aux poursuites de la justice criminelle, et qui était alors major dans les troupes anglaises. Dans la nuit du 7 au 8, les Anglais firent plusieurs petits débarquements et sondèrent les mouillages de la côte. Le 8, les embarcations ennemies parcoururent sans cesse la côte depuis Nervi jusqu'à Camoglia; sept d'entre elles firent feu sur Recco et

firent mine de débarquer des troupes, mais le détachement français qui y était les en empêcha. Le même jour l'avant-garde de Rapallo fut vivement canonnée par l'ennemi.

Le 9, le général Pégot, envoyé par le Prince Vice Roi à Gènes, remplaça le général Rouyer dans son commandement. Le même jour Recco fut fortement canonné par les bateaux ennemis. Le lendemain le feu se renouvella, mais celui d'un obusier et d'un mortier, qui furent placés sur la hauteur entre Recco et Camoglia, obligea les embarcations ennemies et la frégate qui les soutenait à reprendre le large. Le 10 au soir, le général Pégot, ayant appris qu'un détachement ennemi s'était réuni aux insurgés près de Fontanabuona (K) et se voyant ménacé d'un débarquement vers Recco et Sori, se décida à quitter sa position pendant la nuit. La retraite se fit en bon ordre et le 11 au matin les troupes occupèrent la position de Montefascio (L). Cette position aurait été excellente avec un plus grand nombre de troupes; mais le général Pégot n'avait qu'environ dix-huit cents hommes et l'ennemi en avait plus de douze mille.

Les Anglais avaient devant Gènes neuf vaiſseaux de ligne, quatre frégates et un grand nombre de transports. On les vit se diriger vers Savone, ce qui fit craindre un moment pour la plage très abordable qui s'étend de S. Pietro d'Arena à Arenzano. Cette plage n'était gardée que par trois détachements du 102e de ligne, placés à Arenzano, à Voltri et à Sestri. Le 11 avril, le capitaine du vaiſseau l'Aboukir, envoya par un parlementaire une lettre de Lord Bentink au général Fresia. Cette lettre portait des propositions d'accomodement pour le cabotage, et des plaintes de ce qu'on avait fait feu sur les embarcations anglaises. Le ridicule et la mauvaise foi de cette démarche étaient trop visibles pour qu'on pût s'y méprendre.

Le 12, l'ennemi attaqua la position de Montefascio. On se battit toute la journée, mais le général Pégot, voyant l'impoſsibilté de résister, fit sa retraite pendant la nuit. Il vint occuper la position de la Sturla, sur les hauteurs d'Albaro (N), la droite à la mer, couverte par une batterie de quatre pièces et la gauche au fort de Richelieu. Dans la même nuit les Anglais tentèrent un débarquement à Arenzano. Le 13, le général Callier reçut l'ordre de partir

de Savone, avec le troupes qui y étaient, la batterie mobile et tous les fusils réparés, pour se rendre à Sestri (M). Il devait protéger
Pl. I. papillon. les batteries de la côte (V) et s'opposer au débarquement que les Anglais paraissaient vouloir tenter de ce côté; Cornigliano lui avait été fixé pour point de retraite, en cas qu'il fut forcé. Les troupes qui quittèrent Savone, furent remplacées par quelques compagnies du 1er régiment de gardes nationales de Toulon, venues de Porto Maurizio et d'Alassio. Le même jour l'ennemi débarqua à Nervi de l'infanterie, de l'artillerie et quelque cavalerie et attaqua la position d'Albaro (O). Au commencement de l'action les canonniers garde-côtes de la batterie de Sturla (P) abandonnèrent leur poste, après avoir encloué les pièces. Le général Pégot les ramena l'épée à la main, fit désenclouer les pièces et recommencer le feu. Peu après le général Pégot ayant été blessé fut remplacé par le général Piat. Le combat dura toute la journée sur les hauteurs d'Albaro et vers le soir les obusiers de l'ennemi parvinrent à détruire la batterie de la Sturla. Pendant la nuit on rectifia la position en la liant à la batterie de la Tour d'Amour (R). Les canonniers de cette batterie et celle de Lavagno St. Michel (U), ayant abandonné leur poste, furent remplacés par des canonniers de ligne.

Le 14, les Anglais renouvellèrent leur attaque sur la position d'Albaro; Lord Bentink y était en personne. On se battit toute la journée avec le plus grand acharnement. Lord Bentink avait fait annoncer aux Gènois, par ses emissaires, qu'il serait le lendemain dans leurs murs; il comptait sur la supériorité de ses forces. Cependant ces menées occasionnèrent quelques attroupements dans la ville, et le général Fresia crut devoir inviter la municipalité à mettre la garde nationale en activité. Il y avait bien déjà quelque fermentation dans ce corps, mais il était encore plus propre qu'aucun autre à maintenir la tranquillité. Le même jour, Lord Bentink, dont les parlementaires n'étaient plus reçus, fit déposer sur un rocher une lettre contenant les nouvelles de Paris. Le 15, le feu recommença vers Albaro et dura presque toute la journée. Le 16, le moniteur venu de Turin, augmenta la fermentation parmi le peuple. Les autorités civiles reçurent le décret d'organisation du gouvernement provisoire, et des ordres administratifs; mais le gouverneur ne reçut rien. Pendant ce

temps l'ennemi ayant fait approcher ses frégates et ses embarcations de la côte, se préparait à une attaque générale sur la position d'Albaro. La fermentation allait toujours en croiſsant dans la ville et sur le littoral; les habitants, animés par les promeſses des Anglais, croyaient follement voir renaitre la république de Gènes.

Le 17, à deux heures du matin, les Anglais firent une fauſse attaque, entre Sestri et S. Pietro d'Arena, avec un grand fracas d'artillerie. A cinq heures du matin ils ouvrirent le feu des batteries qu'ils avaient élevées à la gauche de la Sturla, presque en face de celle détruite le 13. Les batiments s'approchèrent de la côte, et l'ennemi ayant déployé environ douze mille hommes, attaqua les postes de St. François et de St. Martin d'Albaro. Nos troupes se virent forcées de les évacuer, ainsi que le plateau entre les forts Richelieu, S. Thecle et Madonna del Monte. Les batteries de la tour d'Amour et de St. Michel, prises à revers, furent enlevées et l'ennemi jeta quelques bombes dans la ville. Les troupes françaises firent leur retraite en bon ordre derrière le Bisagno (S), et les Anglais ne dépaſsèrent pas St. Martin d'Albaro (T). Le même soir les forts S. Thecle et Richelieu capitulèrent, n'étant pas en état de soutenir une siège.

L'insurrection était à son comble dans Gènes; alors le maire et l'évêque crurent devoir se rendre près du gouverneur pour l'engager à capituler. Le général Fresia, qui avait reçu du Prince Vice Roi la notification de la convention du 16, permit à la municipalité d'envoyer une députation à Lord Bentink, pour l'engager à suspendre les hostilités. Mais ce n'était pas le but du général anglais, à qui la marine, l'artillerie et les arsenaux tenaient plus à coeur que la liberté des Gênois. Il exigea qu'on lui livrât la ville. Les troubles intérieurs, que le refus de Lord Bentink était loin de pouvoir calmer, continuèrent pendant la nuit du 17, sans que la garde nationale se mit en peine de les calmer; le 18 au matin, le drapeau Génois flotta publiquement dans la ville. Lord Bentink en y faisant paſser sa proclamation de Livourne (XX), avait garanti aux habitants leur indépendance et leur ancienne forme de gouvernement. Il avait fait répandre de l'argent par ses émiſsaires et espérait par ces moyens intimider le gouverneur et la garnison. Le 18, vers midi, Lord Bentink envoya

à Gènes le lieutenant général Mac Ferlane pour hâter la reddition, ménaçant en cas de refus de recommencer ses attaques et de bombarder la ville. La journée se paſsa en pourparlers et dans la nuit suivante la convention d'évacuation de la place de Gènes fut signée (XXIV). Le 21, à huit heures du matin, la garnison sortit avec armes et bagages et six pièces de canon et prit la route de Savone où elle arriva le 22; le fort de cette ville fut évacué. De Savone, la garnison de Gènes se dirigea sur Acqui et Pignerol en deux brigades, la première commandée par le général Morangiés et la seconde par le général Piat.

La forces de terre que les Anglais employèrent au siège de Genes, s'élevaient à treize mille hommes environ de troupes de terre, dont deux régiments Anglais; le restant était des Italiens, des Siciliens, et des Hanovriens. L'escadre commandée par le Vice Amiral Pellew (depuis Lord Exmouth) consistait en trois vaiſseaux à trois ponts, six de 74, sept frégates, quinze briks et un grand nombre de transports. Le 25, ces forces furent augmentées par six mille Siciliens, un régiment Anglais, quelque cavalerie, deux vaiſseaux de ligne et plusieurs transports. Cette expédition était destinée contre Toulon.

Peu de jours après la conclusion de la convention du 16 avril, le Prince Vice Roi connut officiellement la renonciation de l'Empereur Napoléon à la couronne d'Italie, pour lui, ses heritiers et succeſseurs et tous les membres de sa famille. Cette renonciation formait l'article premier du traité conclu le 11 avril à Fontaineblau, avec les puiſsances alliées. Il fut également notifié au Prince que le Royaume d'Italie devait être occupé au nom des puiſsances alliées par les armées autrichiennes. Dès lors il n'y eut plus de motif pour qu'il continuât à tenir les rènes du gouvernement. Le sort du Royaume d'Italie était fixé par les puiſsances alliées; il devait paſser sous la domination de l'Autriche. Pour sauver ce Royaume des malheurs de l'anarchie, pour le garantir de l'oppreſsion militaire d'une armée conquérante, le Prince était resté à la tête du gouvernement et avait conclu la première convention, en posant pour base l'existence et l'indépendance du Royaume d'Italie, au nom duquel il avait traité. Dans le moment présent tous ces motifs ceſsaient, le Prince avait rempli tous ses devoirs jusqu'au dernier instant, sans égard aux circonstan-

ces critiques qu'il avait du surmonter. Il ne pouvait aller plus loin, non seulement sans danger, mais sans sortir de la ligne qu'il s'était lui même tracée. Tels furent les motifs qui guidèrent la conduite du Prince Vice Roi, apres la convention du 16. C'est en vain que dans une compilation obscure, dans un de ces recueils alphabétiques de calomnies, que la haine ou la flatterie dictent par fois à de faméliques ecrivains, on a voulu insinuer que la convention du 25 avril, avait été dirigée par le dépit de l'ambition déçue (1). Le bon sens naturel seul, suffit pour faire connaitre la vérité. Qu'une partie du

(1) *Biographie des hommes vivants.* Article: *Beauharnais (Eugène de)* Après avoir relevé cette calomnie, il est impofsible de pafser sous silence une autre faufseté, qui se trouve dans un ouvrage qui paraitrait devoir être écrit avec une plus grande impartialité (*Victoires et conquêtes des Français etc. Introduction* page XXXV). Le maréchal Macdonald y est appelé le vainqueur de Raab. Nous aimons à croire que si le maréchal avait lu cette phrase, il se serait emprefsé de rectifier une faufseté tout à fait gratuite, dans l'endroit où elle est placée. Le maréchal Macdonald a afsez de titres qui établifsent sa réputation, pour n'avoir pas besoin qu'on orne son front de lauriers étrangers. Toute l'armée d'Italie sait qu'il ne prit aucune part à la bataille de Raab. Elle fut livrée par les divisions Seras et Durutte sous les ordres du général Grenier, et par les divisions Severoli (italienne) et Pacthod sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers. Les trois premières étaient en première ligne et la quatrième en reserve avec la garde royale. Le général Macdonald, parti le même matin (14 Juin 1809) de Papa avec la division Lamarque, n'arriva sur les hauteurs à une lieue en arrière du champ de bataille, qu'après midi et lorsque l'action était déjà vivement engagée. La division Lamarque resta toute la journée dans cette position. Vers les quatre heures après midi, la division Severoli ayant emporté le village de Szabadhegy, la division Pacthod se déploya sur les hauteurs de ce village et le Prince Vice Roi s'y rendit, pour suivre l'ennemi qui était en pleine retraite. La bataille était gagnée; ce fut alors que le général Macdonald se rendit de sa personne, sur le champ de bataille, pour complimenter le Prince sur sa victoire. Le maréchal est trop équitable pour nier ces faits et pour ne pas convenir qu'il n'a contribué à la bataille de Raab, ni par le conseil, ni par l'action.

Sénat, qu'une portion nombreuse des citoyens et des employés de toutes clafses aient exprimé le voeu, en conservant l'indépendance politique du Royaume, d'avoir pour Souverain le chef qui les avait gouverné depuis près de dix ans; que l'armée italienne ait annoncé hautement, et avec la franchise des guerriers, ce même voeu national, ce sont des faits qu'il est impofsible de révoquer en doute. Mais peut-on en conclure que le Prince ait voulu le faire sanctionner par une acte du Sénat? Etait-ce au moment où la France elle même, ayant succombé sous la mafse des armées alliées, le sort de l'Europe allait être décidé par les puifsances qui en avaient pris la domination, qu'il pouvait établir une lutte aufsi inégale pour se saisir d'un des lambeaux de l Empire français? Il avait existé une époque, où le Prince aurait pu poser sur sa tête une couronne, qu'il gardait pour son Souverain et son père adoptif; fidèle aux principes de l'honneur, qu'il avait pris pour guide, il avait été sourd aux insinuations de la politique, et le moment, qu'un ambitieux aurait saisi d'une main avide, pafsa sans être regretté.

En conséquence des communications dont nous venons de parler, le Prince Vice Roi entra en négotiations avec le maréchal de Bellegarde. Ayant nommé de son côté le général Zucchi, tandis que le maréchal avait désigné le général de Fiquémont, ces deux plenipotentiaires conclurent le 23, une nouvelle convention (XXV). Elle portait en subsance que l'armée autrichienne prendrait pofsefsion au nom des puifsances alliées du territoire et du restant des places fortes du Royaumé d'Italie. Que l'armée italienne conserverait son organisation, et que les employés militaires et toutes les autorités continueraient leurs fonctions. Cette convention fut ratifiée de part et d'autre le 24. Le Prince ayant annoncé, le 26, ce nouvel état de choses aux peuples d'Italie, par une adrefse (XXVI), partit le 27 de Mantoue, pour se rendre à Munich et de là à Paris.

Cependant l'armée française avait quitté dès le 19 la ligne du Mincio et du Pò. Le lieutenant général Grenier, qui en prit le commandement, la mit de suite en mouvement pour la conduire aux frontières de la France. Mais sa marche fut retardée de quelques jours par l'effet des troubles de Milan, qu'elle devait contribuer à appaiser. Cet objet étant rempli elle pafsa le Tésin, et se réunit, le 4

mai à Alexandrie, au corps de droite, qui fut fondu dans les quatre divisions. A cette époque sa force et son organisation étaient ainsi qu'il suit.

ETAT MAJOR GENERAL.

Le Lieutenant Général GRRENIER — Commandant en chef.
Le Général de Division VIGNOLLE — Chef de l'Etat major.
Le Général de Division St. LAURENT — Commandant l'artillerie.
Le Général de Brigade DODE — Commandant le génie.

DISPONIBLES.

Le Général de Division MAUCUNE.
Le Général de Brigade VANDEDEN.
Le Général de Brigade SOULIER, qui fut laissé à Turin pour attendre les garnisons des places.

PREMIERE LIEUTENANCE,

dépendante directement du Général en Chef.

Deuxième Division. Le Général ROUYER.

Le Général Schmitz	9e de ligne		5 Bataillons
	28e demi brigade	52e de ligne	1
		67 id.	1
Le Général d'Arnaud	3e léger		2
	36e id.		2
	35e de ligne		4
			15

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval, deux du train, et une de sappeurs.
Douze bouches à feu.
Trois mille, cinq cent vingt-sept hommes présents, et quatre mille, deux cent quatre-vingt-dix-sept aux hopitaux.

Quatrième Division. Le Général MARCOGNET.

Le Général Jeanin	29e demi brigade	6e de ligne	1
		20e id.	2
		101e id.	1
	102e de ligne		2

Le Général Roque	30e demi brigade	131e de ligne	1 Bataillon.
		132e id.	1
		1er étanger	1
	106e de ligne		3
			12

Deux compagnies d'artillerie à pied, deux du train, et une de sappeurs.
Douze bouches à feu.
Quatre mille, huit cent cinquante-cinq hommes présents, et trois mille, neuf cent soixante et un aux hopitaux.

DEUXIEME LIEUTENANCE.

Le Général de Division VERDIER.

Première Division. Le Général QUESNEL.

Le Général Campi	92e de ligne		4
	31e demi brigade	1er léger	3
		14e id.	1
		10e de ligne	2
Le Général Forestier	35e léger		2
	84e de ligne		4
			16

Deux compagnies d'artillerie, dont une à cheval, deux du train et une de sappeurs.
Douze bouches à feu.
Cinq mille, trois cent soixante-sept hommes présents et trois mille, trois cent vingt-quatre aux hopitaux.

Troisième Division. Le Général FRESSINET.

Le Général Montfalcon	7e de ligne		1 Bataillon.
	53e id.		4
Le Général Grosbon.	25e demi brigade	1er de ligne	1
		16e id.	1
		62e id.	1
	42e de ligne		4
			11

Une compagnie d'artillerie à cheval, une du train et une de sappeurs.
Huit bouches à feu.
Quatre mille, sept cent trente hommes présents, et deux mille, six cent soixante-neuf aux hopitaux.

CAVALERIE.

Le Général de Division MERMET.

Les Généraux Bonnemain	19e de chasseurs	3 Escadrons
et	31e . id.	4
Gentil St. Alphonse.	1er de hussards	4
		11

Une Compagnie d'artillerie à cheval, une du train et une de sappeurs.
Six bouches à feu .
Deux mille, trois cent cinquante-deux hommes présents, et quatre cent trente-six aux hopitaux.

GRAND PARC ET RESERVE d'ARTILLERIE.

Dix-huit cent cinquante-deux hommes présents et deux cent quatre-vingt-dix aux hopitaux. — Vingt-sept bouches à feu.

RÉCAPITULATION.

		Présents		aux hopitaux
Infanterie	—	18379	—	13980
Cavalerie	—	2352	—	436
Artillerie	—	3348	—	561
Total		24079		14987
Total effectif		39056		

Le 9 mai, l'armée d'Italie se remit en marche par divisions pour repasser les Alpes sur quatre points, savoir: Le col de Tende et le comté de Nice. La val de Stura et le col de la Madeleine. La route de Fenestrelles et le mont Genèvre. Le mont Cenis et Chamberry. Dans les premiers jours de Juin elle fut cantonnée dans les départements des bouches du Rhone, des hautes Alpes, des basses Alpes, de Vaucluse et de la Drôme. Le 20 juin elle fut dissoute.

Pendant que l'armée française, quittant la ligne qu'elle avait occupée sur le Mincio et sur le Pò, se disposait à rentrer en France, et que l'armée italienne, occupant la ligne de démarcation fixée par la convention du 16, couvrait les départements restants du royaume d'Italie, des troubles éclatèrent dans la capitale. Il s'éleva à Milan un de ces orages révolutionnaires, qu'on peut d'autant moins prévoir, qu'aucun motif apparent n'a pu raisonnablement en être la cause. Content de voir l'effusion du sang et les maux inséparables de

la guerre arrêtés par un armistice, qui ne pouvait finir que par une paix durable, chaque citoyen bien intentionné du royaume attendait avec calme la solution du problème politique, dont l'Italie allait être l'objet. Le mouvement était donné dans toute l'Europe, rien ne pouvait arrêter le torrent dans lequel roulaient tous les peuples du continent européen; qu'on en prévit ou non les conséquences, il fallait se soumettre ou être englouti. Au milieu du cahos que formaient les débris de l'Empire français, écroulé par l'impulsion irrévistible de la masse qui l'avait heurté, le royaume d'Italie, bien que privé d'une partie de ses membres, était encore debout, comme corps politique. Lorsque les provinces séparées de l'empire français, divisées en groupes incohérents, ne présentaient plus qu'un amas de parties hétérogènes, livrées au double fléau de l'anarchie intérieure et du gouvernement militaire; lorsqu'elles attendaient avec anxiété une organisation politique, qui devait être le fruit de la paix; dans ce moment critique le royaume d'Italie avait conservé toutes ses institutions et son gouvernement interieur. Quelque dut être la révolution qui le fit changer de forme ou de domination, il la traversait sans secousse. Reconnu encore, comme état appartenant à la république européenne, il n'avait pas pas perdu le droit de concourir à la constuction du nouvel édifice politique qui paraissait devoir s'élever.

En conséquence de la convention du 16, il était urgent que le gouvernement italien profitât de la situation où il se trouvait encore, pour faire valoir au congrès des Souverains, les droits du royaume à l'indépendance politique et à une existence, confirmée par plus d'un traité. Dès le 17, le Sénat avait été convoqué, afin de nommer une députation qui put faire valoir les droits du peuple italien, près des Souverains alliés. Le Sénat était le seul corps constituant, qui pût être convoqué dans la situation actuelle du royaume, et il était le premier de tous. La députation fut nommée, et jusqu'à ce moment tout semblait encore concourir à donner aux patriotes italiens l'espoir de conserver leur existence politique. Mais dans la journée du 20 avril, pendant la séance ordinaire du Sénat, qui n'avait plus de but politique, quisqu'il fallait attendre l'effet de la députation nommée, une révolution incompréhensible par son absurdité, renversa le gouvernement que les armes avaient respecté jusqu'alors. Une folie lé-

gislative s'empara des citoyens de Milan, et se croyant, non plus membres, mais chefs du royaume, ils annulèrent un gouvernement qui était leur unique sauvegarde.

L'aversion naturelle qu'ils ont pour les étrangers, et ils considéraient comme tels les Italiens mêmes, qui n'étaient pas nés dans leurs murs, leur avait fait supporter avec impatience le désagrement prétendu de partager les places avec les citoyens des autres provinces du royaume. Ils résolurent de s'en débarasser tout d'un coup. Une poignée de séditieux, parmi lesquels on voit avec peine figurer quelques personnages marquants, par leur nom ou par le rang qu'ils occupaient, entreprit de dissoudre le sénat et y réussit. Ces noms sont consacrés dans les pages de l'histoire (1). Un ministre périt victime, non pas de la fureur populaire, comme on a voulu le faire croire, mais de la fureur révolutionnaire. On en a beaucoup trop dit sur son compte. Le peu de fortune qu'il a laissé est un témoignage de sa probité et la mort que lui ont fait souffrir ses assassins, avec une barbarie dont on ne trouve pas d'exemple chez les peuples policés, a privé la patrie des services d'un homme, dont on ne peut nier les talents supérieurs.

A la place du Sénat, dissous par la violence, s'éleva un prétendu collège electoral, nul par sa minorité numérique, nul par le manque de titre légal, et plus nul encore par l'égarement et la presque démencè de ses déliberarions. Ce fut dans cet état de choses que la convention du 23 fut conclue, presque au même moment où cent soixante et dix individus se mirent de leur propre autorité à la tête du gouvernement. La retraite du Prince Vice Roi ne changeait en rien la situation avantageuse où il avait placé le Royaume d'Italie. Il en avait fait la remise aux puissances alliées, et cette remise même conservait l'existence politique et le gouvernement du royaume. Le Sénat, devenu chef suprême pouvait toujours suivre ses démarches près des Souverains alliés. Mais dans l'état d'anarchie où l'insurrection du 20 avril, avait plongé la capitale et l'état, il n'y avait plus d'autorité légale qui put faire entendre sa voix, et le royaume retombait sous le droit des armes.

(1) Sulla rivoluzione di Milano etc. Memoria storica con documenti. Paris chez Barrois l'ainé, 1814. Voyez page 59 de cet ouvrage.

Le 26 avril, le général Sommariva, nommé commissaire impérial dans le royaume d'Italie, fit connaitre sa mision par une proclamation (XXVII). Son premier acte fut de dissoudre le soi-disant collège electoral. Celui-ci, continuant encore son rève révolutionnaire, s'ajourna seulement: *jusqu'à la réponse des puissances alliées, à la députation qu'il avait nommée, en remplacement de celle du Sénat.* La rève finit le 20 mai, lorsque le maréchal de Bellegarde prit possession, au nom de l'Empereur d'Autriche, de Milan et des provinces voisines. C'est ainsi que le royaume d'Italie a cessé d'exister.

APPENDICE.

PIECES JUSTIFICATIVES
citées dans l'ouvrage.

I. Page 60 (1).

PEUPLES DU ROYAUME d'ITALIE!

Vous fûtes les heureux témoins des premiers exploits du héros qui guide nos destinées. Vous en êtes d'autant plus présents à ses pensées, d'autant plus chers à son coeur. A peine ses mains victorieuses eurent-elles rétabli le trône de Charlemagne, que ce trône fut à jamais consolidé. Tous les Français jurèrent de le soutenir et de le défendre; ils ont été fidèles à leurs serments.

Mais ce que l'Empereur avait fait pour la France, ne suffisait pas à sa grande ame; les destinées de l'Italie ne pouvaient lui être indifférentes. Il prit cette couronne de fer, trop longtemps oubliée, et les voutes de votre temple rètentirent de ces mots remarquables: *Dieu me l'a donnée*; *malheur à qui la touche!*

Ces mott réveillèrent votre entousiasme et votre fierté. Vous en saisites le véritable sens, et vous avez alors unanimement rèpété: *Dieu la lui a donnée*; *malheur à qui la touche!*

Dès ce moment le royaume d'Italie reçut son existence; dès ce moment les Italiens régénérés se rappelèrent la gloire de leurs ancêtres; dès ce moment ils prirent, aux yeux de l'Europe étonnée, leur rang au milieu des nations les plus considérèes. Italiens! je vous connais; vous aufsi, vous serez fidèles à vos

(1) On croit nécéfsaire de prévenir le lecteur, que l'auteur n'ayant pas pu se procurer tous les originaux des actes, qui ont été rédigés en français et en italien, il a été obligé de les traduire des feuilles publiques anglaises ou allemandes, qui les ont rapportées. Quelque soin qu'il ait donc pu apporter à rendre, dans sa traduction, le sens original, il est impofsible qu'il ait pu retrouver précisément les mêmes mots,

sermens. Un ennemi qui pendant longtemps vous a tour à tour subiugués, et qui dans les siecles passés a le plus contribué a vous diviser, afin de n'avoir pas à vous craindre, n'a pu voir sans trouble et sans jalousie, votre resurrection et la gloire qui vous environnait.

Il ose aujourd'hui pour la troisiéme fois ménacer votre territoire et votre indépendance. Vous avez courageusement coopéré à vaincre ses premiers efforts; vous le ferez bientôt répentir de ce troisiéme.

Combien de nouveau motifs ne réveillent-ils pas actuellement votre patriotisme et votre courage! Vous n'avez pas oublié ce que vous étiez il y a douze ans; vous étes dignes de sentir ce que vous étes devenus depuis. La main qui vous a reconstitués, vous a donné les institutions les plus nobles et les plus généreuses. Ces institutions font en même temps votre fierté et votre bonheur; vous ne permettrez pas qu'on ose vous les ravir.

Italie! Italie! Que ce nom sacré qui autrefois produisit tant de merveilles, soit aujourd'hui votre ralliement. Qu'a ce nom vos jeunes guerriers se lèvent; qu'ils accourent en foule, pour former autour de leur patrie un second rempart, devant lequel l'ennemi n'ose se présenter. Le brave est toujours invincible, alors qu'il combat pour ses foyers, pour sa famille, pour la gloire et pour l'indépendance de sa patrie.

Forçons l'ennemi à s'éloigner du notre territoire, et nous pourrons dire avec confiance à notre auguste Souverain: Sire! nous étions dignes de recevoir de votre main une patrie; nous avons su la défendre.

Donné en notre quartier général de Gradisca, le 11 Octobre 1813.

EUGENE NAPOLEON.

Par ordre du Vice Roi le
conseiller sécrétaire d'état
A Strigelli.

II. Page 68.

Premiere proclamation du général Hiller.

PEUPLES d'ITALIE!

J'ai passé les Alpes avec une armée de soixante mille hommes et j'entre dans les plaines de l'Italie. La tirannie qui vous opprimait; qui dans les contrées lointaines du Nord et dans l'Espagne, sacrifiait votre jeunesse pour une cause injuste; qui foulait aux pieds le commerce et l'industrie, et qui changeait en un théâtre de douleur les plaines heureuses de l'Italie, a atteint ses bornes. J'ai fermé les passages qui conduisent de l'Italie en Autriche, j'ai tourné les sources de l'Isonzo, du Tagliamento, de la Piave et de la Brenta, et réduit votre général à ne pas m'échapper de quelque côté qu'il se tourne. Le Nord,

l'Orient et le Couchant de l'Europe ont exposé la fleur de leur jeunesse et réuni toutes leurs forces, pour conquerir l'indépendance des états, et ils sont libres. Allez voir en Autriche, en Russie, en Prusse et en Espagne, ce que sont devenus ces Français dominateurs du monde; vous trouverez des cadavres, des prisonniers, des blessés, des traces de destruction, mais aucune force armée de l'ennemi. Les belles contrées du Sud de l'Europe, ne doivent pas seules être exclues de la joie universelle, que cause le retour du bon vieux temps, de l'ordre et de la justice, Mon Souverain a daigné me charger de ce grand ouvrage. Levez vous donc Peuples de l'Italie! vous connaissez les moyens de défense que l'ennemi peut m'opposer; vous savez que se sont les derniers. Il y a dans mon armée trente mille soldats, qui n'ont pas encore combattu dans cette guerre sainte, et qui brûlent du désir de partager la gloire de leurs camarades. D'autres armées se forment au delà des Alpes; *le sort de l'Italie est décidé.* Rappelez à vos enfants que leur antique patrie les a fait naitre pour la gloire, et que la gloire la plus vraie est celle de combattre sous les drapeaux du plus juste des Souverains pour la paix du monde et l'indépendance des peuples.

Trente le 26 Octobre 1813.

Le Commandant en chef des armées du Tirol et de l'Italie, Général Feld-Zeugmeister
Baron de HILLER.

Deuxième Proclamation du même.

PEUPLES DE L'ITALIE!

Vous ne pouvez pas ne pas avoir entendu le cri de joie qu'à fait pousser aux peuples délivrés, la défaite des armées françaises à Leipzig, les 16, 17 et 18 Octobre. Depuis lors les armées victorieuses des alliés ont poussé de tous côtés devant elles les restes des forces ennemies, sur la route de Fulde et de Hanau. Le général de Wrede, avec l'armée Austro-Bavaroise, a atteint le 29, Francfort et les derrières de l'ennemi. L'Empereur Napoléon s'est refugié avec une partie de sa garde daus les bois du Spessart, Onze de ses généraux sont tués ou blessés, dix mille prisonniers sont dans les mains du vainqueur.

Peuples de l'Italie! voilà ce qu'a produit l'union des nations. L'union seule rendait le salut possible, et ce n'est que lorsques les nations et les Princes se sont présentés au combat, pénétré de cette vérité, que le Toutpuissant a béni leurs efforts. Suivez cet exemple et unissez vous à la sainte ligue. Depuis que je vous ai parlé la dernière fois, mon armée a franchi victorieuse les frontières du Tirol et vous tend la main. La guerre que vous avez fait jusqu'à présent à l'Autriche était dénaturée. Car l'Autriche ne fait pas la guerre aux nations, ni dans l'intention de s'aggrandir, mais elle la fait aux oppresseurs des

nations et pour l'indépendance. Ne croyez pas ceux qui vous trompent par des fausses nouvelles! La voix de toute l'Europe doit seule être écoutée. Vous mêmes, vous ne pouvez pas avoir d'intentions hostiles, car un nouvel ordre de choses ne vous annonce qu'un sort plus heureux. Levez vous donc, peuples de l'Italie! Suivez l'éxemple des Bavarois, des Saxons, des Würtembergois, et réunissez vous aux défenseurs de la religion, de l'indépendance et de la justice. Trente le 8 Novembre 1813.

Signé HILLER.

III. Page 121.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité etc.

Article 1er. Du jour de la signature du présent traité, il y aura entre S. M. le Roi de Naples et S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Bohême et de Hongrie, leurs héritiers et successeurs, leurs états et leurs sujets, amitié, alliance et union à perpetuité. Les hautes puissances contractantes mettront tous leurs soins à entretenir réciproquement l'amitié et l'union, en évitant tout ce qui pourrait nuire à l'harmonie, si heureusement établie entre eux.

Art. 2. L'alliance entre les deux hautes puissances contractantes, aura pour but la continuation de la guerre présente, afin de ramener par l'union de leurs forces, un juste équilibre entre les puissances et particulièrement d'assurer à l'Italie, où les deux hautes puissances se garantissent réciproquement la défense de leurs états et de leurs intérêts, une paix véritable.

Art. 3. En conséquence de l'article précédent, les deux hautes puissances contractantes sont convenues de s'aider de tous les moyens que la providence a mis entre leurs mains, et de ne jamais poser les armes que de commun accord.

Art. 4. S. M. l'Empereur d'Autricke etc. garantit à S. M. le Roi de Naples, et à ses héritiers et successeurs, la libre et paisible jouissance, et la pleine et entière Souveraineté des états que Sadite Majesté possède en Italie. S. M. I. et R. A. employera ses bon offices, pour l'accession de ses puissants alliés à cette garantie.

Art. 5. Afin de mieux déterminer les secours que les hautes parties contractantes prêteront à la cause commune, S. M. l'Empereur d'Autriche etc. s'engage à entretenir toujours en campagne une force de cent cinquante mille hommes, dont soixante mille au moins en Italie.

S. M. le Roi de Naples promet également d'avoir en campagne un corps effectif de trente mille hommes. Ces troupes réparties dans les proportions convenables en infanterie, cavalerie et artillerie, seront toujours complettes, pendant la durée de la présente guerre.

Art. 6. S. M. le Roi de Naples et S. M. l'Empereur d'Autriche etc. promettent réciproquement, dans le cas où le nombre de troupes, fixé par l'article précédent ne serait pas suffisant pour la défense de leurs états et de leurs intérêts, d'augmenter leurs troupes auxiliaires selon le besoin et d'après la proportion fixée par l'article précédent.

Art. 7. Dans le cas où S. M. le Roi de Naples se trouve à la tête de son armée, le corps autrichien qui se trouvera détaché pour agir en commun avec le corps napolitain, sera sous les ordres immédiats de ce Souverain. Dans le cas contraire, le corps napolitain, qui devra agir en Italie de concert avec l'armée autrichienne, sera sous les ordres du général en chef de celle-ci, si elle est commandée par un Feld-Maréchal ou Feldzeugmeister de l'Empereur d'Autriche. En cas que S. M. le Roi de Naples soit présent; les opérations seront combinées et ordonnées réciproquement de la manière la plus convenable aux intérêts des deux puiſsances alliées et au succès de leurs armes. Dans le cas où S. M. le Roi de Naples ne serait pas présent à l'armée, le général en chef de l'armée napolitaine exécutera les ordres du général en chef de l'armée autrichienne, selon le plan combiné pour les deux armées.

Art. 8. A cet effet il sera conclu, immédiatement après la signature du présent traité, une convention militaire, afin de fixer tout ce qui est relatif à la ligne d'opérations, aux opérations mêmes, aux besoins et à l'entretien des deux armées.

Art. 9. Los prisonniers, les enseignes militaires et les prises en général, appartiendront à l'avenir aux troupes qui les auront faites.

Art. 10. Lns hautes parties contractantes promettent réciproquement de ne conclure aucune paix ou suspension d'armes, l'une sans l'aveu de l'autre.

Art. 11. Il sera enjoint aux ambaſsadeurs ou ministres des hautes puiſsances contractantes, de se prêter réciproquement aſsistance, et d'agir pleinement de concert dans toutes les circonstances qui peuvent toucher l'intérêt de leurs Souverains.

Art. 12. S. M. l'Empnreur d'Autriche etc. promet la restitution de tous les prisonniers de guerre, qui sont en son pouvoir, et s'employera pour la remise de ceux qui sont au pouvoir des puiſsances alliées.

Art. 13. Le présent traité sera ratifié et les ratifications échangées dans le plus court délai poſsible.

En foi de quoi les plénipotentiaires, dénommés ci-deſsus, l'ont signé et revêtu du cachet de leurs armes.

Naples le 11 Janvier 1814.

Signés MARZIO MASTRILLI, Duc del Gallo.
ADAM ALBERT, Comte de Neiperg.
FELIX, Comte de Mier.

IV. Page 121.

Le général Millet, qui fit publier cet ordre du jour, y exposait d'abord la nécéfsité où le Roi se trouvait de se réunir aux alliés, pour conserver son royaume, puisque Napoléon ne voulait plus agréer ses services. Après avoir afsuré que le Roi ne voulait, ni licentier les Français qui étaient dans son armée, ni les forcer à servir contre une patrie, pour laquelle ils avaient porté vingt-cinq ans les armes, ils continuait dans les termes suivants.

„Sa Majesté, après son retour dans ses états, se trouva réduite à ses pro„pres refsources. Néanmoins le Roi, guidé par un courage inébranable, s'off„rait, si on lui confiait la défense de l'Italie, de la conserver à son auguste „Souverain. Une silence obstiné fut la seule reponse que le Roi reçut; le „temps s'écoulait, l'ennemi s'avançait, et la position du Roi devenait tous les „jours plus désavantageuse. Il la mit sous les yeux de l'Empereur; la repon„se tarda lontemps et il parut au Roi qu'il n'était réservé qu'à la honte, de cé„der au premier qu'on jugerait à propos de choisir, une couronne à laquelle „il avait donné tant d'éclat. On parut vouloir négotier, mais le Roi resta dans „l'incertitude de savoir s'il aurait part aux négotiations, lui qui en avait tant eu „à la gloire des armées françaises.

„Reflechifsez d'un coté à ce mépris révoltant d'un prince dont les services „éclatants paraifsent oubliés, tandis que sous ses yeux on relève avec tant de „soin le trône si longtemps ébranlé du Pape. Voyez de l'autre les puifsances „étrangères alliées, bien loin d'abuser de la fortune, offrir au Roi l'indépendance „de ses états, la paix de ses peuples, le maintien de sa couronne et le bon„heur de sa maison, et respectant la répugnance du Roi à entrer en hostilités „contre sa patrie, n'y mettre d'autre prix que son alliance. Mettez vous à sa „place et dites: qu'eufsiez vous fait? Auriez vous voulu, sans espoir d'être „utiles à une cause, qu'il à soutenu si noblement et avec tant de forces, dans „l'instant où d'innombrables armées ménaçaient déjà le coeur de l'Italie (1);

(1) Cette phrase nous parait déjà un titre suffisant, pour que le gouvernement Napolitain ait désavoué et supprimé l'ordre du jour du général Millet. Il est évidemment faux que le Roi de Naples n'ait pu avoir l'esperance d'être utile à la cause de l'Empereur Napoléon; il est également indubitable qu'il fut d'une utilité majeure aux puifsances alliées, non seulement pour l'invasion de l'Italie, mais même pour celle de la France. A toutes les preuves que peut fournir la lecture de la présente histoire, on peut encore ajouter les exprefsions d'un ouvrage qui vient de paraitre à Londres et qui est écrit par un officier qui n'a pu ignorer les détails des événements qu'il décrit (*Interesting facts relating to the fall and death of Joachim Murat King of Naples etc. by Francis Macirone etc. London.* 1817.) L'auteur dit, page 18: „Sans cette coopération (du Roi de Naples), l'invasion de la France, n'aurait ja-

„où leurs masses énormes avaient subjugué la Suisse, passé le Rhin, et pénétré dans cette malheureuse France, divisée par les violentes secousses, dont „le refus de la conscription et les impositions sont la cause, comme la chute „du crédit public en est l'effet? Auriez vous voulu dans cet instant exposer le „sort futur de vos enfants, le bonheur de vos sujets, votre existence politique „et celle de ces braves Français? Non, vous auriez vous même cédé à la force des circonstances, afin de servir dans des temps plus heureux cette patrie „chérie, qu'un coeur noble et magnanime comme celui de notre Roi, ne pourra jamais oublier.

V. Page 122.

Des justes motifs nous ont décidé à rechercher l'alliance des puissances liguées contre l'Empereur des Français, et nous avons eu le bonheur d'y être admis. Nous avons cédé les trois iles qui sont en face de Naples et toute notre flotte. On nous en promet cependant un dédommagement suffisant. Nous nous ressouviendrons toujours de nos devoirs. Les autorités légales qui ne s'opposeront pas à nos mésures, lorsque nous prendrons avec droit possession de l'Italie méridionale jusqu'au Pò, au nom des puissances alliées, ne seront jamais traitées en ennemis.

Naples le 17. Janvier 1814. JOACHIM NAPOLEON.

„mais été tentée, bien que les députés Suisses ayent offert le passage à l'armée „du Prince de Schwarzenberg. La déclaration de ce Prince et des ministres et généraux autrichiens sur ce sujet existe, et prouve cette assertion d'une manière irrécusable. = *Without his co-operation the invasion of France would never have been „attempted, although Swiss deputies had offered the pont d'or for the passage into France, „of Prince Schwartzenbergs army. The declaration of Prince Schwartzenberg, and of the „ministers and generals of Austria, on this subject, are extant, and prove the assertion „beyond the possibility of contradiction.* = Et un peu plus bas: „Quand le Prince „Eugéne quitta la ligne de l'Adige et se retira sur le Mincio, le maréchal de Bellegarde adressa une lettre au Roi de Naples, dans laquelle il attribuait ce mouvement, qui causa la reddition de Vérone, découvrait Venise et abandonnait les „forteresses de Legnago etc. Seulement et entièrement à la marche de l'armée napolitaine. Cette lettre . . . . . est un monument qui existe encore' = *When „Prince Eugène quitted the line of the Adige, and fell back on the Mincio, marshall Bellegarde addressed a letter to the King of Naples, in which he ascribed this movement, „which caused the surrender of Verona, uncovered Venice, and abandoned the fortresses „of Osopo, Legnago etc. Solely and entirely to the advance of the neapolitan army. This „letter . . . . . is a document still in existence.*

VI. Page 122.

Le Lieutenant Général Napolitain, Baron de Livron, et le Feldmaréchal Lieutenant Autrichien comte Nugent, plénipotentiaires nommés à cet effet; après avoir posé pour base que leur mission n'avait aucune extension politique relativement aux pays occupés ou à occuper. et se réduisait à fixer les limites dans lesquelles chaque armée pourrait assurer ses subsistances, au moyen d'une administration provisoire, sont convenus.

1º Que la ligne de démarcation entre l'armée Napolitaine et l'armée autrichienne commencerait à Rosetta près de Bastia, suivrait le cours du Pò de Primaro jusqu'à Traghetto, et de là celui de Reno, passant par les limites des cantons de Cento et Crevalcuore, jusqu'au Panaro à Bonporto; de là elle devait suivre le Panaro jusqu'au sommet de l'Appenin.

2. Que les pays des deux côtés de la ligne de démarcatien seraient administrés réciproquement par chaque armée, et que pour éviter la disette produite par la réunion d'un trop grand nombre de troupes sur le même point, chaque corps qui, par suite des opérations militaires, dépasserait la ligne de démarcation, conduirait à sa suite le plus possible de subsistances.

3. Que la voie Emilienne étant nécéssaire pour la libre communication des troupes napolitaines, la ligne de démarcation entre l'armée napolitaine et les troupes Austro-Britanniques du général Nugent, sétendrait de Rosetta, par Alfonsino, Traversara, Russi, Durazzano et Mensa, jusqu'à Cesenatico.

Cette convention fut conclue à Bologne le 7 Fevrier 1814.

VII. Page 122.

ITALIENS!

Le moment désiré, qui nous appèle tous sous les mêmes drapeaux, est enfin arrivé. Après tant de siècles de dissentions, de faiblesses, de crimes et de vertus cachées, nous voyons luire le jour heureux où, combattant pour les mêmes intérêts et pour le bien public, et défendant la même patrie, nous n'avons qu'à nous unir au Souverain généreux, qui nous garantit ces biens précieux, pour être assurés qu'il deviendront notre partage. et que nous en obtiendrons la tranquille et paisible possession, par des victoires continuelles. Montrons au meilleur des Souverains, à Joachim, auquel les peuples de Naples doivent déjà leur bonheur, un patriotisme désintéréssé, la constance au milieu des dangers d'une guerre glorieuse, et rien ne pourra résister à notre valeur, sous la conduite du premier général de ce siècle, et avec le sentiment de défendre la plus belle cause de l'univers.

Italiens! accourez donc dans nos rangs; abandonnez vos oppresseurs et ne donnez pas à l'Europe le spectacle déplorable d'un combat entre les Italiens du

midi et ceux du Nord, dans l'instant où un appel généreux vous invite au même honneur, à la même gloire, au même bonheur. Voudriez vous être sourds à cette voix? Voudriez vous continuer à river vous mêmes vos fers? Pourriez vous préférer un plus long esclavage, à tout ce qui peut émouvoir le coeur humain? Voudriez vous ne pas concourir à terminer le grand ouvrage, que toutes les puissances nos alliées ont commencé d'un commun accord? Non, sans doute! Vous ferez tout ce que le monde attend de vous.

Modène le 21 Janvier 1814.

Le Lieutenant Général
CARASCOSA.

VIII. Page 123.

PEUPLES DE l'ITALIE MERIDIONALE!

La situation présente de l'Europe et la nécéssité de retablir la paix et la tranquillité intérieure des peuples, exige que des nations voisines se réunissent, pour parvenir en commun à ce grand but. Si donc, ensuite du traité conclu entre S. M. le Roi mon maitre et S. M. I. et R. A. les troupes napolitaines occupent les états italiens de ce côté du Pò, ce n'est que pour se charger du soin et de la protection de vos personnes et de vos propriétés, pour éloigner le théatre de la guerre de vos contrées, pour conserver même en ce moment, au milieu des derniers efforts pour la juste cause de la paix, l'ordre et la tranquillité parmi vous, et préparer votre indépendance.

Italiens! toutes les mésures de l'administration royale seront basées sur votre bonheur. Tous les employés seront conservés; on ne fera que remplir les places vacantes. Vos propre concitoyens seront les organes du gouvernement de S. M. et les médiateurs de vos besoins. Le Roi ne vous demandera rien, qui ne soit impérieusement exigé pour la défense de la cause commune. Vous reconnaitrez dans toutes ses déterminations que l'Italie est sa patrie, comme la votre. L'union des esprits, l'amour de l'ordre, la juste confiance dans la sagesse, le désintèressement et la modération de Souverains alliés rendront l'Italie invincible, et vous conduiront à une paix durable et à l'indépendance qui fut toujours le voeu de vos coeurs.

Modène le 1er Fevrier 1814.

Le Lieutenant Général
CARASCOSA.

IX. Page 123.

HABITANTS d'ANCONE!

Cette forteresse sera rendue aux troupes de S. M. le Roi des deux Siciles, et l'échange des pavillons sera opéré par la force. Le général commandant les

C c

troupes du siège avait proposé d'épargner la ville; mais cette proposition, plus avantageuse pour les défenseurs de la ville que pour les afsaillants, n'a pas été écoutée par le général qui est à la tête de la garnison. Les malheurs de la guerre, que vous aurez peut-être à souffrir, ne doivent donc pas être attribués aux troupes napolitaines. Néanmoins les attaques seront conduites de manière à ce qu'on ne puifse tirer sur vos murs, que par colère ou par vengeance; le caractère et la loyauté militaire du général Barbou vous sont garants du contraire. En recompense du soin que l'armée napolitaine a eu de ménag[illegible] les habitants d'Ancone, je demande d'eux qu'ils restent tranquill[illegible] paisibles spectateurs des opérations militaires. Que les [illegible] civils restent à leur poste, leur éloignement ou le[illegible] seraient considérés comme troublant le repos de [illegible]. Les employés de l'administration militaire sont également chargés de continuer à fournir des vivres aux troupes. Ce service leur est confié sous la responsabilité personelle la plus sévère. Les habitants de la ville et des environs fourniront les réquisitions accoutumées. Habitants d'Ancone! en comparant les événements actuels avec les malheurs et les dévastations que vous avez soufferts dans le siège précédent, vous bénirez le héros qui gouverne le peuple Napolitain.

Ancone le 14 Janvier 1814.

Le Maréchal de Camp, commandant
les troupes du siège d'Ancone
MACDONALD.

X. Page 123.

Aux HABITANTS des Départements de ROME et du THRASYMENE!

Le mouvements populaires qui ont éclaté dans différentes communes des états romains; la tendance connue de plusieurs autres à suivre cet exemple; la fuite d'une des premières autorités du gouvernement; la détermination publique d'une autre autorité de favoriser toutes espèces de désordres, lorsque son devoir l'obligeait à prévenir et à réprimer tout désordre public; le voeu exprès de plusieurs des personnes les plus distinguées de cette ville; nombre d'adrefses parvenues de différents points des deux départements; la stagnation presque totale de quelques administrations; la situation inquiète et pénible dans laquelle se trouvent S. M. le Roi Charles et son auguste famille; ayant convaincu S. M. le Roi des deux Siciles que le gouvernement de Rome et du Thrasymène manque de force et de volonté, pour maintenir l'ordre public; et S. M. pensant d'ailleurs que la protection que demandent les circonstances ci-defsus indiquées ne lèse aucun droit, en même temps quelle est exigée pour la sureté de tous; et enfin qu'elle devait à sa dignité Royale, à ses intentions envers les deux dé-

partements et à la sureté de ses états voisins, de ne pas permettre que les troupes napolitaines restafsent plus long temps spectatrices indifférentes des troubles commencés et de l'anarchie qui en serait la conséquence, a ordonné à ses troupes de prendre provisoirement pofsefsion des deux départements déjà dénommés, d'y faire jusqu'à nouvel ordre tous les réglements administratifs, qui paraitront dans les circonstances présentes les plus convenables aux intentions généreuses et bienfaisantes de S. M. soit pour arrêter les désordres présents, soit pour détourner ceux dont ces états sont ménacés. S. M. nous ayant à cet effet, par son décret du 16 Janvier, confié la commandement supérieur des états romains, nous regardons comme notre premier devoir de faire connaitre, que nous considérons l'autorité qu'a eue jusqu'à présent le général Comte Miollis comme ayant cefsé; et nous ordonnons à toutes les autorité civiles et militaires de la regarder comme nous ayant été transportée, par les ordres de S. M. le Roi de Naples notre gracieux Souverain.

Rome le 19 Janvier 1814.

Le Lieutenant général commandant
en chef dans les états romains,
de la VAUGUYON.

N. B. Il est difficile de trouver dans les annales des temps pafsés et présents, un monument aufsi complet de *non sense*. La première phrase malgré sa longueur épouvantable et inouie, ne prouve rien, sinon que Mr. de la Vauguyon, s'il l'a lue à haute voix, avait une bonne haleine. L'Empereur Napoléon avait alors déterminé de rendre ces deux départements au Pape, qui arriva en effet deux mois plus tard. Le moyen le plus simple et surtout le plus loyal d'éviter toute anarchie, était donc de laifser tout *in statu quò*, jusqu'à ce que le véritable Souverain revint prendre pofsefsion de ses états que personne ne lui disputait.

XI. Page 129.

SOLDATS DE l'ARMEE d'ITALIE!

Depuis l'ouverture de la campagne vous avez enduré de grandes fatigues, vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de courage, et à votre Souverain de grands témoignages de fidélité; mais quelle gloire et quels avantages n'auriez vous pas acquis enfin par vos nobles efforts: Vous avez forcé l'ennemi à vous estimer, vous avez mérité la satisfaction et les éloges de l'Empereur, et vous pouvez vous honorer d'avoir protégé jusqu'à présent la plus grande et la plus belle partie de l'Italie, et un grand nombre de départements français contre une ennemi dévastateur.

Soldats! de tous cotés s'élevaient les esperances d'une paix sincère et durable; mais ce jour d'un honorable repos n'est point encore arrivé pour vous; un nouvel ennemi s'annonce. Et quel est-il? Quand je l'aurai nommé je doute que vous croyez à mes paroles: mais votre incrédulité à cet égard, que j'ai longtemps partagée avec vous, vous fait honneur. Ce nouvel ennemi, ce sont les Napolitains qui nous avaient solemnellement promis leur alliance.

La confiance dans leurs promefses les a fait accueillir en frères dans le royaume d'Italie, dont on leur a permis d'occuper plusieurs départements. Nous avons partagé avec eux vos vivres et vos munitions. Ils sont venus en fréres et dès lors leurs armes étaient préparées contre nous.

Soldats! je lis dans votre ame toute, l'indignation que vous éprouvez; ce noble sentiment réhaufse encore votre valeur. Les Napolitains ne sont pas ininvincibles; peut-être avons nous quelques amis dans leurs rangs. Car, bienque le sentiment de la loyauté puifse être momentanement étouffé, il faut cependant de la reflexion pour s'affermir dans la carrière de l'infidélité. Un grand nombre de Français sont répandus dans les troupes napolitaines; ils abandonneront bientôt ces drapeaux qu'il croyaient inséparables de ceux de leur Souverain. Ils se réuniront à vous et retrouveront dans vos rangs les mêmes grades auxquels ils s'étaient élevés auparavant. Vous les recevrez en amis et votre accueil les dédommagera de la circonstance doulereuse dans laquelle ils se sont trouvés, et dont ils n'ont pas mérité d'être les victimes. Français! Italiens! j'ai confiance en vous; comptez aufsi sur moi! Vons y trouverez toujours votre avantage et votre gloire. Soldats! ma dévise est *Honneur et Fidélité.* Qu'elle soit aufsi la votre; avec elle et l'aide de Dieu nous triompherons enfin de nos ennemis.

Donné en notre quartier général de Verone le 1er Fevrier 1814.

EUGENE NAPOLEON.

XII. Page 129.

PEUPLES DU ROYAUMD d'ITALIE!

Depuis trois mois nous avons eu le bonheur de préserver la plus grande partie de votre territoire des invasions de l'ennemi. Depuis trois mois les napolitains nous ont solemnellement promis leurs secours. Et comment aurions nous du jamais nous méfier de leurs protestations? Leur Souverain est allié par les liens du sang au grand homme à qui, lui et moi, nous devons tout; et ce grand homme est aujourd'hui moins heureux! . . . . . Confiant dans la parole des Napolitains, nous pouvions donc espérer que les efforts que nous avons faits jusqu'à présent, ne seraient pas perdus, et que l'ennemi serait bientôt obligé de se retirer de nos frontières.

Peuples du Royaume d'Italie! le croirez vous? Les Napolitains trompent aussi tous nos voeux, toutes nos espérances. Cependant, tandis qu'ils paraissaient comme alliés, ils se sont avancés sur notre territoire et ont occupés plusieurs départements. Nous les avons accueillis en frères, nous leurs avons ouvert avec empressement nos magasins, nos caisses, nos arsenaux et nos forteresses. En récompense de cette confiance, en recompense de nos sacrifices, sur la même ligne où ils devaient unir leurs armes aux notres, ils tendent la main à l'étranger, ils élèvent leurs drapeaux contre nous. L'inexorable histoire dévoilera un jour, tous les artifices, toutes les machinations qu'il a fallu employer sans doute, pour égarer à ce point un Souverain, qui s'est trop distingué par sa valeur, pour ne pas posséder toutes les autres vertus d'un soldat.

Peuples du Royaume d'Italie! Nous ne le cachons pas; la défection des Napolitains a cruellement augmenté les difficultés de notre position. Mais nous ne craignons pas de la dire; notre courage sera d'autant plus grand que notre situation est plus difficile. Réunissez vous donc autour du fils de votre Souverain; ayez confiance dans la justice et dans la sainteté de votre cause; marchez à la voix de celui qui vous porte tous dans son cœur, et qui, vous le savez, n'eut jamais d'autre ambition que celle de contribuer de toutes ses forces à l'augmentation de votre gloire, et à l'affermissement de votre bien être. Italiens! ceux là seuls sont immortels, même dans l'estime et dans les annales des nations étrangères, qui savent vivre et mourir, fidèles à leur Souverain et à leur patrie, fidèles à leurs serments et à leurs devoirs, fidèles à la reconnaissance et à l'honneur.

Donné en notre quartier général de Verone le 1er Fevrier 1814.

EUGENE NAPOLEON.

XIII. Page 130.

VERONAIS!

Des circonstances pressantes et imprévues m'obligent à m'éloigner de vous. En vous quittant j'éprouve la plus vive douleur. Pendant les trois mois mémorables qui viennent de s'écouler vous avez acquis de nouveaux titres à mon affection, par l'excellent esprit qui vous anime, par l'hospitalité que vous avez exercée envers l'armée et par l'attachement que vous avez montré pour ma personne.

Véronais! je vous remercie. Tant que je vivrai je garderai le souvenir du votre noble conduite. Je m'estimerai heureux si je puis un jour vous récompenser des sacrifices que vous avez faits avec tant de générosité. Adieu! Vous conserverez à jamais des droits sur mon coeur, sur ce même coeur qui vous promet pour toujours, Reconnaissance et attachement.

Donnè à Vérone le 3 Fevrier 1814. EUGENE NAPOLEON.

XIV. Page 131.

SOLDATS!

Après les victoires qui vous ont conduit a l'Adige, on vous a accordé un repos, que vous ne désiriez pas. Ce temps de repos fut employé à augmenter votre nombre, à vous fournir de tous les attirails de guerre, et à préparer la délivrance de l'Italie. Vos frères d'armes qu'on nous a envoyés de la Saxe, où ils ont avec courage et gloire aidé à fonder la liberté de l'Allemagne, pour renforcer vos rangs, sont arrivés. Des magasins sont réunis, votre subsistence est afsurée, de nouvelles relations politiques se sont développées à notre avantage, les armées des alliés ont pénétré bien avant dans le pays ennemi; l'heure de la délivrance de l'Italie à également sonné. L'ennemi s'était retranché sur l'Adige, il avait fortifié Vérone et paraifsait vouloir se défendre opiniatrement derrière ses remparts; la neige profonde dans les montagnes, la pluie incefsante dans la plaine aidérent à ses projets; mais lorsque les renforts que j'ai reçus me permirent de faire pafser le Pò à Ferrare, par un corps considérable, ce mouvement l'obligea à abandonner la position de l'Adige, qui lui était devenue dangereuse.

L'armée entre donc aujourd'hui à Vérone; nous poursuivrons vivement l'ennemi; nous déciderons rapidement du sort de l'Italie. Les peuples de l'Italie sont nos amis, nous venons pour les délivrer de l'oppresion étrangère; nous venons pour les protéger: notre cause est celle de la justice. Le bon ordre et la modération l'accompagnent; mais l'abus de la force, le pillage et le vol souillent l'honneur du guerrier. Nos sages lois militaires tracent exactement à chacun ses devoirs; l'accomplifsement de ces devoirs ne conduit pas seulement à la victoire, mais il rend les fruits de la victoire plus durables. Je suivrai sévèrement et scrupuleusement les miens. Ils m'obligent, il est vrai, à la punition de chaque faute, mais j'ai en vous la confiance que rarement vous me mettrez dans ce cas. Votre conduite pafsée me fait au contraire esperer que je n'aurai qu'à récompenser vos actions et recommander à la suprême bienvaillance de S. M. des services distingués.

Au quartier général de Soave le 3 Fevrier 1814.

Le Comte de BELLEGARDE
Feldmaréchal.

XV. Page 131.

PEUPLES DE L'ITALIE.

Entre tous les peuples que l'ambition de Napoléon a subjugués, vous êtes les derniers pour lesquels l'heure de la délivrance ait enfin sonné. La force de l'ennemi en Allemagne était grande, et c'était précisement en Allemagne que

les hauts et puifsants alliées voulaient lui porter les principaux coups. Les journées immortelles de Leipzig ont décidé des destinées de l'Europe. Les peuples du Nord furent libres les premiers, mais les temps de l'oppression étaient pafsés pour tous et les peuples de l'Italie jouiront aufsi des bienfaits de l'indépendance.

Italiens! Dès que les grands intérêts de l'Allemagne furent décidés, S. M. l'Empereur, mon très gracieux Souverain porta ses regards paternels sur vos campagnes, qui toujours lui furent chères. Déja la victoire avait conduit ses armées à l'Adige, lorsque la considération de vos intrérêts arrêta leur marche. Il ne voulait pas exposer votre destinée aux dangereux hazards de la fortune, tandis que l'ennemi avait encore tant d'avantages de son côté, avant d'avoir préparé des moyens qui rendent toute défense inutile, et qui vous épargnent les maux d'une guerre trop prolongée. Tandis que ses légions victorieuses arrivaient de la Saxe sur vos frontières, S. M. le Roi de Naples se décida à unir sa puifsance à celle des princes alliés, et à soutenir par toutes ses forces et par ses grands talents militaires la cause de la paix générale. Le sort de l'Italie n'est aujourd'hui plus douteux. Nous pafsons l'Adige, nous entrons en amis dans votre pays. Voyez en nous vos libérateurs, qui ne demandent rien que ce qui est indispensablement nécéfsaire pour leur marche et pour leur entretien. Nous venons poùr protéger des droits bien fondés, et pour rétablir ce que la force et l'ambition ont détruit. Nous vous appelons à une défense commune. L'Italie doit aufsi, à l'exemple des autres peuples, éprouver ses forces et son courage. Il convient que les Alpes reprennent leur hauteur et redeviennent frontières; il convient que les routes qui conduisaient à l'esclavage soient de nouveau fermées.

Piémontais! que la nature et votre heroïsme ont destinés à être le premier rempart de l'heureuse Italie. Voulez vous voir encore Brennus au Capitole, qui s'il n'employe pas l'épée contre vous, la pose au moins dans la balance qui pèse vos tributs! Courez aux armes; réunifsez vous sous les drapeaux de votre Roi. Son courage et sa constance vous promettent le retour de ces temps forts et heureux, que vous dutes si longtemps à l'illustre maison de Savoie.

Généreux Toscans! Peuple fidèle et industrieux! Leve toi! Si nos armes ont un instant troublé vos paisibles demeures, ce ne fut que pour vous rendre cet illustre gouvernement paternel, dont vous ne cefsez de déplorer l'absence. Unifsez vos forces aux notres et vous verrez bientôt retourner dans votre patrie, votre Prince bien aimé et avec lui les beaux arts, les sciences et les bénedictions de la paix.

Peuples de l'Italie! La volonté généreuse des princes alliés est de rétablir, autant que le changement des circonstances pourra le permettre, l'antique édifice politique de l'Europe, sur les mêmes bases qui ont si longtemps fait son

bonheur et sa gloire. Ainsi vous verrez fleurir de nouveau parmi vous cette antique maison d'Este, qui illustra les époques les plus glorieuses de vòtre histoire. La ville doublement immortelle, la capitale du monde, cefsera d'être la seconde d'un Empire étranger, et se relèvera avec un nouvel éclat comme capitale du monde chretien. A mésure que vos provinces seront délivrées des étrangers qui vous oppriment, vos gouvernements seront rétablis sans secoufse, sans violence, seulement avec les modifications que les localités, les circonstances et vos besoins exigeront.

Véronc le 4 Fevrier 1814.

Le Comte de BELLEGARDE
Feldmaréchal.

XVI. Page 155.

Ensuite de la convention militaire, qui détermine les pays qui doivent être occupés par chacune des armées alliés, les départements du Panaro et du Crostolo, qui forment à peu près les états de Modène, se trouvent sous l'administration autrichienne: je juge donc nécéfsaire de déterminer pour les deux départements ce qui suit.

Les fonctions du Préfet seront remplies par le conseil de Préfecture, sous la présidence du plus ancien conseiller. Il sera établi pour ces deux départements une régence provinciale, avec les mêmes attributions qu'avait le gouvernement de Milan.

Sont nommés membres de cette régence: le comte Giacomo Munarini, le marquis Philippe Molza et le comte Louis Guicciardi. Cette régence entrera de suite en fonctions, jusqu'a ce qu'on ait reçu les ordres de S. A. I. l'archiduc Ferdinand IV d'Este, Duc de Modène, Reggio et Mirandola, qui est le légitime Souverain de ce pays.

Modène le 9 Fevrier 1814.

Le commandant en chef des troupes
Austro-Britannique à la droite du Pò
Comte NUGENT.

XVII. Page 162.

Nous JOSEPH Comte LECHI etc. aux habitants de la Toscane.

TOSCANS!

Appelé par S. M. le Roi notre maitre, à l'honneur de prendre le commandement en chef des états Toscans, nous nous hatons de vous faire connaitre cette nomination, et de vous annoncer en même temps, que l'entrée des trou-

pes du Roi sur votre territoire ne doit pas vous inquiéter sous aucun rapport. Nous n'avons d'autre but que celui de rétablir votre indépendance et votre bonheur. Vous voulez un gouvernement italien, dont le système soit adapté à votre sol, à votre climat, à vos moeurs et à vos usages; vos voeux seront exaucés. Vous vous plaignez de taxes arbitraires dont le produit est employé à des intérêts qui vous sont étrangers. Vous déplorez de devoir sacrifier vos enfants pour des guerres lointaines et interminables, et pour ne plus les revoir; bientôt vous les reverrez et vous jouirez d'une paix durable, garantie par toutes les puissances de l'Europe. Toute autorité supérieure, excepté celle que nous venons de prendre au nom de notre Roi, cesse dès ce moment. Dès ce moment aussi doivent cesser les passions et les partis.

Peuples de la Toscane! Bénissez les intentions bienfaisantes de notre Souverain, qui vont garantir votre pays de tous les maux de l'anarchie, et assurer votre bonheur. Que chacun de vous concoure à atteindre ce but et s'unisse à nous pour conserver l'ordre et le respect des personnes, des propriétés et du culte, et pour punir les coupables, qui oseraient troubler la tranquilité.

Florence le 5 Fevrier 1814.

LECHI.

XVIII. Page 163.

LIVOURNAIS!

Vous verrez bientôt des événements qui sont le présage de la paix générale. Les circonstances présentes m'obligent à me retirer dans les châteaux avec la garnison française, à l'approche des troupes de S. M. le Roi de Naples. Cette mésure ne doit en rien changer votre conduite. Montrez vous obéissants aux lois, qui garantissent l'ordre et la tranquillité publique. Les bons citoyens seront protégés par les Français et par les Napolitains; les mal intentionnés seront punis par les uns et par les autres.

Livourne le 18 Fevrier 1814.

XIX. Page 163.

LIVOURNAIS!

Les armes de mon Souverain s'emparent aujourd'hui de Livourne; nous ne venons pas pour protéger le désordre, la révolte et les haines privées, mais pour protéger votre commerce et votre bonheur. Quiconque osera donc attaquer la propriété ou la personne d'un citoyen, sans distinction de nation ou de religion, sera puni d'après les lois militaires.

Pise le 18 Fevrier 1814.

MINUTOLO.

XX. Page 177.

ITALIENS!

La grande Bretagne a debarqué ses troupes sur vos côtes; elle vient pour vous délivrer du joug de fer de Bonaparte.

Le Portugal, l'Espagne, la Sicile, la Hollande attestent les principes généreux et désinteréssés qui guident cette puissance.

L'Espagne par sa résolution, par son courage et par les efforts de son puissant allis a réussi dans son entreprise sublime. Les Français sont chassé de son territoire. Son indépendance est assurée; sa liberté civile est rétablie.

La Sicile sous la protection de la même puissance, s'est sauvée elle même du déluge universel; elle n'a rien souffert. Par un effet du caractére bienvaillant de son Prince, elle a passé de l'esclavage à la liberté et elle s'efforce de rétablir sa splendeur, parmi les nations indépendantes.

La Hollande s'avance au même but.

L'Italie veut-elle donc rester seule sous le joug? Les Italiens seuls doivent ils combattre contre des Italiens, en faveur d'un tiran et pour l'esclavage de leur patrie? Italiens! ne hesitez pas plus longtems; soyez Italiens! Et toi, armeé italienne, saches que les grands intérêts de la patrie sont dans tes mains. Guerriers de l'Italie, nous n'exigeons pas que vous vous réunissiez à nous; nous demandons seulement que vous fassiez valoir vos propres droits, et que vous soyez libres.

Appelez nous, nous accourrons vous joindre; alors nos efforts réunis feront que l'Italie redevienne ce qu'elle fut dans des temps plus heureux et ce que l'Espagne est déjà.

Livourne le 16 Mars 1817.

WILLIAM C. BENTINK
commandant en chef des troupes
Britanniques.

XXI. Page 186.

Les soussignés, après avoir échangé les pouvoirs qui leur ont été délivrés par leurs généraux en chef respectifs, sont convenus des articles suivants, sous la ratification des mêmes généraux en chef.

Art. 1. Du jour de la presente convention, il y aura suspension d'armes entre les troupes italiennes et françaises, sous les ordres de S. A. I. le Prince Vice Roi, d'un côté, l'armée autrichienne, sous les ordres du Feldmaréchal comte de Bellegarde, les troupes de S. M. le Roi de Naples, et celles sous les ordres de lord Bentink de l'autre.

Art. 2. Cette suspension d'armes ne doit expirer que huit jours après que les troupes françaises, rentrant par les routes qui seront indiquées, auront traversé les contrées de la France occupées par les armées alliées.

Art. 3. Les troupes françaises qui font partie de l'armée du Prince Vice Roi, rentreront dans les limites de l'ancienne France, au delà des Alpes.

ART. 4. Si dans deux jours, après l'échange des ratifications de la présente convention, les troupes françaises n'ont reçu aucun ordre de leur gouvernement, elles se mettront de suite en mouvement pour rentrer en France, par étapes avec les séjours ordinaires, et par divisions ou par brigades, selon que les localités le permettront.

ART. 5. Les colonnes de l'armée française marcheront d'abord sur la route d'étapes prescrite, par la gauche du Pô, ce qui aura lieu également pour les troupes qui sont à Plaisance. Des commissaires et des officiers d'état major français et autrichiens vérifieront d'abord si les routes du Mont Genèvre et du col de Tende, sont, dans cette saison, praticables pour les troupes et pour l'artillerie, et dans ce cas l'armée française prendra cette route. Dans le cas contraire cette armée passera par le Mont Cenis et par la Savoie, en suivant les dispositions de l'art. 2, et les susdits commissaires règleront tout ce qui est relatif à la marche, à l'entretien, aux moyens de transport et au logement, selon les réglements militaires.

ART. 6. Les troupes italiennes commandées par le Prince Vice Roi, continueront à tenir la partie du Royaume d'Italie, non occupée par les troupes alliées et les places fortes qui s'y trouvent.

ART. 7. Les troupes autrichiennes pourront traverser le Royaume d'Italie, par les routes d'étape de Crèmone et de Brescia, sans cependant passer par la capitale.

Ce mouvement ne commencera que dix jours après que les troupes françaises se seront mises en marche pour retourner en France. Des commissaires italiens accompagneront les troupes autrichiennes dans les districts du Royaume d'Italie, pour leur faire fournir les vivres, fourages, logement et moyens de transport; elle ne pourrent rien exiger au delà.

ART. 8. Une députation du Royaume d'Italie pourra se rendre au quartier général des alliés, et dans le cas où elle ne recevrait pas une réponse satisfaisante pour toutes les parties, les hostilités ne recommenceront entre les troupes autrichiennes, les alliées et celles du Royaume d'Italie, que quinze jours après avoir reçu la décision des puissances alliées.

ART. 9. Les forteresses d'Osopo, Venise, Legnago et les forts qui en dépendent, seront remises, après la ratification de la présente convention, à l'armée autrichienne, dans l'état où elles se trouvent maintenant. La remise aura lieu dans les formes ordinaires le 20 du courant.

ART. 10. Les garnisons de ces places sortiront avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, caisses militaires, magasins d'habillement, artillerie de campagne, voitures d'artillerie, papiers relatifs à l'administration militaire. Les officiers du génie et de l'artillerie de ces places, remettront aux officiers autrichiens nommés à cet effet les papiers, plans et inventaires relatifs au génie et à l'artillerie.

Art. 11. Il sera permis à toutes les autorités civiles, administratives et judiciaires, qui voudront suivre les garnisons, d'emporter leurs effets et les papiers relatifs à leur service. A leur départ elles remettront aux autorités autrichiennes les papiers, documents et archives relatifs à la branche d'administration qui leur était confiée.

Art. 12. Les troupes françaises qui sont dans ces forteresses, suivront le sort de l'armée française, et les troupes italiennes, celui de l'armée italienne.

Art. 13. Dans le cas où quelqu'une de ces forteresses aurait capitulé avant l'échange des ratifications de la présente convention, la capitulation aura son plein et entier effet. Cependant les garnisons, soit françaises, soit italiennes, retourneront sans autre condition à leur armée.

Art. 14. Les troupes de ces quatre forteresses traverseront par journées ordinaires d'étape, les pays occupés par l'armée autrichienne, et il leur sera fourni les vivres, fourages, logements et transports nécéssaires.

Art. 15. Il sera conclu entre les commandants de ces forteresses et ceux des troupes autrichiennes du blocus, des conventions relatives à l'évacuation, ainsi que pour les malades et blessés à laisser aux hopitaux, et aux moyens de transport à leur accorder.

Art. 16. Les officiers d'état major, qui auront l'ordre d'accompagner ces colonnes, veilleront à ce que les moyens de transport. que le pays doit fournir, soient remplacés à chaque étape. Les commandants des colonnes seront responsables de l'execution de cet article et devront fournir main forte aux commissaires autrichiens, toutes les fois qu'ils le demanderont.

Art. 17. Des officiers d'état major français et Italiens, seront de suite envoyés dans les places ci-dessus dénommées, pour faire connaitre à leurs commandants la suspension d'armes et leur porter l'ordre d'executer la présente convention.

Art. 18. Si la présente convention est ratifiée, les ratifications seront échangées dans le plus bref délai possible.

En foi de quoi les soussignés y ont apposé leur signature et leur cachet.

Fait au château de Schiarino Rizzino près Mantoue, le 16 avril 1814.

Le Général Baron DODE de la Brunerie
Commandant au chef le génie de l'armée.
Le Général de Division Baron ZUCCHI
Gouverneur de Mantoue.
Le Comte de NEIPERG Feldmarèchal Lieutenant commandant l'avant-garde de l'armée autrichienne.

La présente convention a été ratifiée le 17 Avril par S. A. I. le Prince Vice Roi et par le maréchal de Bellegarde.

XXII. Page 186.

SOLDATS FRANCAIS!

De longs malheurs ont pésé sur notre patrie. La France, cherchant un remède à ses maux s'est replacée sous son antique égide. Le sentiment de toutes ses souffrances s'efface déjà pour elle dans l'espoir du repos, si nécéſsaire après tant d'agitations.

En apprenant la nouvelle de ces grands changements, votre premier regard s'est porté vers cette mère chérie, qui vous rappèle dans son sein. Soldats Français! Vous allez reprendre le chemin de vos foyers.

Il m'eut été bien doux de pouvoir vous y ramener. Dans d'autres circonstances je n'aurais cédé à personne le soin de conduire au terme du repos, les braves qui ont suivi avec un dévouement si noble et si constant les sentiers de la gloire et de l'honneur. Mais il est d'autre devoirs qui m'ordonnent de me séparer de vous

Un peuple bon, généreux, fidèle, a des droits sur le restant de mon existence, que je lui ai consacrée depuis dix ans. Auſsi longtemps qu'il me sera permis de m'occuper de son bonheur, qui fut toujours l'occupation la plus chère de ma vie, je ne demande pour moi, aucune autre destination.

Soldats Frauçcis, en restant encore auprès de ce peuple, soyez certains que je n'oublierai jamais la confiance que vous m'avez témoignée au milieu des dangers, ainsi que dans les circonstances politiques les plus épineuses, et que mon attachement et ma reconnaiſsance vous suivront partout; ainsi que l'amour et l'estime du peuple Italien.

Donné en notre quartier général de Mantoue le 17 Avril 1814.

EUGENE.

XXIII. Page 186.

MONSEIGNEUR!

L'armée frainçaise, avant de se mettre en marche pour rentrer au sein de sa patrie, se fait un devoir de mettre aux pieds de V. A. I. les sentiments de reconnaiſsance et de respect dont elle est pénétrée, envers Votre Auguste Personne. L'armée d'Itali sera toujour fière de son chef; c'est pour elle un titre d'honneur que d'avoir servi sous V. A. I. Puiſsiez Vous jouir de l'honneur et de la gloire que Vous ont mérités Vos belles et nobles qualités! Tel est le vœu de toute l'armée qui a connu ces qualités dans tant d'occasions et en conservera éternellement le souvenir.

Mantoue le 17 Avril 1814.

Le Lieutenant Général Comte Grenier. Les Généraux de Division, Comte Verdier, Comte Vignolle, Baron Marcognet, Comte Danthouard, Baron Fressinet, Baron Quesnel, Baron Mermet, Baron de St. Laurent, le Général du génie Baron Dode.

XXIV. Page 192.

Convention entre le chevalier Dubignon, Colonel commandant la gendarmerie de la 28e division militaire, et le chevalier Chopin, inspecteur aux revues de la 28e division militaire, au nom de Mr. le général de division Baron Fresia, commandant supérieur de la place de Gênes d'une part; le Lieutenant Général Macferlane au nom du lord W. C. Bentink, général en chef de l'armée combinée dans la rivière de Gênes, et le chevalier Borsley chef d'escadre sous les ordres du Vice Amiral chevalier Pellew, commandant en chef la flotte anglaise dans la Méditerranée.

Article 1. La place de Gênes sera remise aux troupes combinées Anglo-Siciliennes; en conséquence toutes les hostilités cesseront dès ce moment entre ces troupes et la garnison de Gênes.

Art. 2. Lesdites troupes prendront posseſsion de la ville de Gênes demain matin à cinq heures; c'est à dire elles occuperont à cette heure les Portes Pila et Arco, le quartier de la Pace en dedans de ces portes, de même que le fort Quezzi, et dans le restant de la journée tous les autres forts et postes extérieurs.

Art. 3. A la même heure trois vaiſseaux de guerre entreront dans le port de Gênes.

Art. 4. Les troupes Françaises resteront en posseſsion des autres parties de la ville, jusqu'au 21, à huit heure du matin. Elles se mettront alors en marche pour rentrer en France par le plus court chemin. Si elles prennent celui de Nice, le gouvernement anglais s'oblige à fournir trois vaiſseaux pour le transport de ses bagages.

Art. 5. Elle suivront la route d'étapes fixée par les réglements et ne seront aucunement inquietées dans leur marche par les troupes de S. M. Brittannique ou de ses alliées.

Art. 6. Les troupes Françaises sortiront avec armes et bagages, tambour battant et mèches allumées et tout les honneurs de la guerre; elles conduiront avec elles six pièces d'artillerie et les caiſsons nécéſsaires pour le transport de cette artillerie et de cent vingt cartouches par soldat.

Art. 7. Toutes les personnes appartenantes aux troupes françaises emporteront tous les effets et bagages qui leur appartiennent; bien entendu que dans cette diposition ne sont compris que les effets des corps, et non les magasins du gouvernement.

Art. 8. Demain matin il sera nommé de part et d'autre deux commiſsaires pour recevoir les magasins et effets du gouvernement francais, qui seront mis sous le scellé du gouvernement anglais. Tout ce qui est nécéſaire à l'entretien des troupes françaises, jusqu'au 21, restera à leur disposition; en outre quatre rations de biscuit par homme, à raison de la force actuelle de la garnison.

Art. 9. Tout ce qui appartient à la marine française sera remis à la marine anglaise.

Art. 10. Les malades et bleſsés de l'armée française, resteront dans les hopitaux de la place de Gênes jusqu'à leur guérison; ils y seront, comme par le paſsé, traités aux fraix du gouvernement français Un commiſsaire français et un officier de santé resteront à Gènes, pour veiller à l'execution du présent article, et pour diriger succeſsivement les militaires guéris vers leurs cantonnements en France.

ART. 11. S'il se presentait d'autres objets qui puissent avoir besoin d'une décision particulière, il sera nommé de part et d'autre des commissaires pour les régler.

Ainsi fait à S. François d'Albaro le 18 Avril 1814.

Signés. DUBIGNON, MACFERLANE, CHOPIN et BORSLBY.

Ratifié. FRESIA, W. C. BENTINK, et ED. PELLEW.

XXV. Page 194.

Les sousignés après avoir echangé les pleins pouvoirs reçus de leurs généraux en chef respectifs, considérant l'art. 1er du traité conclu le 11 Avril entre l'Empereur Napoléon et les puissances alliées, par lequel il a renoncé pour lui, ses héritiers et successeurs et tous les membres de sa famille à tout droit de Souvéraineté et de propriété sur le royaume d'Italie; sont convenus, sauf la ratification des susdits généraux en chef des articles suivants.

ARTICLE 1er. Toutes les places de guerre, forteresses et forts du royaume d'Italie qui ne sont pas encore occupées par les troupes alliées seront remises aux troupes autrichiennes, le jour fixé par les plénipotentiaires et sous les formes fixées par le convention du 16 Avril.

ART. 2. S. E. le maréchal de Bellegarde enverra un plénipotentiaire à Milan pour prendre possession au nom des HH. PP. AA. du territoire non occupé du royaume d Italie. Toutes les autorités resteront en place et continueront leurs fonctions.

ATR. 3. Les troupes autrichiennes passeront le Mincio au moment où le maréchal de Bellegarde l'ordonnera; elle continueront leur marche sur Milan, en laissant un intervalle d'une journée de marche entre elles et les colonnes de l'armée françaises rentrant en France.

ART. 4. Les troupes italiennes resteront dans leur organisation actuelle jusqu'au moment où les HH. PP. AA. auront décidé de leur sort futur. En attendant elles seront sous les ordres du Feldmaréchal comte de Bellegarde, qui prend possession au nom des HH. PP. AA. de la partie non envahie du royaume d'Italie.

ART. 5. Jusqu'à ce que le sort des pays, dont l'armée autrichienne prend possession, soit décidé, les traitements, pensions et solde des troupes italiennes, des autorités et des employés civils et militaires, seront payés sur le même pied et par les mêmes caisses qu'elles l'ont été jusqu'au jour de la présente convention.

ART. 6. Il est permis à chaque officier de quitter le service, mais il devra s'adresser aux autorités compétentes, pour obtenir un congé définitif.

ART. 7. Un officier général de l'armée royale italienne sera envoyé au quartier général du maréchel de Bellegarde, pour conférer de tout ce qui est relatif au detail du service de ces troupes.

ART. 8. En cas que la présente convention soit ratifiée, les ratifications seront échangées dans le plus bref délai possible.

En foi de quoi les sousignés l'ont revêtue de leur signature.

Mantoue le 23. Avril 1814.

Le Général Major
Comte de FIQUEMOMT.

Le Général de Division Baron ZUCCHI.

Ratifié le 24 Avril par le Prince Vice Roi et par le maréchal de Bellegarde.

XXVI. Page 194.

PEUPLES DU ROYAUME d'ITALIE!

Pendant neuf ans ma vie vous a été consacrée; depuis neuf ans il n'est pas un instant de cette vie qui n'ait été employé, au dedans à votre bonheur, au dehors à votre défense. J'ai trouvé la récompense de mes soins et de mes peines, dans vos coeurs et aussi dans le mien. J'ai recu de vous d'honorables suffrages: L'histoire les a recueilis, afin qu'après les avoir goutés moi même avec délices, ils fussent légués en héritage à mes enfants. Oui! j'ai senti tout ce qu'offrait de doux au coeur de l'homme, l'affection et la reconnaissance d'un peuple, réuni au témoignage d'une conscience sans reproches.

Après ces longues preuves de mon dévouement et de mon amour, je vous ai donné la marque la plus signalée d'une confiance portée jusqu'à l'abandon. Je me suis séparé de mes amis naturels pour rester parmi les amis de mon choix . . . . Mais de nouveaux arrangements politiques m'obligent à m'éloigner de vous, et rendent incertain l'accomplissement d'un voeu, qu'il me fut bien possible de laisser échapper une fois, quand vous l'aviez vous même manifesté mille.

Peuples du Royaume! en quelque lieu que la Providence me place, le cours de mes affections ne peut plus changer. Depuis longtemps le premier objet de mes voeux ne pouvait plus être que votre félicité. Italiens! soyez donc heureux! Vous pouvez me devenir étrangers; mais indifférents, jamais! . . . . Partout il faudra que, pour jouir sans mélange du souvenir du temps que j'aurai vecu parmi vous, j'écarte de moi le souvenir des circonstances où je vous aurai quittés.

Et vous! brave armée italienne! Soldats, dont j'emporte à jamais gravés dans mon coeur, tous les traits, toutes les blessures; tous les services! . . . . Ces blessures recues sous mes yeux! . . . . Ces services dont je vous ai procuré les justes récompenses! . . . . Peut-être ne me verrez vous plus à votre tête et dans vos rangs; peut-être n'entendrai-je plus vos acclamations! Mais si jamais la patrie vous rappèle aux armes, j'en suis sur, braves Soldats, vous aimerez encore, au fort du danger, à vous rappeler le nom d'Eugène,

Mantoue le 26 Avril 1814. Le Prince EUGENE.

XXVII. Page 200.

Le Commissaire Impérial etc.

Prend possession, au nom des Hautes Puissances Alliées, des départements, districts, villes et lieux du royaume d'Italie qui n'ont pas encore été conquis par les puissances alliées.

Il invite les peuples de l'Italie à attendre avec calme et confiance le sort plus heureux, que le paix va répandre sur toutes les contrées de l'Europe, ensuite des opérations glorieuses des puissances alliées.

Il confirme la régence provisoire de Milan et tous les fonctionnaires publics, tant de cette ville, que des autres lieux et départements, qui seront restés à leur poste.

Milan le 26 Avril 1814.

Le Marquis SOMMARIVA
Feldmaréchal Lieutenant
Commissaire Impérial etc.

TABLE DES MATIERES.

Campagne de 1814.

APPENDICE.

POSTFACE.

Le présent ouvrage était achevé; quelques exemplaires en étaient déjà même répandus dans le public, quand il tomba entre les mains de l'auteur une brochure intitulée: *Dernière Campagne de l'armée Franco-Italienne, sous les ordres d'Eugène Beauharnais &c. Par le chevalier S. J**, témoin oculaire. Paris,* 1817. Le titre de ce pamphlet et la qualité de témoin oculaire dont se décore le chevalier S. J**, peuvent séduire un instant, mais la mauvaise foi et l'ignorance qui y regnent détrompent bientôt le lecteur. Quelque soin que prenne le chevalier anonime, de séparer sa cause de celles des auteurs de la *Biographie des hommes vivants*, il est presque impossible de ne pas le reconnaitre pour un des compilateurs de ce honteux libelle, dont nous avons déjà dit notre opinion (page 193) et que le ministère public s'est vu obligé de flétrir en France (1).

Nous ne prétendons pas nous ériger en panégiristes ou en défenseurs du Prince Eugène. L'opinion publique est fixée sur son compte dans toute l'Europe, et le rang que lui ont assigné les Souverains alliés, et que le chevalier anonime parait ne pas connaitre, est un témoignage suffisant en sa faveur. Quant à l'opinion de la posterité, elle ne peut être établie que sur des faits vrais, et c'est à les présenter dans une narration impartiale que se borne le devoir de l'historien contemporain. La postérité, qui ne peut être séduite ni trompée par aucune des passions, qui ne guident que trop d'écrivains dans ce siècle, jugera entre nous et les faiseurs de pamphlets et de libelles sur le compte du Prince Eugène.

Les observations qu'on fera sur la brochure du chevalier S. J** et qu'on croit devoir à la justification de l'ouvrage qu'on présente au public,

(1) Mr. Leblanc ayant intenté un procès en calomnie, contre les auteurs de la biographie des hommes vivants, la cause fut jugée le 31 Juillet de cette année. Dans ses conclusions, Mr. Vatisménil, avocat du Roi, dit: *On a raison de dire que des ouvrages de la nature de ceux imprimés par Mr. Michaud, sont très peu favorables; on ne s'y propose rien autre chose que de fournir à la curiosité publique et à la malice inquiète de quelques individus, un aliment préjudiciable à l'intérêt, à l'honneur des personnes et des familles. Il n'en peut résulter aucune instruction utile pour les contemporains; ces sortes d'ouvrages se présentent donc à la justice sous l'aspect le plus désavantageux.*

se réduiront donc à relever des erreurs de faits, trop grofsières pour être pafsées sous silence, et qui témoignent suffisamment l'ignorance de l'auteur sur les choses dont il prétend avoir été témoin. On se bornera même à un petit nombre, car pour les relever toutes il faudrait un ouvrage plus long que la brochure même.

Le chevalier S. J**. prétend que l'auteur supposé du manuscrit, *venu, soi disant, d'Italie*, est un militaire. Il n'est rien d'aufsi aisé que de se convaincre, par la lecture même de cette brochure, que son auteur n'a jamais été à l'armée d'Italie, et qu'il appartient à la clafse des oisifs de la capitale, dont l'occupation est de recueillir les nouvelles des cafés. A ces matériaux informes et souvent ridicules, il a ajouté le texte d'un ouvrage peu connu en France (1), et qu'il a copié, non cependant sans quelques altérations (voyez, pagg. 2 et 3, 26 et 82 - 118).

Mais revenons en aux faits. 1°. Comment le prétendu témoin oculaire peut-il nous dire (page 4) que le Prince Eugène, *arrivé à Milan, ne s'y arrêta que le temps nécefsaire pour conférer avec les Ministres et le Sénat*, lorsqu'il est constant que le Prince arriva à Milan le 18 Mai, et n'en partit que le 10 Aout?

2°. Le même témoin fait arriver avant le 21 Août les troupes d'Espagne; il place à l'armée d'italie les 5e et 7e de chafseurs, qui n'y furent jamais; il confond le rang et le nom des généraux qui y étaient employés (page 4 et 5). Le général Fontanelli, qui fut jamais employé en ligne, ne revint en Italie qu'au commencement de 1814; le général Fontane ne fut qu'éventuellement à l'armée, et le général Severoli n'y parut qu'en 1814.

3°. Notre chevalier anonime, après avoir posté les Autrichiens à Spital, dans le vallon de la haute Drave, leur fait poufser, *de là*, une reconnaifsance sur Fiume (page 11). Quel nom peut on donner à une absurdité semblable?

4°. L'anonime transforme le Feldzeugmeister Baron Hiller en général major d'artillerie (p. 19), et par une gentillefse digne du ton généralement indécent de sa brochure, il taxe d'une *marche pésante et tatoneuse* ce général en chef, auquel nous nous sommes fait un devoir de rendre la justice que méritent ses talents militaires.

5°. Où les troupes autrichiennes, partant de la Styrie et de la Croatie, se sont elles embarquées pour *débarquer* en Istrie? (p. 22).

6°. Ne semblerait-il pas, d'après la note (p. 28), que les troupes italiennes souffrirent beaucoup à l'affaire de Bafsano? Cependant elles

(1) Sulla rivoluzione di Milano etc. Paris. Chez Barrois l'ainé. 1814.

n'y étaient pas. Comment l'auteur de la brochure peut-il donc oser se dire témoin oculaire?

7°. On lit (p. 30): *Le Feldmaréchal Comte de Bellegarde, qui était venu remplacer Hiller, et commandait en chef les troupes ennemies, avait sous lui douze bataillons d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie.* Rien n'est vrai dans ce peu de mots. Le maréchal de Bellegarde n'arriva à l'armée que le 15 Décembre. Le Baron Hiller était encore général en chef lorsqu'il ordonna le combat du 19 Novembre, et certes il avait plus de douze bataillons à ses ordres. Le témoin oculaire ne connaifsait donc ni les généraux français ni les autrichiens.

8°. Comment un officier de l'armée d'Italie peut-il dire (p. 34) que le général Macdonald, qu'il appèle Macdonaldo, *n'avait pu obtenir de l'emploi ni en France, ni en Italie?* Le général Macdonald, à qui personne ne refuse d'être un bon officier, était en 1805 un des sous-directeurs de la topographie du royaume d'Italie, où il servait depuis plusieurs années. Il ne quitta cet emploi que pour rentrer au service de sa patrie, rappelé par son Souverain.

9°. On demande aux érudits ce que c'est que les sectes d'Illuminés des *Carbonari* et des *Crivellari* de Rome? Sans doute qu'elles suivent la même doctrine que les *Gondolieri* de Venise et les *Lazzaroni* de Naples.

10°. Le Prince Eugène n'ignorait pas le 16 Janvier (p. 50) que le Roi de Naples était en négotiation avec l'Autriche et que le traité, qui fut signé le 11, était conclu ou prêt à se conclure. Le chevalier anonime le dit lui même (p. 46 note), et il y avoue que la conduite du Prince fut guidée par la prudence, qu'il fallait employer à l'égard d'un Souverain qu'on avait encore l'espérance de gagner. Que peut-on conclure d'une contradiction aufsi manifeste?

11°. *Cette bataille singulière* (du Mincio) *est la seule marquante de la campagne, et le résultat en fut nul pour les deux partis* (p. 56). Nul! lorsque le pafsage du Mincio, par le maréchal de Bellegarde fut empêché; lorsque l'armée autrichienne fut paralisée pendant le restant de la campagne? Celui qui débite ces sottises et qui veut faire pafser l'armée autrichienne, sans route praticable et au mois de Février, au travers des montagnes (p. 60) peut il s'imaginer qu'on le croira militaire?

12°. L'anonime exprime très pathétiquement (p. 77) le mecontentement qu'éprouva l'armée française en abandonnant sans combattre le théatre de vingt ans de victoires. Il est aisé de sentir le ridicule et l'inconvenance de cette tirade. Les événements de Paris avaient changées les destinées de la France; la guerre avait cefsé. Sous quel pretexte l'armée d'Italie aurait-elle continué à combattre? Son devoir l'obligeait à poser

les armes, et ce n'était pas la convention de Mantoue qui lui faisait perdre le fruit de vingt ans de victoires.

13. L'auteur de la brochure nous dit (p. 78), que l'Empereur de Rusſie avait promis à l'Impératrice Josephine, d'engager ses alliées à accorder la couronne d'Italie au Prince Eugène, si les Italiens le demandaient. Cette Princeſse expédia alors à son fils un chambellan qui arriva à l'armée vers la fin de Décembre. Ce prétendu meſsage décida le Prince à rechercher le vote de l'armée. Est-ce ainsi qu'on prétend écrire l'histoire? Personne n'ignore que l'Empereur de Rusſie n'a pu voir l'Imperatrice Josephine qu'au mois d'avril, et qu'à cette époque le sort de l'Italie avait été décidé par les alliés.

14. Le chevalier S. J** nous dit: qu'à Mantoue une députation de grenadiers vint demander au Prince la solde arriérée et se contenta de quelques pièces d'or (p. 119 et 120). Comment concilier ce récit avec l'art. 5 de la convention du 23 Avril, et avec ce que cet écrivain dit lui même (p. 130), que l'armée française reçut à Milan un mois de solde en gratification, que le Prince lui avait accordé?

15. L'anonime prétend nous prouver (p. 123 et 124) que si le Prince Eugène n'est pas Roi d'Italie c'est de sa faute. Est-ce le caractère et la politique morale de l'auteur qu'il a voulu nous peindre lui même dans cette tirade revoltante? ou ne nous donne-t-il que le résultat des délibérations des clubs obscurs où il a puisé les matériaux de sa brochure? Au reste en lisant les sottises que débite le chevalier S. J** on ne doit pas être étonné que le Prince Eugène, incapable des baſseſses dont cet ecrivaſsier lui propose l'exemple, ait mieux aimé occuper le rang qu'il tient, au sein de la famille d'un Souverain qui le chérit et qui l'estime et considéré par l'Europe entière, que de s'aſseoir à pareil prix sur un trône précaire, acheté par la trahison et par l'oubli de toutes les convenances morales.

Le restant de la brochure du chevalier S. J** étant hors du plan du présent ouvrage, nous ne pouſserons pas plus loin nos observations.

Nous profiterons de cette Postface pour rectifier une erreur qui s'est gliſsée dans la note, qui est au bas de la page 193 de cet ouvrage. Il y faut lire (lignes 15 à 19): Le général Macdonald . . . . . . n'arriva sur les hauteurs à une lieue en arrière du champ de bataille qu'à six heures après midi, et lorsque l'action était déjà vivement engagée. La division Lamarque resta jusqu'au soir dans cette position. Vers les six heures après midi, la division Severoli etc.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES D'ITALIE

EN 1813 ET 1814

AVEC UN ATLAS MILITAIRE

PAR LE GENERAL F. GUILLAUME DE VAUDONCOURT

CI-DEVANT AU SERVICES D'ITALIE AUTEUR DES MEMOIRES POUR SERVIR A l'HISTOIRE DE LA GUERRE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE, EN 1812, ET DE QUELQUES AUTRES OUVRAGES.

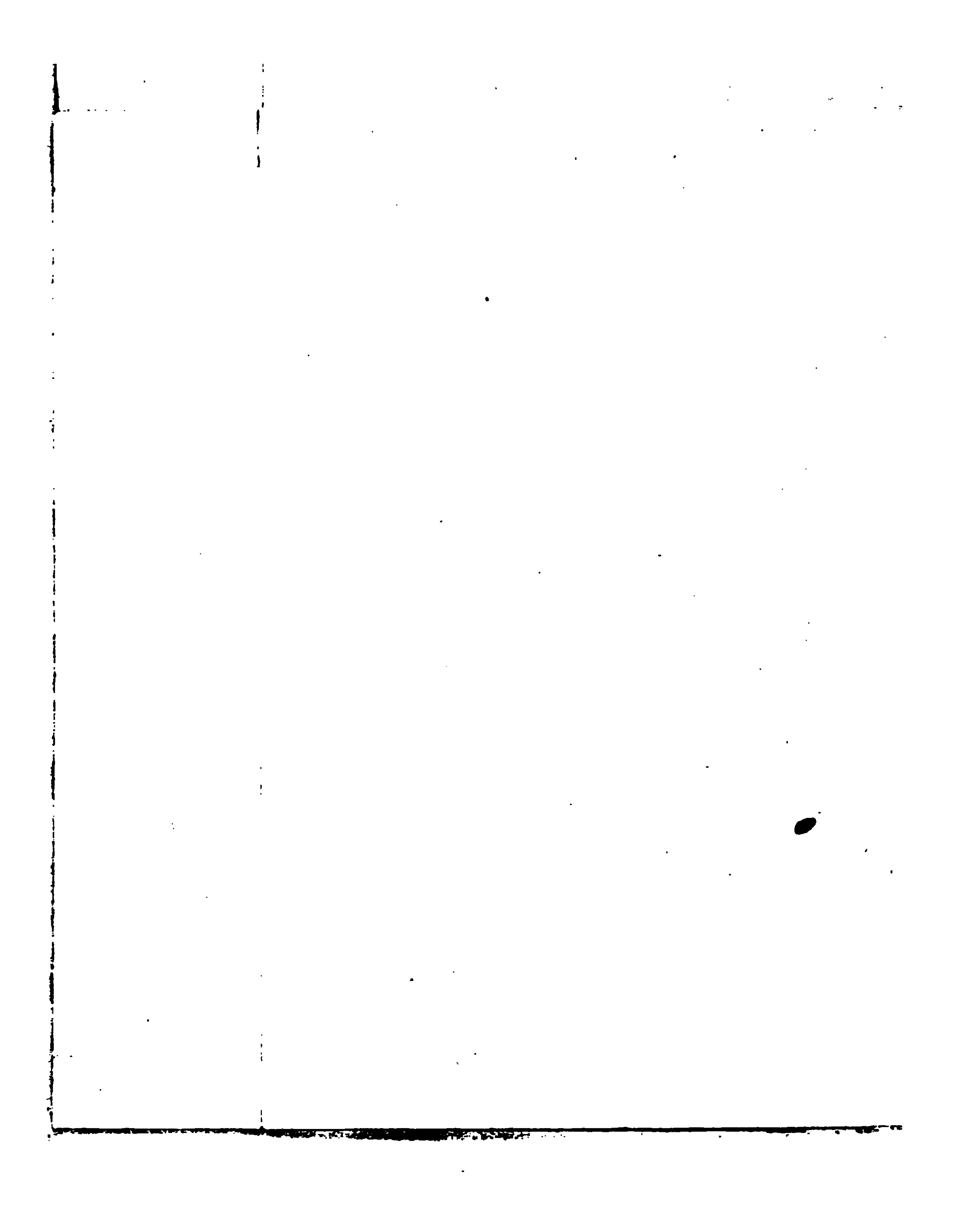
TOME SECOND,

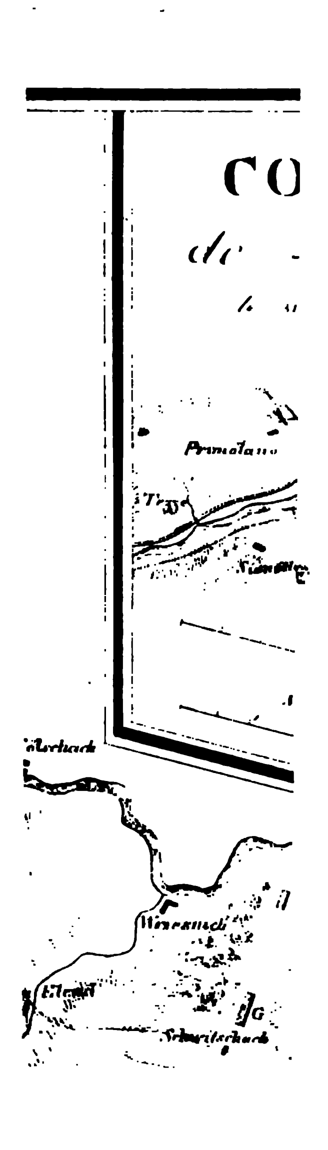
CONTENANT LES PLANCHES.

A LONDRES,

CHEZ T. EGERTON, CHARING CROSS.
J. BOOTH, DUKE STREET, PORTLAND PLACE.

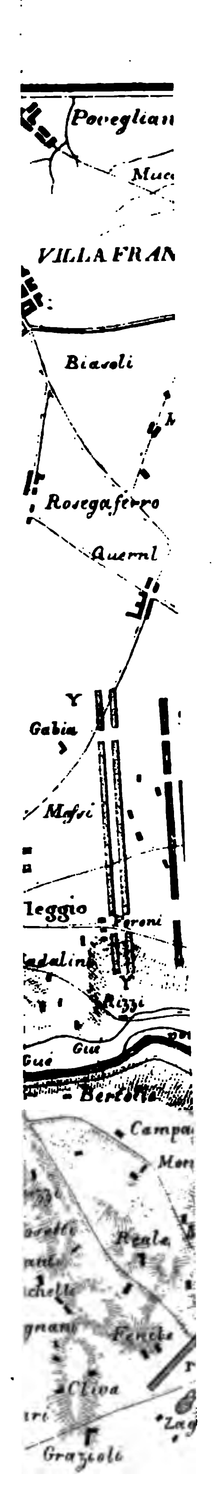
1817.






RIVA
Navene
Fumegosa
S.t Maddalena
S.t Biagio
S.t Campione
Gazzo
Correggiolo
Gorgo
Porbolo
Sacca
Polesine
Gonzaga
Bondeno


S. Pietro
Viminario
Co
Vanzo
Triban
Pozzo nuovo
Grumana
Boara
Polesine
Sarzana
Buso
S. Sisto
Bosco del
Moncuro
Bosaro


Poveglian
VILLA FRAN
Rosegaferro
Gabia
leggio
Rizzi
Gue
Reale
Oliva
Grazioli
500







Pernumia
S. Pietro
Viminario
Vanzo
Boara
Polesine
Buso
Bosco del
Monaco


Biasoli
Rosegaferro
Querni
Gabia
Mossi
Feroni
Rizzi
Gue
Bertolia
Reale
Fenile
Cliva
Grazioli
500

